books2ebooks.eu

Sirven, Gabriel

Rébrées dé moundi : broutilles de langage toulousain : G. Visner

"Lé Gril" [u.a.]
Toulouse
1901

eBooks from your library by
eBooks on Demand

digitised by
Salzburg University Library
UNIVERSITÄT SALZBURG

EOD – Millions of books just a mouse click away! In more than 10 European countries!

Thank you for choosing EOD!

European libraries are hosting millions of books from the 15th to the 20th century. All these books have now become available as eBooks – just a mouse click away. Search the online catalogue of a library from the eBooks on Demand (EOD) network and order the book as an eBook from all over the world – 24 hours a day, 7 days a week. The book will be digitised and made accessible to you as an eBook.

Enjoy your EOD eBook!

- Get the look and feel of the original book!
- Use your standard software to read the eBook on-screen, zoom in to the image or just simply navigate through the book
- *Search & Find*: Use the full-text search of individual terms*
- *Copy & Paste Text and Images*: Copy images and parts of the text to other applications (e.g. word processor)*

* Not available in every eBook.

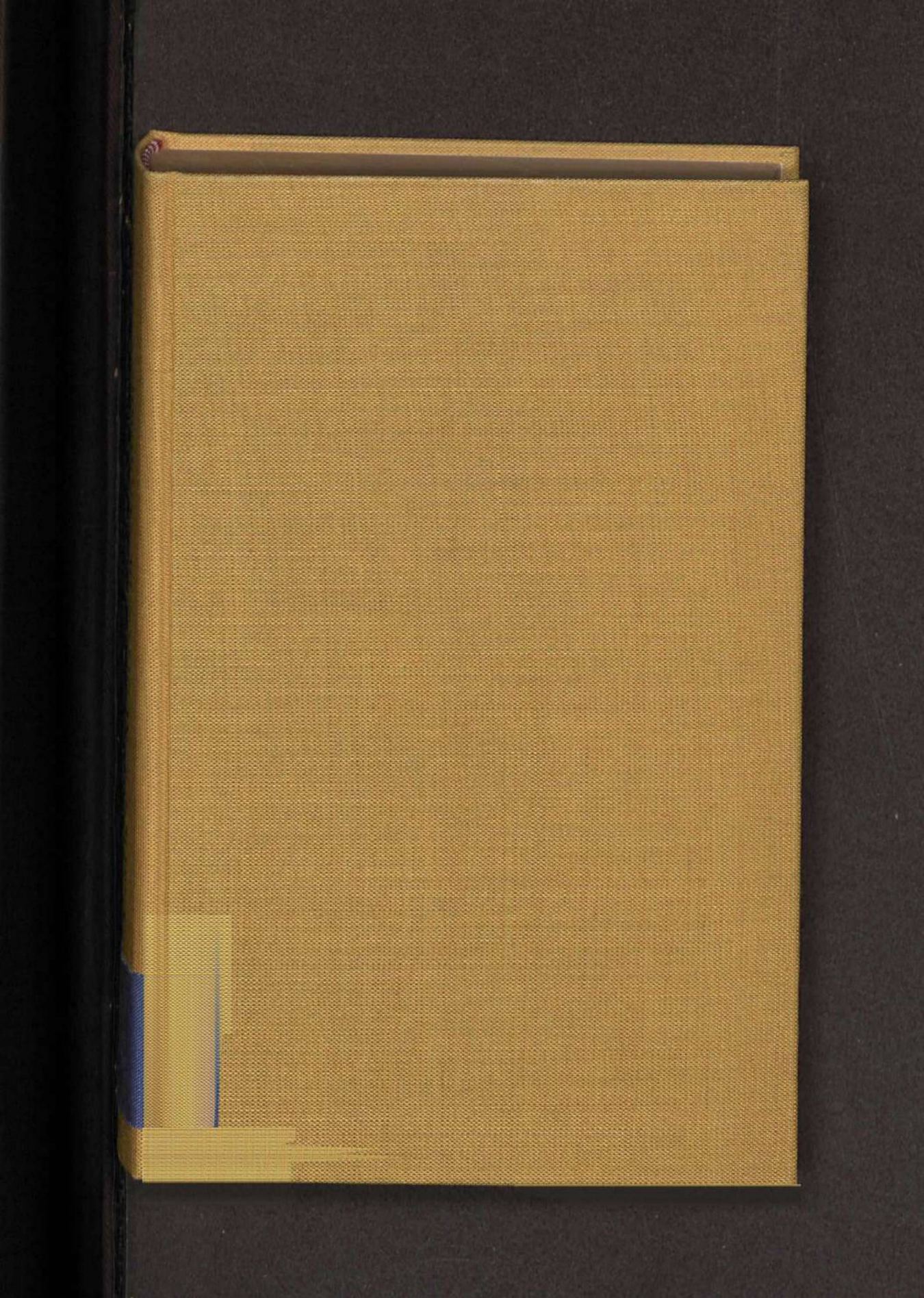
Terms and Conditions

With the usage of the EOD service, you accept the Terms and Conditions provided by the library owning the book. EOD provides access to digitized documents strictly for personal, non-commercial purposes. For any other purpose, please contact the library.

- Terms and Conditions in English: http://books2ebooks.eu/odm/html/ubs/en/agb.html
- Terms and Conditions in German: http://books2ebooks.eu/odm/html/ubs/de/agb.html

More eBooks

Already more than 30 libraries in 12 European countries offer this service.
More information is available at http://books2ebooks.eu



E XXVI 184

G. VISNER

Rébrècs dé Moundi

Broutilles de Langage Toulousain

PRÉCÉDÉES DE

Lé Nostré Patouès Tolousèn

PAR LOUIS ARISTE

Membre de la Société des Gens de lettres

GESCHENK

INSTITUT FÜR ROMANISTIK
UNIVERSITÄT SALZBURG
59685

Institut für Romanistik
Bibliothek
Universität Salzburg

A TOULOUSO

As Burèous dé « LÉ GRIL »
Boulébard dé la Garo, 5

A la Librario MARQUÈSTO
Carrièro S.-Roumo, 44

— 1901 —

UB SALZBURG
+DA25918406

LÉ NOSTRÉ PATOUÈS

TOULOUSÈN

— *Tè, qué nous bol aquel encaro, amé soun patouès dé Naou-Bernat,* va penser d'abord, à huis clos, et répéter ensuite en bougonnant, dans un autre langage, quelque mouche d'un coche académique.

— *Escusats pla, moussu, amé la coumpagno!... Aco's pas you!...* C'est la faute à G. Visner, *lé mestré dé palo del Gril*, l'infatigable résurrecteur de Goudouli, l'amant toujours inassouvi de la *lenguo moundino*, notre huitième Troubadour, couronné par les Jeux-Floraux, en l'an de grâce 1900.

— *Abets razou dé parla atal,* s'exclameront en grande rue, à plein gosier, les grisets guillerets des faubourgs toulousains... *Bous coumprenen,nous aous!... Anen ! Béjean!... Qu'es aco!... Despachats-bous !*

***

Dans toutes les communes, qui composent notre territoire national du XX^e^ siècle, on persiste à parler deux langues distinctes : le *français* et ce que d'autres appellent dédaigneusement le *patois*.

Le contingent des lettrés s'attache, en continuant de le polir, au Verbe affiné de Voltaire et de Victor Hugo,

tandis que la masse profonde du Peuple, fidèle à la tradition des aïeux, préfère — surtout dans notre Midi — traduire sa pensée et épancher ses sentiments par l'expression claironnante et langoureuse, apprise aux baisers maternels.

Pourquoi cette dualité de langage entre gens de même race, issus de la même famille communale, liés indissolublement par la solidarité des affections et des intérêts?

Pourquoi le mépris hautain de la généralité des érudits pour ce qu'ils considèrent comme un jargon subalterne, abject, tandis que l'agglomération ouvrière proteste, par la quotidienne résistance,et se montre fière d'entraver l'œuvre de démolition poursuivie par la centralisation outrancière ?

Les flammes survivantes d'un long passé éclaireraient-elles, de plus intime façon, son histoire et sa gloire ?

Y aurait-il donc une raison sérieuse, équitable, patriotique même pour ne pas laisser le patois s'enfouir dans l'oubli ?

Conviendrait-il enfin, plus particulièrement à Toulouse, de favoriser la reconstitution de ce patrimoine ancestral, trop méconnu, trop bafoué et de transmettre ce dépôt, comme un guide vigilant, aux générations futures ?

C'est ce que nous examinerons sommairement, non pour les Mapahs infaillibles — chacun d'eux ayant plus d'encyclopédiques aptitudes ou d'esprit que feu Voltaire — mais pour la progéniture du Peuple, désireuse comme nous de s'instruire avec le nouvel ouvrage *Rébrecs dé Moundi* (*Broutilles de langage toulousain*) de Gabriel Sirven (G. Visner) qui arrive, à l'heure propice, pour poser tous ces points d'interrogation et aider à les résoudre.

I

Formation de la langue romane. — Origine du français et du patois toulousain. — Le Midi éclaire le Nord. — Nos Troubadours.

La sublime perfection des Grecs dans les Lettres et les Arts inspira l'enthousiasme des Romains, sans qu'ils soient jamais parvenus à l'atteindre. D'une lagune de la Méditerranée, les latins s'élancèrent à la conquête du monde ; mais, au précoce apogée de leur puissance, la main n'était plus assez large pour parachever l'amalgame de tant de peuples divers. Une confusion soudaine se manifesta jusque dans le langage, pour lequel la pureté de la période oratoire de Cicéron ne fut plus bientôt qu'un souvenir. Le siècle d'Auguste n'eut guère de lendemain littéraire. La désagrégation de l'Etat romain et l'agonie du latin classique se produisirent. Le Bas-Empire enfanta la basse latinité, c'est-à-dire la corruption du langage par les changements de signification originaire des mots et l'introduction de nombreuses expressions exotiques, Quand Romulus Augustule fut déposé, en 476, par Odacre, chef des Hérules, l'Empire d'Occident, livré aux déchaînements des Barbares, disparut et le latin de Virgile resta une langue morte.

Le latin vulgaire ou rustique, *lingua rustica*, parlé depuis longtemps par le Peuple, lui avait survécu.

***

A ce moment précis de la chute du colosse romain, le territoire de la Gaule présentait un spectacle curieux.

Les gaulois Tectosages, premiers habitants connus de Toulouse, vers l'an 600 avant Jésus-Christ, s'étaient enracinés dans ce sol privilégié, sous ce soleil fécond, tamisé par les brises poétiques de la Méditerranée et de l'Océan.

Les empereurs romains, qui subirent les sanglants assauts des Barbares, se virent contraints de satisfaire les appétits des envahisseurs. Notre région méridionale fut cédée aux Wisigoths. Ils s'établirent à Toulouse, qui devint la capitale du royaume. Ces nouveaux maîtres ne violentèrent ni les mœurs, ni les croyances. Les Toulousains continuèrent à parler leur langue préférée jusqu'à l'heure où les Francs de Clovis gagnèrent, en 507, la bataille de Vouillé et pénétrèrent dans la vieille cité des Tectosages.

Quel était donc le langage parlé alors sur les bords de la Garonne ?

Suivant de bons auteurs, les Gaulois descendaient de Gomer. Leur premier langage dut être l'hébreu plus ou moins altéré. Les Phéniciens sont les premiers étrangers dont on trouve les traces dans ce pays-ci. Ces Phéniciens, ajoute l'abbé Magi, étaient les anciens Cananéens. Voilà comment le Syriaque vint se mêler au premier langage des Celtes... Les Phocéens s'établirent à Marseille, répandant les Arts dans les pays que nous habitons. Voilà le grec mêlé avec le celtique... Les Romains vinrent ensuite et occupèrent en maîtres toutes les Gaules. Leur politique était de faire apprendre le latin à tous les peuples de leur domination. Ils regardaient cela comme un des forts liens par où ils pouvaient se les attacher : il fallut donc que les Gaulois parlent, malgré eux, bien ou mal, le latin. Mais le peuple ne pouvait parler la langue savante ; cependant il était indispensable de s'entendre avec les nouveaux

venus ; il en forma par nécessité une, qu'il composa de celle de son pays, telle qu'il l'avait alors, et celle des conquérants romains.

En résumé, le langage de nos pères toulousains était, à ce moment, le bizarre mélange d'un débris de celtique, survivant à l'absorption poursuivie par la *lingua rustica* des Romains et abâtardi encore par des expressions guerrières, infiltrées avec les incursions des Barbares du Nord.

***

Au temps des Mérovingiens, voici comment les historiens désignaient les langues alors en usage : *lingua teutonica,* ou *theotisca,* ou *francica* signifie le tudesque ; *lingua latina*, le latin ; *lingua gallica*, le celtique réfugié en Bretagne ; *lingua romana*, le roman.

Aux Ve et VIe siècles, la corruption du latin était devenue si bizarre qu'on disait couramment pour célébrer un baptême : *In nomine de Patria et Filia et Spiritua sancta.* Tout le surplus était à l'avenant : le chaos dans l'anarchie. Cette corruption du latin, que les écrivains s'accordent à déclarer indescriptible dans le cours des VIIe et VIIIe siècles, détermina l'éclosion d'une langue nouvelle plus brève, plus précise, plus alerte, répondant mieux au génie des populations Gauloises : *la langue romane, (lingua romana).* On lui donna ce nom de *langue romane* parce que la *lingua rustica* du Peuple romain fut une de ses premières assises.

Le latin corrompu et le *roman* se séparèrent progressivement. Au IXe siècle le *roman* avait remplacé le latin dans le parler populaire, refoulant vers le Nord le Celtique et le Tudesque.

Un des plus importants monuments historiques de la langue romane primitive nous a été conservé. Il est connu sous le nom de *Serment de Strasbourg* et porte la date de l'an 842.

Les descendants de Charlemagne étaient en lutte pour se partager son patrimoine. Trois frères vidèrent la querelle sur le champ de bataille. Charles-le-Chauve s'unit à Louis-le-Germanique pour combattre Lothaire. Charles et Louis se jurèrent fidélité.

Du côté de Charles étaient les seigneurs gaulois ou français occidentaux ; du côté de Louis étaient les germains ou français orientaux. Les soldats de Charles parlaient la langue romane ; ceux de Louis, la tudesque. Chacun des deux frères prononça son serment dans l'idiome de l'autre, afin que dans les deux camps on pût comprendre l'engagement contracté.

Voici le texte du serment roman qui, dans la suite, permettra d'utiles comparaisons.

Pro Deu amur, et pro Xristian poblo, et nostro commun salvament, dist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai jo cist meon fradre Karlo, et in ajudha et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradre salvar dist ; in o quid il mi altresi fazet, et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai qui, meon vol, cist fradre Karlo in damno sit.

« Telle est, dit Mary Lafon, la confusion d'où devait jaillir la langue nouvelle. Le nominatif pour l'ablatif, l'accouplement monstrueux des genres divers, la réunion de deux prépositions d'un sens différent et leur hymen forcé avec un adverbe, la création de nouveaux pronoms par la syncope, de nouveaux substantifs par le barbarisme ou le verbe fait nom, comme dans *ajudha, aide,* qui n'est au fond qu'*adjuvare* ; tels sont les

agents les plus actifs de la formation. Déjà on retrouve à l'état de synthèse toutes les flexions. Le retranchement de la terminaison a constitué les nouveaux verbes *salvar* (de *salvare*) et les nouveaux pronoms *ist-e, cist* (*hic-iste*). D'une contraction énergique sont sortis *vol* (de *voluntas*), *null* (de *nullus*), *om* (d'*homo*). Tout cela relié par le verbe *sum*, et les premiers adverbes qui s'offrent à l'esprit, se groupe au hasard, et se classe, tant bien que mal, dans les règles brisées et confondues de l'ancienne langue. »

Cela constitua le fœtus, informe d'abord, qui s'appela le *roman*.

Au X^e^ siècle, vers la fin de la dynastie carlovingienne, un autre document permet de suivre, en 960, la progression du roman.

De ista hora in antea, ego Raimundus filius Garsendis non *decebrai* Ramundum vice comitem, filium Rengardis, de sua vita, nec de sua membra quæ ad corpus tenet, no*l'aucirai ni nol' prendrai* et tuas civitates non *las tolrai ni t'en tolrai* (Mss. Colb, 165.)

L'amélioration du langage est sensible. On se détache davantage de l'élément germanique.

Plus tard, la différence de langage accentua l'antipathie des races. Charlemagne parlait tudesque, tandis que Hugues Capet, quoique d'origine saxonne, se fit un titre à la faveur publique en affectant de ne pas savoir l'allemand.

***

Pendant la dynastie mérovingienne, les populations méridionales furent gouvernées par des délégués du

roi. Clovis confia l'administration à des agents, qui se préoccupèrent plus du maintien de l'autorité franque que d'une modification dans les mœurs et le langage. Il en fut de même avec les descendants de Charlemagne, qui changèrent souvent la forme administrative de la Narbonnaise, de l'Aquitaine et finalement, après les ducs bénéficiaires institués en 778, implantèrent la souche héréditaire des comtes de Toulouse, avec Raimond Ier, en 852.

La dynastie de Raimond, comte de Toulouse, obtint facilement la sympathie de nos aïeux, auxquels elle assura la paix et la prospérité. Ce fut une période heureuse, après la tourmente. Vandales, Hongrois, Normands, qui avaient autrefois ravagé le pays, se reléguaient aux légendes maudites. On respirait à pleins poumons l'air vivifiant de la liberté. L'allégresse surgissait à toutes les lèvres; l'amour débordait de tous les cœurs.

Quand on est heureux, on chante. Surtout dans le Midi, à Toulouse, où tout gazouille un refrain contagieux et enivrant. Le soleil improvisa des poètes. Les Troubadours s'épanouirent dans notre Cité d'où leurs chants se répandirent ensuite à travers le monde émerveillé par ces accords inattendus.

Du Xe au XIIe siècle, combien de poitrines battirent aux accents inspirés de ces poètes, dont l'ardente imagination parsemait la lumière dans l'esprit et le cœur de leurs auditeurs jusqu'alors enfouis sous les ténèbres !

Ces apôtres du Beau célébraient tous les nobles sentiments, l'émancipation humaine, l'amour et la gloire. Ils cheminaient en tous sens, du Midi au Nord, répandant la semence de l'affranchissement des âmes et pour eux il n'y avait ni Alpes, ni Pyrénées. Partout on

écoutait leur voix. Une émulation grandissante suscita une infinité de rivaux dans l'art de bien *trobar*. Les seigneurs et les rois eux-mêmes se mêlèrent aux conteurs populaires pour conquérir les suffrages des dames et l'approbation des *Cours d'amour*.

L'histoire des Troubadours, du XI^e^ au XIII^e^ siècles, a stimulé l'ardeur de nombreux écrivains. Elle est suffisamment décrite. Les plus célèbres, parmi les princes, furent Guillaume IX, comte de Poitou ; Alphonse II, d'Aragon ; Richard-cœur-de-Lion. Leurs chants n'éclipsèrent point les autres poètes.

Notre région toulousaine peut dresser avec fierté la liste suivante de Troubadours, dont la Biographie est consignée dans les manuscrits du XIII^e^ siècle : Azalais de Porcairagues, Garin d'Apcher, Guiraudo Lo Ros, Peire Raimon, Guilhem Azémar, Peire Vidal, Raimon de Miraval, Perdigon, Na Lombarda, Azémar Lo Nègre, Guilhem de Balaruc, Peire de Barjac, Iseut de Capnion et Almuc de Châteauneuf, Aimeric de Péguilhan, Guilhem Figueira, Peire Guilhem, Albertet Cailla, Guiraut Riquier.

Dans cet assaut d'intelligences d'élite, le roman s'épura. Chacun essayait de provoquer l'admiration par des accouplements de mots plus ingénieux et de rythmes plus fleuris. L'expression s'efforçait de donner à la pensée sa traduction la plus précise et la plus délicate.

L'idiome roman, né de la corruption latine, eut des formes caractéristiques et essentielles, absolument différentes.

« Assujetti à de nouvelles combinaisons de poésie et de versification, dit M. Raynouard, il fut consacré par les Troubadours à exprimer la délicatesse et la vivacité de l'amour, la sévère franchise de leurs opinions morales et politiques, leur enthousiasme pour les exploits

honorables et pour les illustres personnages qui les exécutaient, leur juste et courageuse indignation contre les erreurs et les fautes de leurs contemporains. Alors commença une littérature nouvelle qui n'emprunta rien aux leçons et aux exemples des anciens. Elle eut des moyens indépendants et distincts, ses formes natives, ses couleurs étrangères et locales, son esprit particulier. L'ignorance presque générale, le défaut d'études abandonnaient ces poètes du Moyen-Age à l'influence entière des idées religieuses, des mœurs chevaleresques, des habitudes politiques, des préjugés contemporains, du caractère national et surtout de leur propre caractère. Il fut moins difficile sans doute aux Troubadours d'inventer un genre particulier que d'imiter le genre classique. Le fond et la forme de leurs compositions ne permet pas de contester à ces poètes le talent et la gloire d'avoir créé un genre indépendant, devenu pour une partie de l'Europe, le type caractéristique et fécond de beautés de sentiment, d'images et d'expressions, qu'on a cru pouvoir distinguer des beautés de la littérature classique proprement dite. »

Cette transformation merveilleuse du roman dans notre Midi, surtout à la cour de Raimond V, protecteur des Troubadours, s'explique par la loi générale qui présida, de tout temps, à la naissance et au développement des langues.

La Nature distribue inégalement ses faveurs sur la surface de la terre. L'existence humaine, facile aux rayons ensoleillés, exige au contraire une lutte permanente sous les brumes septentrionales. La pensée et la parole se ressentent de cet effort continu ou de ce bien-être. La gaieté native, entretenue par de riants horizons, avive les passions et les refrains, tandis que les préoccupations matérielles, sous un climat rigoureux, accro-

chent un boulet à l'imagination. Dans le Nord, comme l'a fait observer un penseur célèbre, les individus et les peuples se rapprochent lentement en disant : « *Aidons-nous !* » ; dans le Midi, débordant de sève, on s'élance et on s'enlace en répétant « *Aimons-nous !* » Au Septentrion, on terre-à-terrise le Vocable, en le mastiquant mathématiquement ; au Midi, on *toise* crânement le soleil et on chante. Voilà pourquoi, depuis le *Serment de Strasbourg*, le roman primitif fit surgir, du vieux tronc de latin rustique, deux branches jumelles mais de complexion différente, la *langue d'oil* et la *langue d'oc* — le futur français de 1900 et *lé nostré fringaïre patouès toulousen.*

II

« Lé nostré patouès tolousèn. » — Guerre des Albigeois — Concile d'Arles. — La sobre gaya Companhia dels sept Trobadors de Tholosa. — Annales de Toulouse.

La cour de Raimond, qui fut si hospitalière aux Troubadours toulousains, était aussi brillante que puissante.

Elle était indépendante des rois de France, plus importante même que la monarchie d'outre-Loire.

Cette prospérité suscita des envieux et enhardit quelques bandes de pillards qui, avec Simon de Montfort, avaient besoin de redorer leur blason au retour de la Terre sainte.

La papauté souleva une méchante querelle religieuse et après avoir, sans succès, mené la Croisade contre les musulmans, elle déchaîna, avec plus de profit, une guerre abominable contre les chrétiens de notre région méridionale.

Après des écrivains éminents, qui racontèrent les péripéties horribles de la *Guerre des Albigeois*, nous n'aurions qu'à ajouter notre malédiction aux protestations de tous les historiens impartiaux ; mais nous ne nous arrêterons à ces sanglantes journées que pour relever un document qui intéresse l'évolution du patois toulousain.

Un contemporain anonyme a écrit l'Histoire de cette Croisade, en langage du pays, depuis 1202 jusqu'en 1219. Nous apprenons, par lui, qu'au Concile d'Avignon, Milon, légat du Saint-Siège, avait excommunié les habitants de Toulouse, sous prétexte qu'ils n'avaient pas chassé tous les hérétiques de leur ville. En 1211, le légat ne fut pas plus tendre, à Arles, pour le comte Raimond.

Voici quelques articles de la Résolution « *par lesquels nous pourrons aussi reconnaître,* ajoute Catel, *que le langage toulousain ne s'est pas changé depuis quatre cents ans* »...

Que le comte cessarió et dounarió conget tout incontinent à toutis les que li eron benguts dounar ayda ny secours, sen ne reteni ung tant solamen.

Item, que à la Gleyso serió obedient, et touts les costs et domatges repararió, et en aquelo tant que viura sera subiet sens deguno contradictiu.

Item, que en touto sa terro nou se minjaria que de dos carns.

Item, que le comte Ramon cassara et jitara touts les Iretges et lors aliats de toutos sas terros.

Item, que en toutas sas terras home que sia, tant noble que vila, nou portara degun habilhament de prets, souque capos negros et maissantos.

Item, que touts les castels et plassos de sa terro losquals sont de deffenso fara abbatre et demouli iusquos à terro, sens laissa re.

Item, que degun Gentil-home des sieus, ni Nobles, dins aucuno

vilo ni plasso nou demourara ni habitara : mais per deforos per los camps, com si eron vilas o paisans.

Item, quant ledit comte Ramon aura so dessus faict et accomplit, coume dict es, dela la mar sen yra per far la guérro contre les Turcs infidels. Et ayso, dins l'ordre de Sant-Ioan, sen iamay de perdeça retornar, que par lodit Legat no ly sia mandat.

Ces Résolutions étaient inacceptables pour le Comte Raimond. La lutte continua, âpre, sauvage, par les hordes de Montfort, incendiaires et sanguinaires. Le Nord, encouragé et béni par le Pape, écrasa le Midi.

Après quatre siècles de gouvernement paternel, favorable au Peuple et aux Troubadours, la dynastie des Raimond fut étouffée. En 1271, le roi de France, Philippe III, s'empara de la région toulousaine. Le Pape réclama sa récompense : trois ans plus tard, le roi paya la besogne de bourreau par le Comtat venaissin.

***

A cette époque, sous le nom général de *Provençaux*, on comprenait les peuples du Languedoc et du Midi, en sorte qu'on divisait alors le royaume en France et Provence, suivant les deux différents idiomes dont on se servait dans ces deux parties de la Monarchie. On en peut voir un exemple typique dans les relations de la Croisade où il est parlé de la *bataille de Muret en Provence* et de *en Provence sur Albigeois*, etc.

Ce mot *Provençe* rappelait la *Provincia* méridionale des Romains. Les Parisiens, que les hasards de la politique de 1271 ont conservé dans la Capitale des successeurs de Philippe III, continuent cette tradition en appelant « *provinciaux* » le surplus de la popuiation

française, qui paie l'impôt de sang et d'argent, en dehors du macadam des Boulevards de la toujours spirituelle Lutèce...

Donc, le Midi vaincu se replie sur lui-même ; le Troubadour assoupit sa voix joyeuse ou pleure les malheurs de la Patrie. On attribue à ces circonstances quelques dolentes complaintes. *Quand lé bouyé ben dé laoura ; En la terra dé Larida ; L'Agnel qué m'as dounat*, c'est-à-dire le *Chant du Berger*, le *Chant du Bouvier* et la *Mort de Joana*, que l'on chante encore aujourd'hui, ont cette sombre origine.

Alors les poètes du Languedoc tournèrent leurs regards vers un horizon plus clément. Ils s'abritèrent aux Cours des seigneurs d'Italie, qui les appelaient pour leur réserver splendide accueil. Florence, Venise, Gênes, Mantoue et d'autres villes se glorifièrent de leur présence. Aussi ces chants du lendemain de la défaite furent-ils recueillis comme des trésors et conservés avec soin dans les bibliothèques italiennes où il faut encore étudier plus intimement la pensée de nos précurseurs.

L'exode des Troubadours provoqua le réveil intellectuel de la nation qui leur avait offert asile. Nos poètes fournirent aux Italiens les modèles à imiter. Dante, Pétrarque et leurs disciples admirèrent et s'attribuèrent parfois la conception, le tour, l'expression même des Troubadours.

Il est même plus affirmatif, le cardinal Bembo, dont l'autorité littéraire fut considérable en Italie. Il dit que ceux-là, qui passèrent pour les plus grands poètes, étaient précisément ceux qui ont dérobé davantage aux Troubadours. *No solamente molte voci, come si vede, o pure alquanti modi, del dire pressero della Provenza gli Thoscani ; anziessi anchora molte figure del parlare ;*

molte sentense; molti argomenti de canzoni; molti versi medesimi le furarono; e piu ne furaron quelli che maggiori stati sono e miglior Poeti reputati. Inutile de traduire. Un Toulousain comprend, de naissance, l'Espagnol et l'Italien. Cependant le verdict du cardinal Bembo, contre ses compatriotes peu scrupuleux, quoique très vantards, peut se résumer ainsi : *sul nostré paouré clesq fasion al pu boulur !*

D'où l'on serait amené à conclure que notre région toulousaine aurait peut-être le droit de revendiquer le premier rang dans la Renaissance des Lettres, dont s'auréole encore l'Italie.

L'antique cité de Raimond, qui n'avait plus ses aèdes, n'en conserva pas moins le culte de leur langage et continua à s'en servir, malgré le contact ou la pression des hommes du Nord. Le Temps, qui modifie toutes choses, fit subir à la langue d'oc les évolutions successives que nécessitent le flux et le reflux des évènements. Cependant le Verbe toulousain, le parler des partisans fidèles des Raimond, le dialecte des *ramoundis* se perpétua au foyer originel et, comme une relique du passé, se transmit par l'aïeul au petit-fils, de génération en génération.

Ce que nous signalons ici n'est pas une hypothèse ; c'est la constatation matérielle d'un fait précis et persistant, puisqu'il est facile, même à travers les périodes les plus troublées de l'Histoire de France, de suivre la trace *del nostre patouès moundi* jusqu'à sa glorieuse *rebiscoulado* par l'immortel Goudouli, en plein siècle de Louis XIV.

***

Vers le milieu du XIVe siècle, des évènements importants se produisirent pour la *lenguo moundino*.

En 1323, quelques poètes toulousains, qui se rassemblaient dans le quartier actuel de Saint-Aubin, *al barri de las Augustinas*, eurent l'ingénieuse pensée de soulever le crêpe funèbre qui assombrissait la Ville conquise et d'opposer, au jargon des Francs de Paris, la lumineuse sonorité du langage des anciens Troubadours. Ils résolurent de fonder une Compagnie de poètes qui reprendraient, comme eux, en strophes romanes, la tradition des aïeux. Un appel chaleureux fut adressé aux écrivains de la région méridionale. Les concurrents se présentèrent empressés et nombreux. *La Companhia del Gay Saber* fut ainsi constituée.

Dans les registres de l'*Académie des Jeux-Floraux*, qui se substitua plus tard au *Gay Saber*, on trouve le récit circonstancié de ce réveil de la vie languedocienne.

Per so, en lo temps passat foron en la Reyal Noble Ciutat de Tolosa 7 valen, savi, subtil, e discret Senhor, li qual agro bon desirier, e gran affectio de trobar aquesta nobbla, excellen, meravilhoza e vertuosa dona sciensa, per que lor des e l'or aministres lo gay saber de dictar ; per saber far bos dictatz en Romans, am los quals poguesso dire e recitar bos mots e notables, per dar bonas doctrinas e bos essenhamens, a lauzor e honor de Diu nostre Senhor, e de la sua glorioza Mayre, e de tots los Sans de Paradis, e a destructio dels ignorans, e no sabens, e refrenamen dels fols e nescis aymadors, e per viure am gaug e amb alegrier dessus dig, e per fugir ad ira e tristicia enemigas del gay saber.

E finalmen ledit Senhor per miels atrobar aquesta vertuosa dona scienza, lor gran desirier, e lor bona affectio mezeron ad executio : e tramezeron lor letra per diversas partidas de la Lenga doc, afi que li subtil dictador e trobador venguesso al jorn a lor assignat, per so quel dig 7 Senhor poguesso vezer e auzir lor saber, lor subtilitad e lors bonas opinios, e que apenre pogues la us am l'autre, e la dita nobla, poderosa e vertuosa dona trobar. E per que miels venguesso promezero

donar certa joya de fin aur ; ayssi aun miels es contengut en la dita letra : la tenor de laqual es aquesta...

A la suite de cette citation, on lit la *Lettre* circulaire, envoyée en divers lieux du Pays de Langue d'Oc pour inviter les poètes à se rendre à Toulouse, le 1er mai 1324.

Des grandes fêtes furent célébrées ce jour-là. L'heureux vainqueur de ces jeux pacifiques, le premier lauréat couronné fut Arnaud Vidal, de Castelnaudary. On lui décerna la *Joie de la Violette*, ainsi que le mentionne ledit registre. Cette poésie est curieuse à lire. On la trouve consignée dans le *Recueil de l'Académie des Jeux-Floraux*, avec un commentaire français de M. Magi.

La Sobregaïa Companhia dels VII Trobadors de Tholosa rédigea ensuite des règlements, créa des Bacheliers et Docteurs en Gaye Science, puis chargea son Chancelier, Mestre Guilhem Molinier, de mettre en ordre les *Lois d'Amour*.

On voit ainsi que notre *Académie des Sept Trobadors*, une des plus anciennes du Monde entier, se donna la mission de conserver précieusement la *lenguo moundino*, de l'épurer, de l'enrichir, en remontant vers la source romane d'*oc*, à laquelle avaient si largement puisé les Troubadours. Elle réussit dans cette entreprise audacieuse, en face des prétentions des *Trouvères du Nord*.

La Sobregaïa Companhia contribua d'une manière efficace à la propagation *del nostré patouès tolousèn*.

* * *

La magistrature municipale de Toulouse, qui s'était montrée si vigilante et si dévouée pendant la guerre des

Albigeois, prêta serment de fidélité à Philippe III, mais sous la réserve expresse de tous les privilèges et usages de la population. Les Capitouls parlaient la langue populaire. Ils favorisèrent l'essor de la *Gaie Compagnie,* dont l'assemblée annuelle se tenait dans le jardin d'un faubourg. Pendant la guerre contre les Anglais, en 1356, les alentours de la Ville furent détruits. L'Hôtel de Ville devint le refuge de la *Gaie-Science* dont les Capitouls continuèrent à encourager les travaux.

Du reste, par une délibération antérieure, les Capitouls avaient, d'autre façon, prouvé leur attachement à la Cité. En 1295, ils ordonnèrent la création d'une collection de portraits et de chroniques municipales, déposée aux Archives et connue sous le nom *d'Annales manuscrites de Toulouse.*

Les douze livres qui furent rédigés, conformément à cette Délibération, comprennent la période de notre histoire locale du XIII^e^ au XVIII^e^ siècle (1295-1787).

Le premier livre contient deux cent neuf chroniques, pour une période de deux cent trente-sept ans, depuis le 4 Septembre 1295 jusqu'au 13 Décembre 1532. Il est plus particulièrement intéressant à étudier, pour l'évolution du patois toulousain, parce qu'il fut, au début, rédigé dans notre langue populaire.

Prenons, par exemple, la *Relation de l'entrée de Louis XI*, étant Dauphin, l'an 1438.

Le chroniqueur municipal s'exprime ainsi...

En lo qual an, lo dilus de Pentecosta a 25. del mes de Jun, l'an que hon comte, M. CCCC. XXXVIII. intret in esta Vila Mossen Loys, filh del Rey nostre sobira Senhor, Dalphi de Vianoys, et mol honorablament reseubut per tots Stats ; et los Senhors de Capitol de sus nommats anen à caval am los mantels entro prop de Pal-ficat, am la Baniera de la Vila despleguada, que portet Pé Ramon Daurival, et tots à caval

li ferem reverencia, et aprés venguen davan lui entro la porta de Arnaud-Bernard, et aqui meton pé à terra los dits Capitols, et baylen al dig Monsenhor lo Dalphi, las claus de las portas de la Vila, et demostran et reden à lui, com à filh del Rey, et natural Successor à la Corona de Fransa tota subjectio et veraya obediensa : et aprés ly porteguent un Pabaillo de Brocat d'aur ambe VIII. bordos, et cascun Capitol ne tenia un et aqui lo dig Monsenhor lo Dalphi se metet dejos à caval ; dequi enfora intret à la Vila, et paset davan la Gleysa del Sant Susari et de Sant Cerni, et aqui à la porta foron las Reliquias, et fec lor reverensia à pé : daqui avant cavalguet tota la carriera dreyta, soes à la Porteria, à Peyrolieras, al Borguetnau, al Pont viel, et tot dreyt à la Sala-nova, et estant tostems dam lo Pabaillo à caval, et los Capitols à pé, cap descobert ; et el decabalguet à la intrada de l'Ostal de la Senescalsia, dins lo Pradel ; et los Folriés presen lo Pabaillo et lo semporten : et après s'en intret à ladita Senescalsia, on tenguet son Stat tant com demoret en esta Vila ; et aprés losdits Capitols monten à caval la major partida, am ladita Baniera, tornen à la Mayso Comunal.

Cette Relation n'est pas seulement un document utile pour l'histoire du patois toulousain. La description met bien en lumière les mœurs, les usages, le cérémonial de l'époque ; mais elle reconstitue surtout la Ville d'alors, avec certains quartiers et rues actuellement disparus.

Pour qui ne parle pas notre patois faubourien, ce document officiel, pourtant si animé, restera sans saveur et comme lettre morte...

En dehors des *Annales de Toulouse*, nous retrouvons le roman d'*oc* dans les pièces d'usage plus populaire, tels que les livres d'évaluation de la fortune individuelle des habitants, les rôles de perception d'impôts, les comptes des Trésoriers, les mandats de payement délivrés par les Capitouls.

Les ordonnances de police, proclamées à son de trompe, dans la rue, furent longtemps rédigées en patois. Le roi Jean avait d'ailleurs, le 21 décembre 1352, ordonné au sénéchal de Toulouse de faire lire, chaque année, à l'ouverture des assises de la sénéchaussée et aux élections capitulaires avant le serment, les ordonnances du Roi, de la Cour du sénéchal et de la Ville, traduites en langue du pays, et qu'il en serait fait un placard, mis en évidence au Consistoire.

III

La Renaissance à Toulouse. — Pleyade féminine. — Joyeuses recherches de Triors. — Pierre Goudouli. — Jean Doujat. — Matali. — Molière à Toulouse. — Lé nostré patouès à la Comédie Française.

L'explosion de la Renaissance au XVI^e^ siècle, se manifesta à Toulouse par un nombre considérable de monuments qui causent encore notre admiration. L'ère romane locale avait disparu, en nous léguant comme testament grandiose de son génie, un chef-d'œuvre, la basilique Saint-Sernin. Au XIII^e^ siècle, une autre efflorescence monumentale, l'église des Jacobins, avait annoncé la venue des temps gothiques. Au XVI^e^ siècle, les nouveaux palais rivalisèrent, à Toulouse, avec la magnificence des monuments religieux. L'Hôtel de Lasbordes, rue du Vieux-Raisin ; l'Hôtel Bernuy (Lycée) ; l'Hôtel d'Assézat ; l'Hôtel de Felzins, rue de la Dalbade, etc., sont considérés comme autant de chefs-d'œuvre. Notre immortel Bachelier, dont les travaux portent la date de 1535 à 1557, ouvrit la tradition

d'Art méridional, qui se continuera jusqu'à Falguières.

Dans les Lettres, la *Cité palladienne* ne resta pas à l'écart du mouvement merveilleux qui se produisit dans la France entière. *Le Collège de la Gaie Science* devint, en 1558, le *Collège de la poésie latine, grecque et française*. Cependant le parler populaire ne cessa point d'être le langage ordinaire du foyer. Mieux encore, de vrais poètes ne se plièrent pas aux exigences de la Société du *Gay Saber* transformée et ils publièrent des ouvrages en roman d'*oc*, qui jettent un jour singulier sur cette époque.

A côté de l'Académie florale, on prétend même qu'il existait la *Pleyade Tolosaine*, Académie des femmes beaux esprits, qui auraient tenu une Cour de poésie, en 1553, à l'hôtel Bernuy, pendant le séjour de François Ier.

La *Pleyade Tolosaine* se composait ainsi : Catherine Fontaine, Françoise Marrie, Claude Ligoune, Esclarmonde Spinète, Andieta Peschaira, Bernarde Deupie, Johane Perle.

D'après M. du Mège, « la *Pleyade Tolosaine* fut formée longtemps avant que Ronsard eût réuni celle qui a été si célèbre et qui était composée de ce même Ronsard, de Daurat, de du Bellay, Rémi Belleau, Baïf, Ponthus de Tyard et Jodelle. Au reste, on peut dire que l'institution parisienne fut une conception moins heureuse que celle dont elle était la copie. A Toulouse, sept jeunes personnes, faisant des vers avec grâce, avec facilité, représentaient les sept filles d'Atlas, divinisées et placées dans les Cieux. A Paris, sept écrivains hérissés de termes emphatiques, boursouflés d'une érudition pédantesque, se montrèrent au monde sous le nom de *Pleïade poétique*. Cela était au moins ridicule et la postérité, qui ne juge le mérite que d'après les actions ou les écrits, n'a pas conservé, il faut l'avouer, une très

grande estime pour le fameux Daurat, le savant Ponthus de Tyard et le tragique Jodelle, »

Les sept Dames de la *Pleyade Tolosaine* visitèrent la Reine et lui adressèrent des vers. Elles se montraient d'ailleurs très attachées à l'idiome natal. On en peut juger par « l'*Epistre en lengaige Tolosain faicte et composée par les Dames de Tolose, responcive à celle que les Dames de Paris leur avoyent envoyée.* » Nous en détachons le passage suivant...

Car be sabets que dins Tolosa es coma
Le temps passat, et solia estre dins Roma.
La ont las femnas per gran forsa d'usance
Ellas savian del lati l'alegance.
Ny plus ni mens, es assy de la Rithmo,
Car tout le mounde a rimassa s'exprimo :
Ayssi lon vech que le petit maynatge
Quant son nascuts et comencen lor aage
Ben souven rimon quant son davant les focs...

Per metre fi à las nostras facetias
No vous desplassia, ny no trouvets salvatge
Quant rescriben en nostre bel langatge.
Et si vous autras no trobats bon lo nostré
Ta paouc nous autras, no troban gost al vostre,
Car en parlan, semblo que machets Fresas.
Ara a Dieus siats donq, las donas Francesas,
Plus n'aven lese ayssi de sermouna,
Car vespras tocan et nous y cal ana.

* * *

Dans le cours du XVI[e] siècle il fut publié, à Toulouse, bon nombre de petits ouvrages, « facétieuses conceptions, pleines d'intérêt même lorsqu'ils s'offrent sous

l'apparence de simples badinages. » Nous en relevons plusieurs...

Las Ordenansas et coustumas del Libré blanc, observadas de tota ancianetat, compausadas per las sabias Fennas dé Tolosa (1555). Ce livre contient des détails sur les croyances et superstitions populaires. Il y a, en outre, une longue nomenclature des anciennes rues de Toulouse.

Las Nonpareillas receptas per fa las fennas tindentas, rizentas, plazentas, polidas et bellas (1555).

Lé blasou de la Bourre de las Caussas, imprimat à Toulouso (1565).

Claude Odde de Triors, étudiant dauphinois, envoyé à l'Université de Toulouse, publia, en 1578, *les Joyeuses recherches de la Langue tolosaine*, ouvrage de plus importante allure, malgré sa forme épigrammatique.

Comme l'indique le titre de cette œuvre, Triors écouta, autour de lui, le parler populaire de notre Ville et il rechercha la véritable signification d'un grand nombre de mots qui frappaient plus particulièrement son attention Ainsi, il a représenté la valeur réelle de certaines expressions locales, qui n'ont pas d'équivalent français et resteront toujours intraduisibles.

Dans ce pittoresque défilé de mots, signalés par Triors, on peut relever : *bagasso, requinqua, secouti, ascla, repouti, quinticharpo, poulsa, clouquo, boussi, quillia, desquo, ardit, hestre, de guitto, asempre, mandro, caleils, cala, amerma, carovirat, etc.*, presque tous accompagnés de dictons dans lesquels ils sont, pour la plupart, encore encadrés à l'heure présente,

Le facétieux étudiant profitait de ses excursions à travers l'idiome local pour recueillir tout ce qui l'intéressait dans l'entourage. Grâce à lui, on peut retrouver

l'origine de certaines rues et la trace de diverses familles. Quant au broquard piquant, au terme populaire, il en assaisonne largement son pittoresque récit : *Tres couillous, cornobichou; caguo en l'oulo; cavecquo de Blai gnac; tros de bicou salat; tiro budels pes teules; mour dé porc; gauto dé fedo; gorjo de platofourno; penjo trèjos de Castelnau* et tant d'autres redonnent une idée du sans-gêne avec lequel on colorait alors la conversation familière.

Les citations pourraient être puisées nombreuses, dans les *Joyeuses recherches*, de Triors. Nous nous bornerons à ce passage, qui complète le commentaire du mot *Picherro*.

Il a plusieurs autres noms propres, envers les Tholosains, qui ne sont en usage, ni desquels on ne fait aucune mention envers les autres nations, comme sont ceux cy : « Moussèn Gingy, que taillavo la car sus sa bragueto, per fauto de tailladou : Moussèn Triquet, que pescavo les pets en l'ayre ; Moussèn Crousto, amourous d'une trègio et marit d'un porc ; Geordi Coyrasso, que mourdèc sa mayre à l'estre ; Turutè, l'asclayré, marit de dono Olivo, que s'ajaguèt d'un fais d'estoupos ; Moussèn Gratuso, qu'ensegnavo lous gousses d'ana à l'amble ; Jouan Gerly que fasio les gypous à las baquos ; Moussèn Guindoul va à la messo quand es sadoul ; Moussèn Courrado, fasio la proucessieu al tour de las agradèlos ; Moussèn Racolis, que de Capela tournèc clerc (et sic, ab equis ad asinos de filierat. Erasmi cum proverbium). Item Moussèn Soustre, que fasio soupos al caleil, marit de dono Roubiaguo, que quand augèt pourtat le diable caga, l'y anèc quèrre un sargeant per s'en tourqua le quioul (et quamplurimos alios que je laisse en arrière, brevitatis causa, in quorum albo et nomen Merlanos *huinc illud vulgare apud Tholosates)* : èstre coumo le cousinié de Merlanos que passavo la salso per sas garramachos, et que boutavo l'oli à l'amenlat (et lequel etiam, secundum quosdam): tastèc deshouèyt cops de la soupo et si

fourèc) fado ; qui feust mari de dono Anatoillo, que le se crevéc amb'uno figuo mollo, sirvento del medeci de Sant Agnio, que garissio las mousquos del raumas et mangiavo poutatges de parpaillols per fugi al mal d'estoumac.

Tout le texte des *Joyeuses recherches de la Langue tolosaine* pétille de même façon. Cela prouve qu'on n'avait pas eu besoin, jusque-là, d'attendre le mot d'ordre de Paris, pour avoir de l'esprit de très bon aloi, à Toulouse.

Claude Odde Triors publia son original ouvrage le 13 juin 1578. Deux ans plus tard, place d'Assézat, entre les rues de la Treille et des Giponniers, naquit Pierre Goudouli.

***

Pour apprécier, comme elle le mérite, la longue carrière si glorieusement remplie par cet écrivain de génie (14 juillet 1580, 16 septembre 1649), il faudrait étudier la période tourmentée de l'Histoire de France, durant laquelle, au milieu de l'essor de la Renaissance, du déchaînement des guerres religieuses, de l'assassinat d'Henri IV, de l'avènement du *Roi-Soleil*, Malherbe, trop célébré par Boileau, éteignait sa voix réformatrice, tandis que Corneille et Molière inauguraient la Comédie française.

Cette étude fort tentante dépasserait notre cadre limité.

Il convient cependant de signaler, à larges traits, pourquoi Goudouli, connaissant parfaitement les auteurs grecs, latins, sans en excepter les français, préféra entraîner sa Muse dans le Paradis perdu des Troubadours...

Lorsque François Ier, en pleine effervescence de l'imprimerie sortie de ses langes, ordonna que le « latin de

cuisine », disparaîtrait des actes publics et que le français deviendrait la langue officielle, les écrivains d'outre-Loire se mêlèrent au tourbillon qui entraînait les esprits vers la rénovation des Lettres.

Dans son *Art poétique*, Boileau raconte ces débuts. Villon, Marot, Ronsard, Desportes, Bertaut sont portraicturés de façon parfois peu courtoise, sinon partiale. » *Enfin, Malherbe vint !* » s'écrie le pédagogue du Parnasse. « Il réduisit la Muse aux règles du devoir !

« La langue **répaRée !**
« N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.

« Tout reconnut ses lois et ce guide fidèle aux auteurs de ce temps sert encore de modèle ! Marchez donc sur ses pas ! »

Avant d'emboîter ce pas classique, *ensajats-mé un paou dé prounounça aco coumo cal, en grassejan, à la parisienno, en fan tinda aquello miéjo doutzeno d'Erros et sé bous esquisats pas lé ganitèl o boli ana diré enta Mountamat !*

— *Béjan, ensajats !*

« La langue **répaRée !**
« N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée !

— *Podi pas !... Atal !*

Quoique moins rimée, la vérité vraie, la voici ! Malherbe, de Caen, céda à l'instinct atavique et ne songea qu'à momifier une pensée froide dans une parole glacée. Son unique préoccupation, comme il l'avoua lui-même — ce qui était niais pour un normand — fut de « dégasconner » l'idiome d'*oil*, c'est-à-dire de lui enlever le peu de coloris qu'il avait emprunté à quelques loques du roman d'*oc*, adultéré par certains Trou-

vères et morfondu sur les rives de la Seine. Il n'est donc pas surprenant que les ardents poètes du Midi n'aient pas voulu s'agenouiller devant Malherbe, trop prodigue distributeur de férules, et soient restés fidèles à la langue souple, sonore, amoureuse, des aïeux.

Pierre Goudouli fut un de ces protestataires indignés. Il eut, sans contredit, parlé français aussi correctement que Malherbe; mais il aima mieux fouiller dans les trésors de l'idiome natal pour composer *lé Ramelet moundi*, que publia, en 1617, l'imprimeur Colomiès.

Dans ses chants, qui abordèrent tous les genres, Goudouli se révéla d'une incontestable supériorité. Les contemporains — chose rare ! — célébrèrent son talent, ce qui déjà peut ressembler à un passe-port pour l'Immortalité. Ses nombreux biographes font assaut d'enthousiasme pour l'exalter. « Rival heureux de Pindare, de Théocrite et d'Anacréon, ses odes sont élevées, sublimes, d'un style noble et soutenu ; ses idylles respirent la noble délicatesse, la grâce, l'abandon ; ses chansons sont enjouées, élégantes et faciles. On trouve dans ses épigrammes de la malice sans fiel, mais une gaieté trop expressive, peut-être ; tout, enfin, dans Goudouli, révèle le génie usant de tous les avantages et variant les formes à son gré. »

Comme les chants des Troubadours avaient autrefois passé la frontière de France, les œuvres de Goudouli firent les délices de l'Espagne et de l'Italie.

Du reste, il eut le soin d'expliquer lui-même son but, sa pensée intime, dans une piécette particulière, en prose, intitulée : *Countro tu, libret, et per tu.* Dans ce savant et spirituel commentaire, il réfute les critiques qu'on avait dirigées contre lui.

Tel était le poète, doublé d'un homme de cœur, que Toulouse, fière de son passé littéraire, dressait en face

des Corneille, des Racine, des Molière, formant, à Paris, le cortège ou l'auréole du *Roi-Soleil.* Notre Goudouli pouvait, sans aucune crainte, supporter cette écrasante comparaison.

* * *

Autour de Goudouli, véritable *Roi-Soleil* de notre poésie toulousaine, surgirent de nombreux disciples inspirés de la Muse. Nous avons publié (*Histoire populaire de Toulouse*, par Louis Ariste et Louis Braud, pp. 188 et suiv.), une liste d'ouvrages, qui résume leur poussée collective.

Nous ne pouvons cependant nous séparer de l'auteur du *Ramelet moundi,* sans parler de deux hommes pour lesquels il manifesta une vive amitié : Jean Doujat et Matali...

Taillasson, resté plus connu sous le nom de Mathelin (Matali), naquit à Toulouse, vers l'an 1580. Guillaume Nion « violon ordinaire de la chambre du roi, roi lui-même et maître des joueurs d'instruments, tant haut que bas dans tout le royaume de France », céda à Matali une partie de son autorité pour l'exercer « tant à Toulouse que dans les villes du ressort du Parlement de cette Cité ». Matali devint célèbre dans la région. Il figure dans le distique où nos pères enchâssaient les quatre merveilles de Toulouse :

La bello Paulo, Sant-Sarni,
Lé Bazaclé et Matalt.

Goudouli avait une affection sincère pour Matali. Celui-ci lui donnait de sages conseils afin d'amoindrir les effets d'une imprévoyance incurable. Le poète recherchait sa collaboration et préférait la musique de cet habile compositeur, qui augmentait le succès de ses

chansons. Matali mourut en 1647, laissant le germe d'une école de musique toulousaine, qui comptera par la suite des compositeurs de grand renom, jusqu'à nos contemporains : Deffès, Mériel, Salvayre et Vidal.

— Pareillement Jean Doujat fit honneur à la Cité toulousaine. Né en 1606, il fut doyen de la Faculté, membre de l'Académie, professeur de droit de l'Université de Paris, précepteur du Dauphin de France. Auteur d'une *Histoire grecque et romaine*, d'un traité de *Droit civil* et d'autres œuvres qui témoignent de sa profonde érudition, Doujat étudia avec beaucoup de soin l'œuvre complexe de son ami, puis il mit en relief les trésors de notre langue régénérée. Il révéla un *Dictionnaire*, édité pour la première fois en 1638, à la suite du *Ramelet mondi*. Il était intitulé ainsi : *Lé Dictiounari moandi, de la oun soun enginats principalomen les mots les plus escarriès, an l'esplicaciu Francezo.*

Ce lexique devança les publications similaires des autres idiomes. Les dictionnaires français de Richelet et de Furetière ne parurent que longtemps après, en 1650 et 1690.

Le nom de Jean Doujat était digne, comme on le voit, de figurer à côté, tout près de Goudouli, dont il propagea le Verbe puissant. Le Dictionnaire de Jean Doujat est une véritable relique du parler toulousain.

***

Dans ses pérégrinations prolongées entre Bordeaux et Lyon, Molière, qui aimait la région méridionale, s'arrêta à Toulouse.

En 1645, il reçut des Capitouls soixante-quinze livres pour une représentation, à l'occasion de l'arrivée du

comte de Boure, lieutenant général du Roi en cette ville. Le spectacle eut lieu à la *Maison de l'Ecu.*

Molière profita-t-il de cette circonstance pour écouter les conseils de Goudouli et se familiariser avec la Langue d'oc? C'est possible. Une tradition populaire l'affirme et la gravure locale a conservé ce souvenir dans l'édition du *Ramelet moundi* publiée par Cayla et Cléobule Paul (Toulouse, Delboy, 1843, page 180).

Quoiqu'il en soit, Molière utilisa, dans une abondante mesure, les observations par lui faites au sein d'une population exubérante du geste et de la voix. Dans quelques-unes de ses comédies, on sent le souffle du vent d'*autan*, qui allume la fièvre du cerveau et provoque les tressautements du cœur. Le malicieux écrivain eut même l'idée ingénieuse de fixer, en riant, un jalon d'histoire de la lutte perpétuelle des deux langues du Nord et du Midi. Il mit en présence le patois languedocien et le jargon picard.

Ce curieux rapprochement de deux idiomes issus du roman, qui contribuèrent autrefois à la formation de la langue française, se trouve dans *M. de Pourceaugnac*, comédie en 3 actes, jouée devant le roi, à Chambord, en septembre 1669 et entrée ensuite dans le répertoire de la Comédie française.

A l'acte II, scène VIII, la délurée Lucette colloque avec M. de Pourceaugnac et contrefait une languedocienne. « *Ah, tu es aïssi*, dit-elle, *et à la fi yeu te trobi après abé fait tant dé passes! Podes-tu, scélérat, podes-tu sousteni ma bisto?* Etc. »

A la scène suivante, Nérine converse avec le même Pourceaugnac et contrefait une Picarde. « *Ah, je n'en pis plus; je sis tout essoflé! Ah, finfaron, tu ne m'ecaperas mie! Ches mon méri, Monsieur, et je veux faire pindre che bon pindard-là!* »

Alors la dispute s'engage entre les deux femmes, Lucette et Nérine, chacune continuant d'égrener ses doléances en dialecte picard ou languedocien.

C'est d'un comique achevé; mais ce qui est plus important pour nous, c'est que Molière, pénétrant à la Comédie française par la grande porte, consigna dans les archives de cette Maison, devenue la sienne, une page officielle du patois toulousain en 1669.

IV

XVIII^e^ siècle. — Poètes méridionaux. — Despourrin — Qui bol la bécudo ? — Pierre Hélie. — « Lé Miral moundi, » — Le patois à l'Eglise. — Le patois au Théâtre. « La Litsou dé patouès », de G. Visner.

A l'harmonie contagieuse de la lyre de Goudouli, les Muses, nous l'avons déjà dit, inspirèrent un essaim de poètes méridionaux autour de Toulouse.

De l'autre côté de la Garonne, dans la Gascogne, notre voisine, on entendit les chants de Gabriel Bedout avec *lou Parlero gascou*. Guillaume Ader publia *lou Catounet gascou*. D'Astros lança *lou Trimfe de la lenguo gascouo*, imprimat à Toulouso, chez Antoino Birosso, librairé jurat dé l'Unibersitat, à la carrièro de S. Roumo, à l'Enseigno de la Biblo d'or.

= Cyprien Despourrin naquit à Argelès, près de Tarbes en 1698. Il mourut en 1759.

Ses chants se distinguèrent surtout par le sentiment exquis et la pureté de la forme.

C'est de lui, qu'on répète encore dans le Béarn, la douce poésie où l'on entend la plainte de l'amour déçu et de l'incurable désespérance.

***

SUS LAS MOUNTAGNOS

La haüt sus las mountagnos, u pastou malhurous
Segut aü pé d'u haü negat en plous,
Sounyabo aü cambiamen de sas amous.

Coo leüyè, coo boulatye, disé l'infortunat, (*bis*)
La tendresso et l'amou qué t'éy pourtat,
Soun aco lous rebutz qui éy meritat ?

Despusch qui tu frequentos la yen dé counditiou, (*bis*)
Qu'as pres u ta haüt bol, qué ma maysou
N'ey prou haüto enta tu d'u cabirou.

Tas ouillos dab las mios nous degnon plus mescla, (*bis*)
Touns superbes moutous, despuch ensa,
Nou s'approchon deüs mes qu'entaüs tuma

De richessos me passi, d'haünous, de qualitat ; (*bis*)
You nou souy qu'u pastou, mes nou n'y a nat
Que n'eüs surpassi toutz en amistat.

Encouèro que si praübe dens moun petit estat (*bis*)
Qu'aymi mey moun berret tout espelat,
Que nou pas lou plus bèt chapeü bourdat.

Las richessos deü moundé nou hèn que da turmen ; (*bis*)
Et lou plus bèt Seignou, dab soun aryen,
Nou boü pas lou pastou qui biou counten.

Adiou, coo de tigresso, pastouro chens amou ! (*bis*)
Cambia, be potz cambia de serbidou ;
Yamey nou-n trouberas u taü coum you !

Le buste de Despourrin a été placé devant l'hôtel de ville d'Argelès, le 18 juillet 1896.

M. Maurice Gay vient de publier une étude très com-

plète sur Despourrin. Nous en détachons l'appréciation suivante...

Lorsque ce poète naquit, la littérature béarnaise, éclose avec Gaston Phœbus, semblait morte avec lui. La Navarre était française ; française aussi était devenue la langue. Le béarnais était banni des salons aussi bien que des joûtes littéraires. Cyprien Despourrin releva cet instrument rouillé ; il l'épura, le disposa, le dressa selon toutes les règles de l'art et il finit par laisser des chants que la Muse bucolique avait inspirés et que la postérité s'est empressée de recueillir.

Jamais poète ne fut mieux doué que ce fils de Béarn. Sans se croire ni se dire littérateur, ce descendant des Troubadours faisait des vers pour le plaisir de les entendre. Très bon musicien, à l'exemple des Troubadours, la musique devenait pour lui *partie intégrale, indivisible de la conception et de la réalisation poétiques* ; elle était la voix même, l'âme de ses personnages...

Les pâtres du Béarn, dit Xavier Marmier, chantent les couplets de Despourrin comme les gondoliers de Venise chantaient les romances du Tasse.

= Dans l'Agenais, Cortète et Delprat propagèrent leurs Pastorales, tandis qu'Armand Daubasse, ouvrier peignier, ouvrit à Villeneuve-sur-Lot un *Cabinet Littéraire.*

Mais c'est à Toulouse surtout que la légion lyrique fut étincelante. Tous les beaux esprits se prirent à rimer. Quelques membres du Parlement lui-même, parfois si dur aux petits, ne crurent point se rabaisser en publiant des strophes dans l'idiome populaire. Pader et Guitard, avocats au Parlement, échangèrent leurs strophes avec Boutet et Gautier, de Toulouse ; ainsi qu'avec Genarenc, de Lanta ; Barutel, de Villefranche ; Larade, de Montréjeau ; Vales, de Montech.

Partout *lé nostré patouès toulousèn* se fit entendre, admirer et applaudir.

= Jean Boude, imprimeur, à l'*Enseigno dé Sant Ian, prep lé Couletgé dé Fouys*, édita, en 1624, un petit in-8, de 64 pages, intitulé *lé Passotens moundi.*

Ce recueil présente des poésies de genres divers : stances au Roi, sonnets, chansons, etc. Il finit par ce quatrain .

Les qué soun à rima nascuts
Passon lour tems quan rimasséjon,
Coumo fan les qué manjuquéjon
Un per-un les cézés bécuts!

Les ménagères achetaient alors, au marché, des bouquets de pois chiches, mangés en vert, un à un. Cela exigeait du temps et de la patience. Elles arrivèrent à expliquer ce fait par un mot : le pois-chiche (*lé bécut*) fut appelé « *passo-tems.* »

Quand nous entendons encore, par les rues, quelque revendeuse crier : *Qui bol la bécudo,qui bol passotems !* nous pouvons dire que l'usage de « flaner », en dégustant les pois chiches, ne date pas d'hier, puisqu'un contemporain de Goudouli le signalait dans ses vers au commencement du XVII^e^ siècle.

***

Quelques poètes insouciants, harcelés ou nomades, laissèrent parfois, aux bornes des chemins, leurs enfants abandonnés.

Tel fut Pierre Hélie, garçon brodeur, que le père Sermet, admirateur fervent de Goudouli, exhuma des

ténèbres, par un savant Mémoire, lu à l'*Académie des Sciences, inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.*

Notre concitoyen Pierre Hélie eut une existence fort mouvementée. Il fut arrêté comme faux monnayeur, vers Agen ; mais il parvint à s'échapper et passa en Espagne. C'était en 1716. Pendant son séjour dans ce pays, il s'appliqua, près de quatre ans, à la chimie. On le poursuivit comme incrédule. Il fut enfermé dans la prison de l'Inquisition, « cet affreux séjour, contre lequel, de retour dans sa patrie, il ne cessa de se déchaîner ». Il mourut à Toulouse, le 8 octobre 1724.

Pierre Hélie avait épousé Catherine Cayla, femme honnête, dévouée jusqu'au sacrifice, qui avait même couru quelque danger pour arracher son mari de la prison. Malheureusement, la fidèle et bonne Catherine criait, du matin jusqu'au soir. Le cas n'est pas aussi rare que l'on croit, à Toulouse. Nous en connaissons — statisticien volontairement myope, — jusqu'à une, dans notre quartier, qui compense ses précieuses qualités d'esprit et de cœur par une criaillerie sempiternelle. A cela, le Sage doit se résigner. Il considère que, pour sa constante sérénité, c'est le contre-poids nécessaire à un excès d'optimisme. Sans Xantippe, la Postérité n'eût pas offert Socrate comme modèle! Sans les tortures infligées par la Béjard, que fût-il advenu du génie de Molière, qui étalait à la scène ses observations sur lui-même et ses incessantes angoisses d'amour... Bref, Pierre Hélie, comme tant d'autres, prit son mal en patience et se borna, pour toute vengeance, à composer la poésie suivante, une des plus originales de son recueil généralement inconnu.

CONTRO LAS FENNOS

Le brut agré d'uno carrelo,
Le cant d'un poul enraumassat,
Las granouillos d'un grand foussat,
D'un biel aucat la gargamelo,

Le son d'un biulounas fendut,
Uno carreto mal untado,
Uno poulo quand a poundut,
Uno troupo de gats dessus uno teulado,

Les courbassés, les agaçats,
Le grugnomen des tessous en coulero,
Las campanos des trespassats,
Las cadenos d'uno galero,

Le bram d'un biaou dedins l'affachomen,
Le poutounton d'un batan qué trabaillo,
D'uno bando de loups le furioux hurlomen,
Anfin le terotrum d'uno grando bataillo.

Tout-à-co pelsegur es milo cops plus dous,
Et jou m'aimerioi mai, pel repaus de ma bido,
N'augi de touts coustats que d'aquelos cansous,
Que d'entendré a l'oustal uno fenno qué crido.

***

Avec Pierre Hélie, nous avons eu un spécimen du patois toulousain, au commencement du XVIII[e] siècle. Avant la Révolution de 1789, un autre ouvrage, *lé Miral moundi*, vaut une mention.

C'est un poème en 21 livres. Il fut imprimé à Toulouse en 1781. Le privilège du Roi placé à la fin de l'ouvrage dit textuellement : « Notre amé, le sieur Hillet, nous a

fait exposer qu'il désirait faire imprimer et donner au public un ouvrage de sa composition, intitulé *lé Miral moundi* ». Les *affiches* de Toulouse l'annoncèrent au public avec cette indication « se vend chez le sieur Hillet, bourgeois, rue St-Rome, bout de la rue des Gestes ». Dès lors on considéra Hillet comme l'auteur du *Miral moundi*.

Le poète a choisi pour but le tableau, *le miroir*, de la vie humaine, afin que chacun, reconnaissant ses vices, puisse s'amender et s'améliorer. C'est donc une publication de morale, parfois très dévote, écrite d'ailleurs dans le véritable idiome toulousain de la fin du XVIII[e] siècle.

Plusieurs fois l'auteur s'est mis en scène pour accentuer sa démonstration. Ainsi fit-il, lorsqu'il proclama son goût et sa préférence pour l'idiome toulousain.

Voici comment Hillet établit un parallèle entre le patois de Toulouse et le français.

A jou me plai d'escriuré en ma maïralo lengo,
Qui me bol, ou qui nou, que me laisse ou me prengo ;
Boli diré quicon del moundi que m'ei prés,
Le lati n'es pas grec, ni le moundi francés ;
Cado lengo a soun tic, ambé s'as beziaduros,
Soun sen, sas expressius, sas coulous, sas pintruros.

Le Moundi me parés mai riché et mai gaujous,
Le francés à bel tal mai pauré et mai serious ;
A cado mot ardit, bous fa la reberenço,
Le Moundi tout estrous dits tout coumo s'au penso ;
Et tal mot à Toulouzo es poulit coumo un soou.
Qu'à Paris, s'èro augit, fario trambla de poou.

Coumpari le francés à la fillo moudesto,
Qu'à peno, per pudou, gauzo leba la testo ;

Le Moundi plus alerto, amb'el coumpai Gascou,
Pano per tout oun pot ço que trobo de bou.
Dins l'affrountat Lati, dins la beziado Grequo,
Al calel Catalan fara brula la mequo.

Nou te direi pas ré de soun antiquitat,
Qu'à la cimo del tems tant d'autris an pourtat ;
Couneissi pas Tholus, ni mai dins quin lengatgé,
Entretegnio labets les qu'èron dé soun atgé ;
Suffis que soun patois es auouei ta coumplet,
Qu'on pot diré qu'es nat al coustat del parfet.

Despei Toulouso en là, la Guieno et la Proubenço,
Et ço qu'es foro len, l'auch d'ambé coumplazenço,
Talomen que creirios que s'a rebiscoulat
Le grand doun qu'autris cops abio l'Apoustoulat.
Mès ount le Moundi trinflo, acos dins la pouezio,
Lhi presto la paraulo, et nouiris l'armounio...

Se soun janti relais bous gratillo l'aureillo,
Grand mercés as aujols de la grequo Marseillo,
Qu'an pourtat al pays la charmanto inflexiu,
Que fa del Moundi blous un lengatgé de Diu...

Nou le mesprezets pas, garats qu'es prou fertilé,
Per trata tout sutjet, per tant que sio stérilé ;
Et les que l'an mandat chez las petitos gens,
Que s'au bolgon ou nou, soun de francs ignourens.

***

A vrai dire, le *Miral moundi* n'était que la continuation d'une série de publications religieuses que le Clergé du Midi avait jugées nécessaires pour réchauffer le zèle des croyants.

Conformément aux décisions des Conciles de l'an 813,

des homélies, des discours avaient été autrefois adressés au Peuple, par les ministres de la religion, expressément chargés de prêcher en roman rustique *(in rusticam romanam linguam)*. Dans la suite, les desservants du culte catholique propagèrent l'enseignement évangélique dans le dialecte local. Cet usage s'est maintenu jusqu'à la Révolution. Il existe encore, de nos jours, dans certaines communes rurales.

Au XVII[e] siècle, lorsque l'idiome toulousain eut repris une influence considérable, on constata que les livres d'instruction religieuse, écrits en français, n'avaient aucun succès.

On recourut au patois pour la propagande.

En première ligne, il convient de signaler un ouvrage qui porte ce titre : LA DOUCTRINO CRESTIANO MESO EN RIMOS, PER POUDE ESTRE CANTADO SUR DIBERSES AYRES ET PER ATAL AJUDA LA MEMORIO DEL POPLE DE TOULOUSO. — *Dediado à Mounseignou Charles de Mountchal, archevesque, per un de sous Missiounaris, Douctou en Teoulougio.* — A Toulouso, de l'Imprimario d'Arnaud Couloumiès, 1641.

Cet ouvrage, dont on ne parle plus guère, mérite cependant quelque attention.

Il contient, en effet, page 30, un chapitre sur *la faiçou dé legi l'escrituro de nostre langatge*, résumé de grammaire ou de prononciation, avec des détails intéressants. A la page 176, se trouvent en plain-chant, *diberses ayres per canta lai rimos de la Douctrino.* L'auteur indique, dans un chapitre spécial, page 35, *la faiçou de pla legi la Douctrino :*

Les que saben legi, encaro qué n'ajon pas fait autr' estudi faran un gran obro pel salut de lour Armo et per la deis aoutres à las oucasius, quan se troubaran de leze, de lour leji

la Douctrino : è speciolomen lai litçous de las quatre ditos Fis, pausadomen è de boun sen, en s'arrestan un pauquet à la fi des couplets, per douna le tens à la pensado de s'y pausa, a fi que le cor ne posco reteni la traço e l'impresiiu. Car cado coupplet de la Douctrino es coumo aquel petit gra de moustardo (de qual parlao Nostre Seigne) petit gra qu'à le bese nou semblo estre re ; mes quand on le manjo, et qu'on le met din l'estoumac de la pensado, sa bertut et sa punto s'en ba dret al cerbel, le purgo è le fourtifico admirablomen pel salut de l'Armo que s'en serbis.

La première édition parut en 1641, chez Arnaud Couloumiès. Quoi qu'en disent certains bibliographes, la deuxième fut publiée en 1642, par le même imprimeur. On en a la preuve par la mention suivante : « *Segundo impressiu augmentado è enritjido de fotso coupplets d'impourtanço.* »

Le livre obtint quelques succès. Cela fait dire à un bibliographe qu'il eut une *treizième* édition.

Il y a, dans cette affirmation, une erreur manifeste.

Nous avons, sous les yeux,un exemplaire de la *Douctrino chrestiano*, qui porte cette mention : « *Tresiemo impressiu, augmentado e enritjido, etc...* »

Loin de nous toute pensée de blâme. Nous savons que la Critique est aisée, l'Art difficile et que, du berceau à la tombe, il est au moins une fois, dans sa vie, advenu au plus malin de prendre le Pirée pour un homme. Mais en lisant, au titre du livre, « *tresiemo* » le vrai patoisant, le toulousain, — *mémo dé l'effo* — aurait naturellement traduit (non pas *trezième*) mais *troisième* édition, ce qui est déjà une réussite raisonnable pour un livre, en 1641.

S'il faut rendre à César ce qui lui revient,il est naturel encore — étant admis ce genre d'ouvrages — d'attribuer

à Toulouse la part qu'elle mérite dans le mouvement bibliographique — sous toutes ses formes — du patois aux XVII^me^ et XVIII^me^ siècles.

= Le cardinal de Polignac, archevêque d'Auch, chargea le père Amilia, chanoine de Pamiers, de mettre en vers les principes de la religion chrétienne.

Le livre du père Amilia est intitulé : *Tableu dé la bido del parfait Chrestia, en bersés, qué réprésento l'exercici dé la Fé.* Il fut publié en 1673.

M. Pasquier, archiviste du département de la Haute-Garonne, a apprécié cette œuvre de la manière suivante...

Dans ses vers, Amilia montre quelles ressources offre le languedocien pour peindre les choses familières de la vie et exprimer les sentiments intimes, pour rendre la pensée dans ses nuances et dans ses détails sous une forme élégante et simple. La phrase se développe avec une ampleur qui n'empêche pas le sens de se dégager clairement. On remarque dans son style des termes pittoresques et des manières de dire étrangères au français. Amilia n'a pas fait comme plusieurs auteurs qui, même au XVII^e^ siècle, ont employé les idiomes locaux en se contentant de donner aux mots une terminaison dialectale. En vers comme en prose, il a eu recours à une vraie langue ayant sa grammaire, son vocabulaire, son génie propre.

M. de Lahondès ajoute :

Aussi ne faut-il pas s'étonner de la popularité dont jouirent ces poésies aimables, qui pénétraient profondément dans les âmes. Elles se répandirent même en Gascogne, où le changement de quelques lettres suffisait à les faire comprendre, et où on leur adaptait la prononciation et l'accentuation spéciale d'une langue plus rude.

Langue ou dialecte ? Il semble bien que, tandis que des différences aussi légères et qu'on fait disparaître si facilement, séparent le languedocien du gascon, ce ne soient, en effet, que

deux dialectes, puisqu'ils ont, en somme, même vocabulaire et même syntaxe.

***

Un autre propagateur de la doctrine catholique, le bénédictin Grimaud, publia, en 1659, *Lé dret camí del Cèl dins lé pays moundi.* On y releve le parallèle suivant, entre les divers idiomes auxquels l'auteur préfère le patois toulousain.

Beleu, armos debotos, bostrés esprits s'afiscon à cerca lé pel à l'ioou ; iou boli diré qué bous autros demandariots un lengatge may presat, o may counescut, o may en boguo ; Diu mé gardé dé parla mal dé las aoutros lengos ! may iou bous diré, sensé babardiso, aprep lé sentimen dé persounos dé mériti, qué saben couneïsse las bounos causos, qué

Lé Grec parlo coumo un gendarmo,
Lé Lati coumo un partisan,
Lé Frances coum'un courtisan ;
May lé Moundi nous rabis l'armo,
E moblo dé rabissomen
L'oustal dé nostr'entendomen.

E d'aqui cal tira la counséquenço qué lé lengatgé moundi es coumo l'ordi moundat, qué, cousinat coumo cal, engraïsso tout lé moundé, è diré, sensé flatengo, qué per exprima quicom dé bèl, o per douna à naïsse calque ritcho pensado, lé lengatgé moundi es l'oli sur l'aïgo.

Les publications religieuses de Grimaud, Amilha, Hillet, etc., nous expliquent, à travers les siècles, comment le Père Sermet, un vigoureux lettré parmi tous ces écrivains, n'hésita point, en pleine Révolution française, à recourir *al nostré patouès toulousèn.*

***

Parallèlement à l'Eglise, on avait pu voir le Théâtre demander parfois son répertoire au langage que nous avaient légué les Troubadours.

L'énumération complète des pièces qui obtinrent plus ou moins de succès, nous entraînerait au delà des limites — déjà dépassées, hélas ! — d'une revue que l'on s'était promise rapide et brève.

Il faut cependant signaler, entre toutes, une représentation donnée, en 1754, devant le roi Louis XV.

Cette année, on distribua force louanges à la *Pastorale languedocienne de Daphnis et Alcimadure*. L'auteur était Casanea, marié à une toulousaine, M^lle^ de Mondonville. Casanea, devenu directeur des Concerts spirituels, à la Cour, obtint également des succès à l'Opéra. Sa pastorale fut chaleureusement applaudie par Louis XV et son entourage.

Sur un canevas fort simple — l'amour de Daphnis pour la bergère Alcimadure — le musicien composa des strophes charmantes, dans ce genre :

Laysso-mé moun indifferenço,
Cruel amour, laysso-m'esta :
Quan té boli fa résistenço,
Per qué countro yeu t'irrita ?
Un cor qué té bol escouta
N'esproubo qué péno et souffrenço ;
Laysso-mé moun indifferenço,
Cruel amour, laysse-m'esta !

Grimm, chroniqueur universel des faits littéraires, se livre, sur cette représentation, à une dissertation pi-

quante. Il recherche ce qui serait advenu, si Henri IV, le *Vert-Galant*, avait eu la fantaisie de transporter la capitale de la France sous le ciel du Midi ; il se demande ce que la langue française eût gagné ou perdu à s'imprégner davantage de ce soleil et des traditions méridionales ; si elle n'eût pas été « plus mesurée, plus sonore, d'une prosodie plus marquée et par conséquent plus susceptible de musique et de poésie ».

Daubian traduisit en patois le *Misanthrope*, de Molière, et Cousse de Latomy s'inspira du *Devin du Village*, de Jean-Jacques Rousseau. Sa pièce s'intitula : *Lé Sourciè dé la Lando*, qui fut représentée à Toulouse en 1755.

La laytayro dé Naoubernat, de Jean Baour, imprimeur, père de Baour-Lormian, ne fut représentée à Toulouse qu'en 1783. Elle suggéra peut être l'idée de la *Laytayro dé Soupotard*, que l'on applaudissait naguère au théâtre populaire de Léon Gery, dit *Garrélou*.

Daphnis et Alcimadure, qui avait été joué à Toulouse en 1765, fut représenté encore de 1795 à 1796. Si l'on en croit la chronique, les demoiselles Lalande et Vabroy, chargées l'une après l'autre du rôle d'Alcimadure et qui étaient toutes deux du Nord, « *escarraugneron prou bé nostré genti parla.* »

En 1820, on joua, au Théâtre de la Gaieté, à Paris, un mélodrame intitulé *La famille Sirven ou Voltaire à Castres*. Au deuxième acte, sur une place publique, Voltaire présidait la fête locale, tandis que l'on dansait des rondes avec l'*Agnèl qué m'as dounat*.

Dans les *Fastes de Toulouse*, trilogie nationale par Marcel Briol, représentée au Grand Théâtre le 2 mai 1857, il y eut des poésies de Mengaud interprétées par d'ex-

cellents artistes : Pougaud, Lanes, Cazeaux, Moncavrel ; Mmes Delavaux et Clotilde Toscan.

Aux Variétés, Mengaud donna *Las Aoucos del Toumas dé Founsosgribos*, qui obtinrent plein succès avec Lanes.

Au Casino, 1886, Domejean débita, au milieu de l'hilarité générale, son monologue : *La Poulo.*

Aux Nouveautés, des Revues locales et notamment *Couqui d'Auta*, firent applaudir des couplets fort réussis.

Sur la scène, si populairement toulousaine, de Léon Géry, en 1891, nous eûmes la satisfaction d'entendre *La Litsou dé Patouès*, pièce en un acte de G. Visner, qui ne néglige ni aucune occasion, ni aucun moyen de faire davantage connaître et aimer la *lenguo moundino.*

V. — Révolution de 1789. — Doulenços dé las fennos. — Lé Pèro Sermet. — Sus au patois. — Enquête et Rapport de l'abbé Grégoire. — Décret de la Convention nationale pour abolir le patois.

Lorsque la Révolution de 1789 éclata, le pamphlet devint l'arme ordinaire et journalière des partis en présence. Les républicains réclamèrent d'abord des réformes que le Pouvoir refusa d'accorder ; ensuite la Réaction protesta contre les modifications apportées, par les conquêtes du Peuple, au *bon plaisir* de l'ancien régime. Des deux côtés, il y eut lutte par des couplets, dont la plupart n'eurent qu'une destinée éphémère ; mais ces éclairs, en pleine tourmente des esprits, indiquent la véritable pensée du moment.

Les femmes de notre Cité ouvrirent la série, le 1er avril 1789. Elles s'assemblèrent, dit-on, pour rédiger leur Cahier, qui porta ce titre : *Doulenços dé las fennos dé Toulouso as Estats généràls.*

Aussitôt se produisirent d'autres Cahiers de même genre. Nous signalerons *Las doulenços dé las fillos dé serbici dé la Bilo dé Toulouso*, et un autre opuscule *Las doulenços des païsans, très humblos et très respectuousos remountranços dé Jacoumart, sindic des paoures païsans del Laouragues.*

Chacun des évènements importants fut souligné par quelque publication dont les Sociétés politiques et les Clubs avaient généralement la primeur.

Après *Lé Credo demoucratico* (1790), un légionnaire de la Daurade, Girard, mit au jour de nombreuses proses républicaines.

En voici quelques échantillons : *Retour del Printens è dé la Libertat, per M. Girard pèro, brabé grenadiè dé la Daourado è amic dé la souciétat dé la Constitutiou des Jacoupins dé Toulouso, è legit en séenço publico al ci-devant Sénéchal, lé 3 avril 1791.* — Es imprimat per ordré dé la Souciétat. Toulouso, Villanos, 1791.

Dialoguo entré un Electou qu'a proucédat à l'electiou dé septanto Curès pel Distric dé Toulouso et uno Déboto dé la mèmo bilo, retirado dins sa campagno. L'Electou passo, la Déboto l'arresto, fa soun sinné dé croux en guiso d'exourcismé et, d'un toun courossat, l'y dits... A la fin se trouve cette mention : *Légit en seenço publico, le 19 juin 1791, per M. Girard pèro, grenadiè dé la Daourado ; imprimat à la demando del public et per ordré dé la Souciétat des Amics dé la Constituciou.*

Auriol, dit Langautier, publia *l'Hymno patrioutico, cantado al Templé dé la Razou dé la coumuno dé Toulouso, lé 30 floréal dé l'an 2 dé la Repuplico francéso ;* puis une autre *Hymno patriotico per la plantaciou dé l'Arbré dé la Libertat.*

Pujol signa *lé Noël noubèl fayt al séminari per un reclus* (1793).

Au jour le jour, mille autres publications, *pour* et *contre* le mouvement révolutionnaire, fournirent, en prose comme en vers, leur aliment à la discussion permanente dans les sociétés, l'atelier, le champ et a rue.

***

Un personnage fort intéressant à étudier, original à certaines heures, mais toujours bienveillant aux petits, un vrai toulousain de cœur et d'esprit, le Père Sermet fut le foyer le plus ardent et la cible la plus criblée *del nostré patouès toulousèn*, pendant la Révolution.

Antoine-Hyacinthe Sermet, né à Toulouse, le 8 avril 1732 entra dans l'ordre des Carmes déchaussés sous le nom de *Père Hyacinthe*. La réputation de son talent oratoire parvint rapidement à Paris. Il prêcha devant le roi, devint provincial de son ordre et fut admis à l'*Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse*. Aux débuts de la Révolution, on le nomma aumônier de la légion de St-Geniès ; ensuite, évêque métropolitain de la Haute-Garonne.

Le Père Sermet exerça toujours ses fonctions religieuses avec sincérité. Cela ne l'empêchait pas d'être un républicain convaincu. Il en donna la preuve à Saint-Geniès et à Toulouse.

Le 24 juillet 1790, à l'occasion de la fédération générale, il prononça un discours en *lengo moundino* qui commença ainsi : « *Fraïres, nou sen pas les maïnatges dé l'esclabo, mès dé la fenno libro è acos Jésus-Christ qué nous a proucurat aquélo libertat : Damourats dounc fermes è bous tournets pas may dé noubèl jouts lé joug dé l'esclabatje.....*

****

Aussitôt se produisirent d'autres Cahiers de même genre. Nous signalerons *Las doulenços dé las fillos dé serbici dé la Bilo dé Toulouso*, et un autre opuscule *Las doulenços des païsans, très humblos et très respectuousos remountranços dé Jacoumart, sindic des paoures païsans del Laouragues.*

Chacun des évènements importants fut souligné par quelque publication dont les Sociétés politiques et les Clubs avaient généralement la primeur.

Après *Lé Credo demoucratico* (1790), un légionnaire de la Daurade, Girard, mit au jour de nombreuses proses républicaines.

En voici quelques échantillons : *Retour del Printens è dé la Libertat, per M. Girard pèro, brabé grenadiè dé la Daourado è amic dé la souciétat dé la Constitutiou des Jacoupins dé Toulouso, è legit en séenço publico al ci-devant Sénéchal, lé 3 avril 1791.* — Es imprimat per ordré dé la Souciétat. Toulouso, Villanos, 1791.

Dialoguo entré un Electou qu'a proucédat à l'electiou dé septanto Curès pel Distric dé Toulouso et uno Déboto dé la mèmo bilo, retirado dins sa campagno. L'Electou passo, la Déboto l'arresto, fa soun sinné dé croux en guiso d'exourcismé et, d'un toun courossat, l'y dits... A la fin se trouve cette mention : *Légit en seenço publico, le 19 juin 1791, per M. Girard pèro, grenadiè dé la Daourado ; imprimat à la demando del public et per ordré dé la Souciétat des Amics dé la Constituciou.*

Auriol, dit Langautier, publia *l'Hymno patrioutico, cantado al Templé dé la Razou dé la coumuno dé Toulouso, lé 30 floréal dé l'an 2 dé la Repuplico francéso ;* puis une autre *Hymno patriotico per la plantaciou dé l'Arbré dé la Libertat.*

Pujol signa *lé Noël noubèl fayt al séminari per un reclus* (1793).

Au jour le jour, mille autres publications, *pour* et *contre* le mouvement révolutionnaire, fournirent, en prose comme en vers, leur aliment à la discussion permanente dans les sociétés, l'atelier, le champ et a rue.

***

Un personnage fort intéressant à étudier, original à certaines heures, mais toujours bienveillant aux petits, un vrai toulousain de cœur et d'esprit, le Père Sermet fut le foyer le plus ardent et la cible la plus criblée *del nostré patouès toulousèn*, pendant la Révolution.

Antoine-Hyacinthe Sermet, né à Toulouse, le 8 avril 1732 entra dans l'ordre des Carmes déchaussés sous le nom de *Père Hyacinthe*. La réputation de son talent oratoire parvint rapidement à Paris. Il prêcha devant le roi, devint provincial de son ordre et fut admis à l'*Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse*. Aux débuts de la Révolution, on le nomma aumônier de la légion de St-Geniès ; ensuite, évêque métropolitain de la Haute-Garonne.

Le Père Sermet exerça toujours ses fonctions religieuses avec sincérité. Cela ne l'empêchait pas d'être un républicain convaincu. Il en donna la preuve à Saint-Geniès et à Toulouse.

Le 24 juillet 1790, à l'occasion de la fédération générale, il prononça un discours en *lengo moundino* qui commença ainsi : « *Fraïres, nou sen pas les maïnatges dé l'esclabo, mès dé la fenno libro è acos Jésus-Christ qué nous a proucurat aquélo libertat : Damourats dounc fermes è bous tournets pas may dé noubèl jouts lé joug dé l'esclabatje.....*

****

Ce discours eut un grand retentissement et il fit commencer le déluge d'écrits anonymes, qui grossit encore lorsque le Père Sermet fut sacré évêque à Paris, le 26 avril 1791. La réplique des partisans de Sermet ne tarda guère. Alors, chaque matin enfantait quelques diatribes ou couplets nouveaux. Citons, au hasard, dans cet entassement contradictoire :

Dialoguo entré lé Pèro Sermet et mestré Guillaumès.
Abis à las brabos gens, tant dé la bilo qué de la campagno.
Abis, noun pas à las brabos gens, mès al Pèro Sermet.
Petit mot dé respounso à un aoutré imprimat qu'a per titré : Abis à las brabos gens.
Moutet à l'aounou del frèro Sermet.
Abesqué merdous, etc.

Cela dura ainsi plusieurs années.

L'érudition, l'esprit, la malice même du Père Sermet ne furent pas amoindris. Il resta le collaborateur estimé et assidu de l'*Académie des Sciences*, l'ami des pauvres, le défenseur du Peuple contre le fanatisme réactionnaire et clérical.

Que la postérité vénère sa mémoire !

***

A la mort du Père Sermet, le 24 août 1808, c'est l'abbé Grégoire qui prononça l'oraison funèbre de l'évêque *patoisant*.

Coïncidence étrange ! C'était le même orateur brillant, savant, laborieux, patriote, qui avait, à l'Assemblée des mandataires du Peuple, réclamé l'abolition des idiomes provinciaux et l'obligation pour tous de la langue française !

La campagne de l'abbé Grégoire contre les patois avait été longue et vigoureusement menée.

Avant de proposer l'anéantissement des dialectes locaux, Grégoire ne négligea rien pour connaître ce qu'il voulait immoler aux nécessités de la centralisation administrative. Il envoya de tous côtés une Circulaire portant la date de : Paris, 13 août 1790.

C'était un questionnaire en quarante-trois articles, présenté avec méthode par un homme éminent, sur tout ce qui pouvait intéresser le passé et l'état présent des dialectes, parlés dans les diverses régions de la France.

Les questions étaient posées avec précision, comme on peut en juger par les suivantes...

1° L'usage de la langue française est-il universel dans votre contrée? Y parle-t-on un ou plusieurs patois ;

2° Ce patois a-t-il une origine ancienne et connue ?

3° A-t-il beaucoup de termes radicaux, beaucoup de termes composés ?

4° Y trouve-t-on des mots dérivés du celtique, du grec, du latin et en général de langues anciennes et modernes ?

5° A-t-il une affinité marquée avec le français...

6° En quoi s'éloigne-t-il le plus de l'idiome national...

10° A-t-il beaucoup de termes contraires à la pudeur ? Ce que l'on doit en inférer relativement à la pureté ou à la corruption des mœurs.

13° Les finales sont-elles plus communément voyelles que consonnes ?

14° Quel est le caractère de la prononciation ? Est-elle gutturale, sifflante, douce, peu ou fortement accentuée ?

20° Prêchait-on jadis en patois ? Cet usage a-t-il cessé ?

29° Quelle serait l'importance religieuse et politique de détruire entièrement ce patois ?

30° Quels en seraient les moyens ? Etc...

Les réponses affluèrent. Auguste Rigaud, de Montpellier, écrivit le premier à l'abbé Grégoire, le 28 janvier 1791. La *Société des amis de la Constitution de Carcassonne* envoya de volumineux documents. Pour le Haut Languedoc (dialecte du Rouergue), François Chabot, ci-devant P. Augustin (*sic*), signa une longue lettre dans laquelle nous lisons ceci...

La plupart des actes anciens sont écrits en patois ; nous avons quelques cantiques en cette langue, ainsi que des poésies de Goudouli, académicien de Toulouse, qui vivait au commencement de ce siècle. L'ancien prieur de Pradines, habitant de Milhau, vieillard de plus de quatre-vingts ans, a fait des Géorgiques patoises et d'autres poésies.

Les œuvres patoises de Goudouli et celles du prieur de Pradines ont des beautés inimitables ; il y a surtout une idylle de Goudouli digne des plus grands maîtres. Il exprime un baiser, qu'il fait durer trois heures, d'une manière que nulle autre langue ne saurait rendre. Le mot patois est d'ailleurs très propre à exprimer la passion, et il n'y en a pas de semblable dans aucune langue que je connaisse : ce mot est *poutel* ou *poutou*, qui signifie *baiser*, mais d'une manière plus tendre et plus énergique. C'est un amant qui verse son âme dans le récipient de l'âme de sa maîtresse. Les Hébreux, qui avaient de semblables images, n'ont rien qui réponde à celle-ci.

La réponse de Toulouse fut très catégorique sur la plupart des questions. Voici ce qui dût frapper davantage l'attention de l'abbé Grégoire...

1. L'usage de la langue française n'est pas universel dans notre contrée ; on y parle un patois qui diffère par le son, l'inflexion du gosier, la rudesse de l'expression, l'abréviation ou l'allongement des mots.

2. L'origine du patois actuel remonte à peu près vers le x^e siècle.

3. Il y a peu de termes radicaux, beaucoup de composés.

4. On y trouve beaucoup de mots dérivés du celtique, du grec, du latin, même des mots arabes, sarrasins, turcs, de ce siècle.

8. Notre patois est très abondant, surtout pour exprimer les passions fortes, le plaisir, l'amour, la colère, la haine, etc.

10. Il y a plusieurs mots contraires à la pudeur. On n'en doit rien inférer de plus que dans les autres pays de France.

13. Les finales sont plus communément voyelles que consonnes, fortement prononcées en ouvrant beaucoup la bouche.

19. Les campagnards ne savent pas s'énoncer en français.

20. L'usage de prêcher en patois était général ; en certains endroits, il est encore suivi.

21. On a des grammaires et des dictionnaires de ce dialecte.

22. On trouve des inscriptions patoises dans les églises, cimetières, etc.

23. On a des ouvrages patois.

24. Ces ouvrages ont beaucoup de naïveté, des expressions originales, vives, charmantes.

25. On peut les avoir facilement.

29. L'importance religieuse et politique de détruire ce patois est nulle.

30. Pour le détruire, il faudrait détruire le soleil, la fraîcheur des nuits, le genre d'aliments, la qualité des eaux, l'homme tout entier.

La Guyenne et la Gascogne, l'Auvergne, le Limousin, le Dauphiné, la Provence répondirent pareillement à l'abbé Grégoire. Il en fut de même pour les dialectes du Nord.

L'abbe Grégoire étudia avec soin tous les documents qui lui furent adressés, de 1790 à 1794. Il s'en inspira pour la rédaction de son *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française.*

Dans cette étude minutieuse, il prévoyait diverses difficultés qu'il s'efforçait de tourner pour mieux les surmonter.

Quelques objections m'ont été faites sur l'utilité du plan que je propose. Je vais les discuter.

Penserez-vous, m'a-t-on dit, que les Français méridionaux se résoudront facilement à quitter un langage qu'ils chérissent par habitude et par sentiment? Leurs dialectes, appropriés au génie d'un peuple qui pense vivement, et s'exprime de même, ont une syntaxe où l'on rencontre moins d'anomalie que dans notre langue. Par leurs richesses et leurs prosodies éclatantes, ils rivalisent avec la douceur de l'italien et la gravité de l'espagnol ; et probablement, au lieu de la langue des trouvères, nous parlerions celle des troubadours, si Paris, le centre du Gouvernement, avait été situé sur la rive gauche de la Loire.

Ceux qui nous font cette objection ne prétendent pas sans doute que d'Astros et Goudouli soutiendront le parallèle avec Pascal, Fénelon et Jean-Jacques. L'Europe a prononcé sur cette langue, qui tour à tour embellie par la main des Grâces, insinue dans les cœurs les charmes de la vertu, ou qui faisant retentir les accents fiers de la liberté, porte l'effroi dans le repaire des tyrans. Ne faisons point à nos frères du Midi l'injure de penser qu'ils repousseront une idée utile à la patrie. Ils ont abjuré et combattu le fédéralisme politique ; ils combattront avec la même énergie celui des idiomes. Notre langue et nos cœurs doivent être à l'unisson.

La part ainsi faite au côté platonique de la question, il fallait bien que l'abbé Grégoire se résignât à constater l'utilité pratique du maintien des dialectes de la France.

Cependant la connaissance des dialectes peut jeter du jour sur quelques monuments du moyen âge. L'histoire et les langues se prêtent un secours mutuel pour juger les habitudes ou le génie d'un peuple vertueux ou corrompu, commerçant, navigateur ou agricole. La filiation des termes conduit à celle des idées : par la comparaison des mots radicaux, des usages, des formules philosophiques ou proverbes, qui sont les fruits de l'expérience, on remonte à l'origine des nations.

L'abbé Grégoire, néanmoins, conclut à la suppression du patois et à l'usage quasiment obligatoire de la langue française.

Un décret de la Convention nationale approuva le Rapport de Grégoire, qui fut « envoyé aux Autorités constituées, aux Sociétés populaires et à toutes les communes de la République. »

***

Vains efforts ! Stérile tentative ! Le roman *d'oc*, qui avait subi tant d'assauts, sortit encore victorieux de cette ardente mêlée politico-littéraire. Avant, comme après Grégoire, le Midi modula ses chants *dins la lenguo maïralo*.

Ils sont légions ceux qui, entre Goudouli et Visner, redirent aux échos de la région méridionale leurs aspirations, leurs sentiments, leurs regrets et leurs espérances.

Nous avons déjà vu la phalange contemporaine de Despourrin : un nouvel essaim clôtura le XVIII[e] siècle et, de 1750 à 1850, transmit aux descendants l'héritage des aïeux.

Saluons, entre mille autres, au passage : le limousin Foucaud, qui égala s'il ne surpassa point Lafontaine ; Jacques Azaïs, de Béziers, qu'on surnomma le Juvénal languedocien ; Raymond Martin, dont on répète toujours,

à Montpellier, les poésies et les contes ; Jacques Jasmin, qui les éclipsa tous, durant sa carrière, si bien remplie, de 1799 à 1864.

VI

XIX^ème siècle. Jasmin. — Un gru de mil per un bouquet. — Benazet. — Vestrepain. — Mengaud. — Fourès. — Ryp. — Visner. — Pleïade de jeunes. — Moundis et Félibrés.

Jasmin, le coiffeur agenais, s'éleva comme Goudouli, aux sphères les plus éthérées du lyrisme, sans oublier son origine tout Peuple, qui le ramenait naturellement vers les déshérités de la fortune, auxquels il consacra ses meilleurs chants.

Lou puple, acos moun brès d'amou ;
És moun cièl, moun cazal, moun unibèr, moun glôbo ;
Lou sâbi de preco... lou sabi coumo jou ;
Lou puple és lou regen de ma Muzo pastoûro ;
Se miraillo dins jou, me mirailli dins el ;
Nou lou quiti jamay qu'uno houro,
Et torni biste à soun sourel
Per que moun pè de blat grâne et porte cabel...
Tabé, dins lous moumens que ma glôriô li pâno,
Quan baou dire al saloun moun refrin muzicat,
Pel l'oustalet toutjour canti *Magnificat*,
Al soun de ma grosso campâno...

Dins lou mounde tan bièl, lou puple, acos l'aynat ;
De sento poèzio és tout illuminat ;
Toulouzo aymo lou seou ; et la sabento bilo
A sa fèsto d'anèy al tour de jou l'apilo...
Es aqui simple et bèl ! ! — Grans poètos-moussus,
Fazè-lou bray atal ! Orfèbres de lassus,

Quan l'esplinglo és d'or fi, n'empèrles pas l'esplinglo !
Perque lou fa saben coumo un libre ? Oun dra-lou
Res que dan soun esprit... n'a prou !
Qui bol trop poumpouna la beoutat la demingo ;
Qui bol trop la flouri bèn encrumi sa flou !

La carrière de Jasmin fut une ovation permanente. Partout fêté, à Toulouse comme à Paris, les villes qu'il parcourut rivalisèrent de faveurs pour récompenser son talent mis au service de toutes les nobles causes. Les salons littéraires de la Capitale lui assurèrent un auditoire, enthousiasmé par la sonorité des mots qui le charmaient sans qu'il parvînt toujours à les comprendre. Les journaux lui consacrèrent des articles débordants d'éloges. Pour expliquer l'impression produite par ses strophes fulgurantes, les érudits des rives de la Seine se décidèrent à étudier les secrets d'un idiome considéré auparavant comme anémié et suranné. Le Nord, qui avait autrefois décimé le Midi, se laissa entraîner sur les bords de la Garonne et courba le genou, subjugué par l'épanouissement merveilleux du Renouveau de notre langue ancestrale.

L'*Académie des Jeux Floraux* comprit qu'il était temps de faire un solennel *meâ culpâ*. La Compagnie du Gay Savoir s'était fondée pour *maintenir* le Verbe puissant des Troubadours et elle en était arrivée à méconnaître son origine, à la répudier, à rougir d'elle, pour ne réserver ses fleurs qu'aux rimeurs de la langue rivale, aux grelottants *Francimans*. Jasmin opéra une révolution. Les Jeux Floraux attirèrent à Toulouse le barbier agenais et l'invitèrent à monter au Capitole.

M. Rodière, Mainteneur, lui écrivit, au nom de l'Académie, une lettre, du 8 février 1854, dans laquelle il consignait textuellement ceci...

L'Académie des Jeux Floraux vient répondre au vœu unanime de nos populations, je puis même dire de la France entière, en vous décernant aujourd'hui publiquement le titre de Maître ès-jeux qu'elle n'accorde, d'une manière spontanée, qu'aux écrivains et aux poètes d'un talent vraiment supérieur.

L'Académie sait le noble usage que vous aimez à faire du talent merveilleux que la Providence vous a départi. En vous appelant dans ses rangs, elle n'a donc pas seulement voulu couronner en vous le *Poète et le restaurateur de la magnifique langue des Troubadours*, qui fut celle des premiers fondateurs de nos jeux ; elle a voulu encore honorer l'homme de bien et joindre son témoignage à celui de la première des Compagnies littéraires, de l'Académie Française, qui vous signalait, il y a deux ans, par une récompense éclatante, à la reconnaissance publique.

Jasmin se montra reconnaissant envers Toulouse à laquelle il dédia des strophes dont nos concitoyens étaient dignes.

Quino bilo ! quino magio !
Coumo à Roumos, pertout luzis la poèzio !
En flous d'or, baci-lo ! la bezèn daoureja !
La foulo muzicayro al tour d'elo s'amasso ;
Èbé, la poèzio ès chel saben que passo ;
Amay ches aquel puple aymat que, sans poulsa,
Damôro encadenat sur plaço
Tout lou ten que la bey passa !

Al Capitolo, anèy, tout, tout me rit,
Et sa Rèyno en faoutul cambio moun tap flourit.
M'y sèti pel l'aounou de nostro lengo aynado ;
Sa bieillesso ès un dret estelejat que play ;
Acos bèl de la beyre, aprèt cent ans et may,
Tourna prene lou ren d'oùn èro debalado...

Troubadours, Goudouli, que planas de tan haou,
La glôrio toumbo à jou... mais remounto à bous-aou !

L'*Académie française* s'était lancée dans ce mouvement d'opinion en faveur de l'œuvre *patoisante* de Jasmin. Elle décerna, à l'auteur de *las Papillotos*, une couronne dont le Rapport de M. Villemain rehaussa l'éclat.

Jasmin enrichit de son dialecte et de son âme poétique la grande littérature nationale dont il ne parle pas la langue. Il mérite d'être adopté par la France entière et proclamé par elle.

Racine ne nous en blâmerait pas, lui qui durant ses loisirs solitaires de jeunesse, dans le prieuré d'Uzès, formait, à l'école antique et moderne des idiomes du Midi et aux accents sonores des deux Italies, le beau langage dont il nous a charmés : et, de nos jours, l'Académie Française, et pour dire plus encore, l'Institut national, peuvent-ils oublier que c'est un des leurs et des plus illustres, M. Renouard, érudit, poète et législateur citoyen, qui a rendu à l'Europe savante et à nous une moitié de l'ancien esprit français, par la restitution de cette langue romane du XIIIe siècle, dont les monuments s'étaient comme perdus sous la gloire du français de Rouen et de Paris, du français de Corneille et de Molière ?

« Aujourd'hui ce n'est plus le souvenir lointain et l'écho retrouvé des anciennes chansons du Languedoc, c'est la voix même, la voix vivante de son enfance et de son peuple qu'il nous est donné de saluer et de reconnaître sous une forme agrandie. Ce réveil poétique et populaire, nous le devons au talent d'un homme qui marque de l'empreinte de l'art et du feu de la passion les formes longtemps dédaignées du langage vulgaire de l'ancienne Provence, et en fait une langue écrite.

Dans les joies ou dans les douleurs publiques, dans le luxe des riches et commerçantes cités, dans les châteaux, dans les villages, de Bordeaux à Toulouse, de Lyon à Marseille et à

Pau, de Lectoure et de Marmande à Vaucluse et à Nerac, Jasmin a mérité de plaire et de plaire toujours à cette brillante population du Midi, à cette contrée que Rome victorieuse se plaisait à nommer, non pas une province de l'Italie, mais, comme dit Pline l'Ancien, une continuation de l'Italie elle-même, et que vous tous, au souvenir de Montaigne et de Henri IV, de Fénelon, de Massillon, de Montesquieu, de Masséna et de tant d'autres passés, présents et à venir, vous nommez avec orgueil une des plus belles régions de la France éloquente, libérale et guerrière.

Tous les journaux de Paris et bon nombre de gazettes départementales accompagnèrent de commentaires divers cette solennité littéraire.

Un écrivain se demanda même « *si Jasmin est un Théocrite* ».

La langue dont il se sert n'est pas plus entachée de français que l'italien et l'espagnol contemporains. Et cette langue pourtant si travaillée, si savante, si littéraire, demeure plus qu'aucune autre populaire, vivante et vraie ; si chacun ne la parle pas dans sa pureté restaurée, tout le monde du moins la comprend, non pas seulement aux environs d'Agen, mais dans le Midi presque entier.

J'aimerais ici à insister sur les caractères de cette belle langue renouvelée, à vous en faire jaillir une à une les rares qualités d'harmonie et de couleur. Je vous ai dit qu'elle est l'ionien de l'Aquitaine, et je ne saurais trouver de définition plus exacte. Elle n'a ni les sons aigus et un peu mièvres de l'italien, ni les rudes aspirations de l'espagnol, et s'il lui doit être toujours interdit d'atteindre à la majesté de cette dernière langue, elle n'a du moins rien à envier à la douceur de la première.

Tout flatté qu'il fut de ce témoignage parisien, Jasmin préconisa dans son remercîment la *lenguo maïralo*. Il

eut même — comme autrefois Molière — l'idée de remettre en présence le français et le patois.

Aro d'aquel bounhur touts lous cabels flourisson ;
Lou darrè lous bal touts, m'en poumpoûni tabé ;
Nostres bièls parchemins del Mètjour reluzisson ;
Acos sinnat, timbrat, pes princes del sabé...
Rèyno al parla flourit, *Lengo-francezo* aymâdo,
Lengo tan fino, tan beziâdo,
Englôrio-té de ta bountat ;
Es bèl de caressa qui l'on a destrounat ;
Surtout quan, dins soun brès, la qui per la partido,
Touto bièillo damôro et fresqueto et poulido...
Et sur acos la nôstro a lou triple ramèou ;
Sôno l'orgo en parlan per sous consouncjayres,
A de milès de mots moûfles et tindinayres
Que pintron tout à fa tablèou !...

Tu, sès richo tabé, pla may qu'elo belèou ;
Mais las Rèynos que nous mestrejon,
Claoufidos de richesso emprounton may d'un cot ;
Or, quan boudras canta se sercâbes un mot,
Un d'aquès mots que muziquejon,
Nôstro lengo és à tu, pren-li,
Pot te bailla sans s'apaouri.

Ce rapprochement des deux langues rivales exigeait beaucoup d'habileté pour n'offusquer personne tout en proclamant la vérité. Jasmin, on le voit, fut très heureux dans le tableau ainsi présenté des deux langues française et patoise.

= Jasmin possédait encore au suprême degré l'art si difficile de contraindre l'auditeur à éprouver le sentiment qui animait son récit et à s'élever jusqu'à son débordant enthousiasme.

S'il était permis d'évoquer le souvenir personnel d'un

débutant dans la carrière littéraire, nous essayerions de redire combien fut merveilleux le poète, durant la visite inoubliable que nous lui fîmes à Agen, en 1864.

Jasmin corrigeait, dans son modeste logis, les épreuves d'une brochure que préparait l'imprimeur Prosper Noubel. C'était intitulé : *Lou poèto del Puple à moussu Renan.* De sa voix haute et claire, le regard tour à tour caressant et méprisant, il nous lut ces feuillets par lesquels il lançait l'anathème à l'auteur de la *Vie de Jésus.* L'acte du rimeur fanatique commençait par déplaire, puis on sentait que la raison se débattait en vain et qu'il fallait se résigner à subir l'envoûtement de ces strophes pénétrant jusqu'aux moelles comme le glas tonitruant d'un *Dies iræ.* On oubliait tout, et le fond critiquable et la forme complice ; on ne voyait que l'acteur, debout, enfiévré, s'emparant de votre être pour le pétrir à son caprice et l'anéantir dans son extase.

Ce fut une des émotions les plus irrésistibles, les plus inexplicables que nous ayions jamais ressenti.

Dans la soirée, prenant congé du poète, il nous remit un des premiers exemplaires de sa brochure, encore toute humide des presses de M. Noubel, avec cette dédicace : A Moussu Louis Ariste, *que begno de m'ofri soun poulit journal* « La Fraternitat » ; *un gru de mil per un bouquet !* Jacques Jasmin. *Agen, le 27 août 1864.*

Ce poème-épître, d'ailleurs assez rare, nous l'avons offert, avec le précieux autographe, au *fonds patois* de la Bibliothèque de la Ville de Toulouse.

***

Du Tarn-et-Garonne, Olympe Bénazet vint s'installer à Toulouse, où il habita rue de la Vache, près de la Garonne.

Ce n'était pas loin de l'hôpital.

Rimeur joyeux et besogneux, Bénazet ne put donner tout ce que semblait promettre son talent.

Il connaissait parfaitement tous les recoins de la ville et il n'est pas un quartier, d'Arnaud-Bernard à Saint-Michel, qui n'ait figuré dans ses rimes, parfois décousues.

Benazet s'essaya un peu dans la strophe française; mais la comparaison resta toute à l'avantage du *patois*, qu'il maniait avec dextérité.

Les Capelas, *las Damos de coumptouer*, *le Maridatge d'un oubriè de Toulouso* montrent qu'il était fin observateur et ne reculait pas devant l'expression de la vérité.

Dans les *Usuriés de Toulouso*, il cingle les manieurs d'argent, pieuvres insatiables du « pauvre monde ».

Citarey l'épiciè des Carmes,
Lé buflé dé Croux-Baragnou,
L'embrouillur del café Founarmes
Et lé qué gémis en prisou,
Lé gantiè, lé coumissionari,
Lé reliur (**) et lé librari,
Lé chicanur des Couteillès,
Lé coumplasen dé la Dalbado,
Lé proucurur dé la Daourado
Et lé Chamoisur des Blanchès.

Lé barbouillur dé Tampounièros,
Dé Sent-Miquèl lé porto-faïx,
Lé bouttiè dé Pargaminièros,
Lé géant dé la plaço Rouaïx,
Lé pichou taillur dé la Poumo,
Lé maridayré dé Tounis,
Touto aquelo bilo canaillo,
Qué met lé poplé sur la paillo,
Caouso la ruino del pays.

Toutes les poésies de Benazet sont agréables à lire, bien vivantes, faciles à retenir. Elles se répétaient, dès leur apparition, en divers formats. Quelques-unes furent réunies, en 1842, dans un petit volume intitulé : PASSE-TEMPS, *de Benazet.*

***

Vestrepain, encore un vrai Toulousain, était sincèrement épris du génie de Jasmin. Il ne jalousa jamais sa gloire. De grand cœur, il s'associa aux bravos que le Peuple toulousain prodigua au poète agenais, devenu lauréat de l'Académie française et de la Compagnie littéraire des Jeux Floraux. D'ailleurs il n'aspira jamais, de sérieuse façon, à pénétrer dans l'arche sacro-sainte de ces *Mainteneurs*, qui avaient renié le dogme du *Gay Saber*, en continuant de réserver leurs faveurs aux nourrissons des Muses françaises.

Vestrepain fut le véritable type de l'ouvrier poète, obligé de travailler le jour pour gagner sa pitance et d'empiéter sur ses heures de sommeil pour satisfaire son incontinente passion de rimer.

Il éparpilla à tous les vents des poésies de divers genres. Le vers était aisé et bien tourné. Pris sur le vif, ses tableaux surgissaient animés et pittoresques. Au surplus, le choix du terme ne paraissait pas le préoccuper outre-mesure. Le purisme de Jasmin se matinait en Vestrepain par l'infiltration française.

Malgré ce laisser-aller du style, il y avait, dans ce poète de la rue, du naturel, de la gaieté, de la finesse. Plusieurs de ses chants les mieux troussés sont restés sur les lèvres.

Quant à la *Bannièro toulousèno*, elle se déploie, dans

les faubourgs, par les Chorales, qui alternent ainsi avec *la Toulousaine* de Mengaud-Deffès.

L'idiome des aïeux était cher à Vestrepain. Il lui consacra des strophes, qui peuvent dignement se joindre à la déclaration solennelle du *Miral moundi* pour la glorification *del nostré patouès tolousèn.*

O Clamenço ! Clamenço ! O tu qu'es la patrouno
Des jocs del Gay-sabe, la joyo t'abandouno
Quand beses que tas flous, palmos des troubadours,
Nou courounon, hélas ! qu'uno lengo enemigo
Que coundanno la tibo à mouri !... Tant l'y trigo
De bese s'escanti l'esclayre de sous jours.

De sappiens renoummats prouclamon qu'es perdudo
Et que poulso pas pus !... Mès l'an pas reboundudo !
Ah ! se l'abion librado al prigoun del toumbèl,
Tournario pas, aouèy, coumo al tems des grands-payres,
Retrouni de sa bouts dins las planos des ayres
En fan brounzi l'echo de la bouto del cèl.

Quand per tout rebutats nostro lengo jantieto,
Debrembats que pla jouens sur sa moufflo coutcheto
Amb'elo abèts poupat et crescut ; et, per prèts
De soun amour per bous, l'y birats bostro faço,
L'acusats de bieillun, l'acampats de sa plaço,
Et la jutjats à mort, per coumble de mesprèts !

Bostro coundannaciou nou l'espaouris pas gayre ;
Acos l'aiglo sul roc despitan le cassayre
Alassat d'y tira balos ou biscayèns ;
He ! bouldriats desseca sa sourço ta prigoundo ?
Aban de la tari, la rapido Giroundo
Remountario pulèou sus mounts-Pyrenceèns.

Toulouso de sa lengo a le dret d'estre fièro ;
Les siècles clucaran, mès noun pas soun histouéro ;

*****

Quand on bey sa ritchesso et soun antiquitat,
Que l'on flayro sas flous, per toutjoun enbaoumados,
Et qu'on sent le parfum de sous millès d'annados,
Cal crese qu'apparten à l'immourtalitat !

Quand la souegnouso ma de l'Archeologio,
Sus cluquiès, sus palays, qu'oundron nostro patrio,
Reparo, ambe douçou, las grapados del tems,
Bous-aous sul mounumen de nostre bel lengatge
Y lançats fer et foc ! Mès tout bostre fracatge
N'es pas qu'un gra de pousco escampillat pes bents !

***

Lucien Mengaud, né à Lavaur en 1805 et mort ici en 1877, restera toujours populaire par la *Toulousèno* qui est devenue la *Marseillaise* de la vieille patrie des Tectosages. Un autre toulousain, M. Deffès, composa la musique de ce chant aimé, qui inaugure toutes nos fêtes et se transmet, d'écho en écho, à travers les divers quartiers de la ville.

Le collaborateur de Deffès se plaça, au début, comme Vestrepain, sous l'égide de Jasmin, qui avait posé un pied dans chaque Académie de Toulouse et de Paris, sans cesser de se retremper dans le Peuple dont il était sorti. Mengaud fut, en outre, l'ami de Fourès avec lequel il échangea une correspondance franco patoise, qui n'est pas la pièce la moins originale de son recueil poétique.

Sur le socle de son buste, au Grand Rond, inauguré le 19 mai 1895, par M. Serres, maire de Toulouse, devant Armand Silvestre, délégué du Ministre de l'Instruction publique, on a gravé la strophe suivante, extraite de ses œuvres, qui dénote son parfait amour pour la langue *maïralo*...

Les francimans dé nostro capitalo
Jamay, jamay nou saouran la douçou
Dount sé claoufis nostro lengo mayralo
Qué, per mesprès, apélon lé gascou.
Sé la sabion, oh ! qu'aourion d'embejetos
Dé sas graciétos,
Dé sa bigou !

Un autre poète toulousain, Ryp (Perry), a apprécié magistralement l'œuvre complète de Mengaud, dans ce compte-rendu rimé avec autant de grâce que d'exactitude et de sincérité...

Dibios crese, Mengaud, que tu, paure rimayre,
Eros mes per toutjoun al reng des debrembats :
Dibios dire, beleu, qu'abios pas may de mayre
E que les Toulousèns èron toutis d'ingrats !

Te doublida, Mengaud ! sabes pla que Toulouso,
Quand a d'aquelis fils qu'an per elo rimat,
Lour y doubris un joun, sebèro mes gaujouso,
Le temple ount Apoulloun ten l'immourtalitat.

Mès n'es pas le moumen, tant qu'uno beuso plouro,
De beni may negri le negre de soun dol ;
Es un cop l'èl secat que souben tindo l'ouro
Ount le renoum dibut s'esplandis dins soun bol.

Sios counten ! Es abouey qu'aluman ta beluo.
Es abouey que Toulouso enlaurièris toun froun.
Es abouey que Mengaud aura soun estatuo.
Per qu'as fils de douma posque dire soun noum !

T'abèn boutat ayciu, demest las *pimpanèlos*.
La *roso* à toun entour jetara soun parfum ;
E pendent les estius è las primos noubèlos,
La *luscrambo*, la neyt, te prestara soun lun !

Y aura tabes le *gril*, aquel tenor del paure,
Que bendra brounzina sous milhounis réfrèns.
La *pastouro* — qui sap — de cops y pouyra claure,
Per dire al pastourèl sous secrets sans témouèns !

Las grisetos bendran canta ta *Toulousèno* ;
Deffès dirijara nostre hymné naciounal...
Las *Aucos del Toumas* seran mesos en scèno
E tout s'esclayrara del soulel mietjounal.

Es abouey ! Mort de hièr, que coumenços à biure
De glorio, de renoum, d'encens è de soulel.
Cadun saura toun noum, cadun pouyra l'escriure,
Cadun beyra Mengaud, cadun parlara d'el !

E nousaus, le fresil, les menuds, la poulsièro,
Nousaus que de renoum atenden un pecic,
Bendren de cots un soul, de cots la colho entièro,
Te demanda, Mengaud, calque coussel d'amic.

Bendren les nouyrigads d'uno muso trop pauro,
Te dire d'engigna nostre esprit trop pirol,
E quand le bèl soulel de sa coulou te dauro,
Te prendren — n'as de trop — calque pitchou rajol.

Apey ensajaren de canta la berduro,
Pimpanèlos è rius, è luscrambos, è grils,
Las aygos, les autas è touto la naturo,
Les bosques, les balouns, è les blats, è les mils.

E se — ço qu'esperan — jamay te nays un frayre,
Que Toulouso l'abrigue è le fasque espeli !
L'enlayrarèn ta naut, aquel noubèl cantayre,
Que t'anira rejugne al cèl de Goudouli !

***

Auguste Fourès est entré d'un seul bond dans l'Immortalité.

Le Peuple apprécia ce langoureux à l'âme de fer qui, de la rime martiale, évocatrice des gloires trop oubliées, passait volontiers à la strophe des amours intimes et n'hésitait pas à célébrer le *Cassoulet*.

On peut juger l'homme et l'œuvre par ce rapprochement des deux genres si différents, qui hurleraient presque d'effroi de se voir ainsi accouplés dans la même page, si notre Midi n'avait conservé le privilège de donner une inimitable originalité aux plus divergentes fantaisies de ses Troubadours anciens et nouveaux.

Ecoutez cet appel enthousiaste aux populations méridionales, dont Toulouse fut longtemps la Capitale...

LA MARIANNO LATINO

« Poples latis coumouls de belo vido,
Embriaics de soulelh e d'azur lins,

Sus la terro coutioulo e jamai lasso,
Pastèroun, dins le tems, la vostro raço
Galeses, Grecs, Roumans, Maourouls enfins !

Vous an faitis africs e farcejaires,
Bebeires de vi blous, valents cantaires
E toutjoun fats e folhs de libertat ;

Lhour roujo e belo sang dins vostros venos
A de fer pouderous que las cadenos
De cap nou pot jamai tene matat.

Es d'elis que tenets la bruno rusco,
Qu'abets, toutjoun cramant, dins vostro clusco,
Un grand molle d'engenh flourit e clar,

L'amour de la bèutat nudo e raianto
Qu'es toutjoun per vous aus l'albo gaianto
Coumo Venus naissent sur nostro mar.

De lhours parlas antics que d'aulos guerros
Desgrunèron un pr'un sus vostros terros
Vous farguèrets, un joun, la lengo d'oc.

O ! fasets-lo souna la lengo maire
Qu'ajèt mai d'un valent e d'un aimaire
Mort, martir, joubs le fer ou dins le foc !

Recourdats-vous toutjoun cado prouvencio
A-n-qui voulion balha l'independencio
Les vertadiès aujols, les cieutadins ;

Que dins l'escur afrous del Mijan-Atge,
Fasquèroun trelusi tant bèl couratge
Per cassa les tirans de lhour dedins ;

E se jamai voulion sus vostro raço
Fa pesa tourna-mai 'no brumo basso,
Vous nivela, — lèu-lèu, siots alertats,

E countro le roullèu des unitàris,
Depèds, poples, depèds, dins vostres bàrris,
Cal serba, fort e mort, las libertats.

Dins la mesclo, gardats la vostro caro,
Al councert moundial vostro voux claro,
Per l'Univers aimats vostre païs,

Dins les grands terradous vostros coumunos,
Lhour parla, lhour ana, lhours regos brunos ;
De vostro belo raço, omes latis,

Desfacets pos jamai la marco antico

E que vous vejen lèu mettre en pratico,
Dins la lux, dins la pax, dins le prougrès,

Ço qu'an escapoulat vostris felibres :
Qu'es la federacieu des poples libres
Dount le vostre Mièchjoun sara le brès ! »

A côté du cri d'alarme et d'espérance de celui que l'on qualifia de « *retrobaire, consolaire et alertaire de l'Ama languedociana* », glissons le Sonnet consacrant les vertus du plat national de Castelnaudary, avec la manière de le servir...

LÉ CASSOULET

La mounjo de Pamios coutioulo
Blanco e redoundo, ount s'es mesclat
De coudenos frescos, dins l'oulo
A bulhit ferme e pla couflat.

Lèu, fa la cassolo coumoulo.
E se nego, dins le vielh plat,
Garro de porc que n'es pas soulo ;
I a d'aouco un talhou de salat.

Le vaste cassoulet se mando
Al four que l'agadèus abrando ;
I pren sa flairo, le legum !

Quand tourno rous, subre la taulo,
Gargantua ja se ne saulo,
En reniflant soun audous fum.

Le poète qui sait ainsi chanter, avec un égal bonheur d'expression, la race héroïque du Midi et le chef-d'œuvre culinaire de Castelnaudary, doit être considéré comme un écrivain parfait.

Du reste, on ne s'est point mépris sur le vrai et grand talent d'Auguste Fourès, dont Ryp-Perry salua l'œuvre importante en ces termes...

Nostre mestre es partit debès un'autro ribo :
Apoulloun de soun cèl y abio jetat la clau !
Mès nousaus besen pas dins le malur qu'arribo,
Qu'un lum de mens debas, un lum de may denau !

Saquela, s'est partit, soun amigo nous resto,
Sa Muso qu'à rajols laysso ploura sous èls !
Qui la counsoulara quand à mouri s'apresto ?
Qui pot apazima sous soupirs etèrnels ?

Le Tems, muso, le Tems è le cant des poètos,
Des qu'an poupat le layt que poupèt toun galan :
Pren-n'en un, se n'a pas sas qualitats parfètos,
Pousara dins toun èl è couratge è talan.

Apey boun anirets, quand la luno clarejo,
Courre dins les cams berts ou le loung des pibouls ;
Se la doulou de cots en mestro te tutejo,
E se bous languissets encaro toutis souls,

Ou se Fourès toutjoun trabalho ta pensado,
Regardaras le lum qu'al lènc ben d'espeli,
Aquel lum que luzis sur la bouto argentado :
Es Fourès que t'aten al cèl de Goudouli !

***

Comme il célébra Mengaud et Fourès, il faudrait ici qu'un véritable poète accordât sa lyre pour apprécier le talent primesautier de Perry, qu'une modestie exagérée retient, en apparence, loin du mouvement littéraire et

qui cependant occupe déjà une large place parmi les *jeunes* dont s'honore notre Cité.

Sous le pseudonyme de Ryp, il a paru naguère un coquet petit volume de poésies patoises intitulé : *Sadoul de Berses mal raboutats.*

Ce serait le cas de dire qu'il ne faut point juger, ni les gens sur la mine, ni certains livres sur leur titre.

Le recueil poétique de Ryp est, en effet, aussi attrayant par les sujets traités que par la forme heureuse sous laquelle il se présente au lecteur. Depuis la fine satire jusqu'à l'ode à l'envolée superbe, tout est naturel et de franche venue. *Chabal d'omnibus*, *Le Batedou, Qui bol d'al*, *Bielho nobio*, tant d'autres encore, dénotent une connaissance parfaite de la *lenguo moundino* et une habileté extrême à s'en servir. *Franço è Russio*, *Cronstadt-Touloun*, *Passatge de Carnot à Toulouso* secouent la fibre patriotique, tandis qu'à la page suivante des sonnets élégants et des fables lestement troussées éveillent les tendres émotions ou provoquent de longs éclats de rire.

Il est plaisant de voir comment Ryp se juge, avec l'outil qu'il manie de si dextre façon...

Parli dins mous escrious la lengo de moun payre,
Amay la parli mal, car la sabi pas gayre.
Mès coumo ço que fau frayrejo d'ambe res,
Perdrey pas moun renoum se souy pas pla coumpres.
Doun, se troubats de cots uno birado falso,
Se frances è patouès soun dins la mêmo salso,
Bous serbissi le plat coumo me l'an serbit,
Coumo a parlat le bouc parlara le crabit.
Tant pis s'à calque endret ma muso que reguino,
D'un grand cop de cayssal moussègo la moundino,
Tant pis se le frances s'empeuto sul patouès,

Tant pis s'al tolousèn bareji l'ariejouès.
Barejo, barejèn, barejo qui barejo,
Quand joux la libertat tout creys è se tutejo,
Quand de grands, sans sabe se nous fan pas pati,
Al frances en parlan attifon le lati,
Quand d'autres, de majurs, de la colho des cranto,
Dounon de cots de pès à nostro francimanto,
Me poudèts pardouna, you pouèto de hièr,
De besti Goudouli de calque tros de quèr,
Me poudèts pardouna, you nascut per bricolo,
De pas parla milhou qu'uno baco espagnolo.
Que le que jetara sur you calque calhau,
Beleu aiglo de noum è de sabe grapau :
Qu'aquel mostre le foc que cramo sa counscienço,
Se se nouyris en ple del jus de la scienço,
S'a pas jamay troucat ni calhibat un mot,
S'a pas de trop de sal abrigat soun fricot,
Y direy : Es un Diu. Pren en pietat un paure,
E dins toun cèl ta gran tatcho de le fa claure,
Astre qu'as pas pecat, tu rayounen soulel,
Per esclayra sa neyt prestos-y toun calel!

Dans les 124 pages de ce *Sadoul de berses*, il n'y en a pas un de mal raboté. Quoique Ryp prétende, non sans une pointe de malice, qu'il écrit mal le patois toulousain, il suffirait de relire l'Epitre liminaire : *Am' aquelis que m'an estirgougnat le pel*, pour se convaincre que la plupart des Pontifes du jour n'arrivent pas à la cheville de cet abondant enchâsseur de solides pensées dans un précieux joyau littéraire.

***

Après tant de poètes aimés qui, depuis le *serment d*[e] *Strasbourg*, se passèrent, de main en main, comme les

lutteurs antiques, le flambeau auquel s'éclaire aujourd'hui le roman *d'oc*, lentement transformé, du xx^e^ siècle, voici Gabriel Sirven (G. Visner) sur un piédestal d'œuvres moundinos aussi haut que le socle de la prochaine statue de Goudouli.

Visner personnifie et résume, dans une éclosion persévérante, tous ces insatiables d'idéal toulousain. Il ne pense qu'à la *lenguo maïralo* ; il ne vit que pour elle ; il n'a ni trêve, ni repos, dans la résurrection merveilleuse qu'il opère du langage de tous nos chers disparus.

Doué des plus pétillantes qualités de l'esprit populaire, ce poète possède tous les secrets de notre vénérable idiome et il le fait étinceler à nos yeux comme les Troubadours d'autrefois, qui avaient la conviction de ne pouvoir jamais épuiser leurs trésors.

Prosateur prime-sautier dans le *Gril*, dont le chant intermittent laisse trop souvent des regrets à la foule qui l'aime, Visner est un poète ardent et délicat dans ses diverses œuvres justement estimées.

La litsou dé Patouès, *le Ramel païsan del parla moundi*, *le Mescladis moundi*, ont été présentés au public par des Préfaces d'Auguste Fourès et de M. Massip, bibliothécaire en chef de la Ville. Le poète sublime et le profond érudit expliquèrent, dans leurs pages liminaires, ce qu'il fallait penser de l'œuvre opiniâtre de Visner. Sous l'égide de pareils parrains, on n'a rien à redouter de la Postérité.

Aussi, nous a-t-il fallu, après ces Maîtres en l'art de bien penser et de bien dire, une admiration déjà ancienne pour les travaux du successeur de Goudouli afin de nous décider à mêler publiquement ces tardives louanges aux éloges qu'ils lui décernèrent, avec la population toulousaine.

Tant pis s'al toulousèn bareji l'ariejouès.
Barejo, barejèn, barejo qui barejo,
Quand joux la libertat tout creys è se tutejo,
Quand de grands, sans sabe se nous fan pas pati,
Al frances en parlan attifon le lati,
Quand d'autres, de majurs, de la colho des cranto,
Dounon de cots de pès à nostro francimanto,
Me poudèts pardouna, you pouèto de hièr,
De besti Goudouli de calque tros de quèr,
Me poudèts pardouna, you nascut per bricolo,
De pas parla milhou qu'uno baco espagnolo.
Que le que jetara sur you calque calhau,
Beleu aiglo de noum è de sabe grapau :
Qu'aquel mostre le foc que cramo sa counscienço,
Se se nouyris en ple del jus de la scienço,
S'a pas jamay troucat ni calhibat un mot,
S'a pas de trop de sal abrigat soun fricot,
Y direy : Es un Diu. Pren en pietat un paure,
E dins toun cèl ta gran tatcho de le fa claure,
Astre qu'as pas pecat, tu rayounen soulel,
Per esclayra sa neyt prestos-y toun calel !

Dans les 124 pages de ce *Sadoul de berses*, il n'y en a pas un de mal raboté. Quoique Ryp prétende, non sans une pointe de malice, qu'il écrit mal le patois toulousain, il suffirait de relire l'Epitre liminaire : *Am' aquelis que m'an estirgougnat le pel*, pour se convaincre que la plupart des Pontifes du jour n'arrivent pas à la cheville de cet abondant enchâsseur de solides pensées dans un précieux joyau littéraire.

***

Après tant de poètes aimés qui, depuis le *serment d*[e] *Strasbourg*, se passèrent, de main en main, comme les

lutteurs antiques, le flambeau auquel s'éclaire aujourd'hui le roman *d'oc*, lentement transformé, du xx^e^ siècle, voici Gabriel Sirven (G. Visner) sur un piédestal d'œuvres moundinos aussi haut que le socle de la prochaine statue de Goudouli.

Visner personnifie et résume, dans une éclosion persévérante, tous ces insatiables d'idéal toulousain. Il ne pense qu'à la *lenguo maïralo* ; il ne vit que pour elle ; il n'a ni trêve, ni repos, dans la résurrection merveilleuse qu'il opère du langage de tous nos chers disparus.

Doué des plus pétillantes qualités de l'esprit populaire, ce poète possède tous les secrets de notre vénérable idiome et il le fait étinceler à nos yeux comme les Troubadours d'autrefois, qui avaient la conviction de ne pouvoir jamais épuiser leurs trésors.

Prosateur prime-sautier dans le *Gril*, dont le chant intermittent laisse trop souvent des regrets à la foule qui l'aime, Visner est un poète ardent et délicat dans ses diverses œuvres justement estimées.

La litsou dé Patouès, le Ramel païsan del parla moundi, le Mescladis moundi, ont été présentés au public par des Préfaces d'Auguste Fourès et de M. Massip, bibliothécaire en chef de la Ville. Le poète sublime et le profond érudit expliquèrent, dans leurs pages liminaires, ce qu'il fallait penser de l'œuvre opiniâtre de Visner. Sous l'égide de pareils parrains, on n'a rien à redouter de la Postérité.

Aussi, nous a-t-il fallu, après ces Maîtres en l'art de bien penser et de bien dire, une admiration déjà ancienne pour les travaux du successeur de Goudouli afin de nous décider à mêler publiquement ces tardives louanges aux éloges qu'ils lui décernèrent, avec la population toulousaine.

Le talent de Visner est très souple. Il aborde tous les genres. Partout il réussit magistralement.

Comme il s'est fortement nourri à l'étude patiente et prolongée des Troubadours, il parle avec une extrême habileté la langue ancestrale. Il sait choisir le terme qui revêt la pensée du costume le plus naturel et le plus attrayant. Aucune difficulté ne l'arrête. Prose et vers, tout est original, pittoresque et vrai.

Cette connaissance raisonnée des origines de la langue *d'oc* lui a permis de se mesurer aux deux écrivains de solide encolure : Jean Doujat et Jean-Baptiste Noulet.

De Doujat, il a donné une nouvelle édition du *Dictionnaire moundi*, auquel il a ajouté les termes oubliés, transformés, ainsi que les équivalents ou les radicaux des Troubadours, quasiment tous antérieurs au XIII^e^ siècle. M. Jeanroy, professeur de langue romane à la Faculté des Lettres de Toulouse, a apprécié cette réédition de la manière suivante : « Ce dictionnaire est complet autant qu'un dictionnaire peut l'être pour le lexique en usage dans le toulousain ; je doute qu'on puisse trouver une source plus abondante et plus pure. »

De Noulet, il a fait connaître l'œuvre de vulgarisation patoise, il a vivifié les recherches, les découvertes de ce fidèle de la langue *moundino*,

Puis Visner est retourné à sa passion favorite, au chant large et enfièvré ou au plus subtil badinage.

Dans les *Rébrècs de moundi*, Visner provoque les sentiments les plus opposés. Il arrache facilement des larmes et il engendre sans effort des rires épanouis. Le lyrisme le plus entraînant, la forme la plus pure dépeignent son enthousiasme pour tout ce qui, dans ce monde, est noble et généreux. Puis la strophe olympienne se détend, parfois même s'égrillarde et l'on croit entendre

Goudouli achevant de décocher son trait de gaieté la plus étourdissante.

Ce nouvel ouvrage, qu'il ne convient pas de défiorer, sera jugé digne de ses aînés. On pourrait même ajouter qu'il leur est supérieur parce que le poète ne s'est pas borné à claironner ses chants. Il a remonté le courant des âges, et par une démonstration minutieuse, rattaché, presque mot à mot, le patois actuel au roman primitif d'où découlèrent l'idiome méridional et le parler parisien.

L'ensemble de l'œuvre de Visner mérite d'être étudié avec soin parce que cet infatigable chercheur en est arrivé, peu à peu, à faire, par la pratique, cette double démonstration importante : 1° que l'idiome toulousain peut triompher dans le sujet badin comme dans l'ode ; 2° que notre roman *d'oc* est supérieur au langage français pour donner à la pensée la plus exquise forme dont sont épris les gourmets littéraires.

Visner prépare, paraît-il, d'autres publications : *l'Abécédé moundi ; la Birado del séclé* XIX^mo^ ; *Ramado dé maï*. C'est un autre régal et par avance savouré.

***

Cinq minutes de conversation, toujours agréable et profitable, avec G. Visner, nous permettraient d'étaler ici un assortiment de documents inédits sur d'autres fervents de la *lenguo moundino*, qui par une tentative éphémère ou par un effort soutenu contribuèrent, de nos jours, — tirailleurs audacieux — à la prospérité, au bon renom de notre parler populaire. L'auteur des *Rebrècs dé Moundi* se chargera probablement de dépouiller plus tard ses précieuses Archives et de nous présen-

ter, avec son *humour* — *aquel mot, paourot, n'es pas ni tu, ni bous !* — avec sa verve primesautière, cette galerie de *patoisans* contemporains. Cependant il nous permettra de signaler sommairement quelques vaillants, qui s'enrôlèrent sous la bannière de Goudouli...

Lé Garrélou n'a guère besoin de présentation. Pendant plusieurs années il dirigea, à Toulouse, un théâtre populaire qui obtint un grand succès. Son répertoire était absolument local, depuis le fameux *Faouré dé Périolo* jusqu'au *Grougnaou dé Bourrassol*. On s'esclaffait de rire à ses représentations et il advint parfois que les fauteuils d'orchestre recevaient les tressautantes gouttières des galeries, archi-bondées de *moundinetos*. C'était le bon temps pour la gaieté toulousaine ! Quel dommage que la progéniture de Géry, aimable et nombreuse comme les étoiles du ciel, se soit éparpillée comme les grains de sable de la mer !

Un autre disparu, Gruvel, faisait les délices des promeneurs des allées Lafayette. Doué d'une facilité surprenante, il débitait sans emphase, avec une fine pointe de malice, des longues tirades de vers que n'aurait pas dû emporter le vent. Ce paria s'est éteint sur un grabat d'hôpital. Il serait naturel de reconstituer son œuvre éparse et de la condenser en volume pour la conserver à nos concitoyens.

Quoique s'écartant trop modestement de la bruyante acclamation de la foule, Alexandre Fitte, travailleur forcené, a réfugié dans un coquet ouvrage — *Las Abanturos dé San-Quartiè* — tout ce que son imagination fertile découvrit pour une histoire fort intéressante, racontée dans un joli patois mitoyen. Ce toulousain, qui a pour collaborateurs intimes Guillaoumet, Paul Arbizon, Pierre Lafuste, est né sur la frontière gasconne ·

son langage se rapprocherait plutôt de d'Astros, de Bedout et des joyeux conteurs de l'autre rive de la Garonne. Cependant il nous appartient absolument par sa collaboration constante au *Gril* qui, sous les pseudonymes les plus fantaisistes, recrute et groupe les meilleurs littérateurs de la région.

Félicien Court et Paul Vié sont déjà capitaines dans cette légion de G. Visner. Leur jeunesse bouillonne et ne contiendra pas plus longtemps la sève à dépenser. On appréciera mieux leur vrai talent, dans les nouvelles œuvres que leurs premiers succès les obligent à nous offrir bientôt.

***

Entre Jasmin et Visner, dans cette nomenclature d'écrivains toulousains — qui n'a, certes, aucune pensée limitative ou éliminative — on pourrait inscrire une longue série d'autres noms, tant la production *moundino* fut continue et intense durant tout le cours des XVIII[e] et XIX[e] siècles.

Ce sera besogne des bio-bibliographes futurs.

Les matériaux ne manqueront pas, pour élever un majestueux autant que pittoresque monument littéraire.

Il faut se borner à signaler ici certains poètes de Toulouse et de la région languedocienne, dont les œuvres, éparses ou réunies, provoquèrent des applaudissements contemporains.

A Montpellier, Sage et Martin ; à Nîmes, Louis Aubanel, traducteur d'*Anacréon;* à Carcassonne, Degrand ; Loubet, à Auch Limouzin-Lamothe, à Albi; Hugnès, à Sorèze ; Albouy, à Revel ; Latapie, à Saint-Pé.

Tous ces poètes languedociens ont contribué au per

sévérant combat que le Midi doit soutenir pour conserver la langue de nos anciens Troubadours.

= Tandis qu'au rayonnement de se Toulouse continuait ainsi l'entreprise protestataire de Goudouli, un autre réveil s'improvisait sur les rives du Rhône.

Les *Félibres* s'élançaient vers Paris et réclamaient à la Capitale de la France la glorification de leurs efforts.

Depuis le « *Congrès des troubadours provençaux* », à Arles, le 29 août 1852, sous l'initiative de Joseph Roumanille, de Saint-Remy, Académies, Journaux, Encyclopédies s'occupèrent de ces poétissimes, fort bruyants, sinon un peu encombrants, qui en arrivèrent parfois, dans l'engouement d'un précoce succès, à créer ce qu'ils ne pouvaient pas reconstituer.

Mistral, le 21 mai 1854, assembla sept poètes au castelet de Font-Segugne (Vaucluse), les baptisa « *félibres* » et notifia cette éclosion à l'Univers, par la publication de l'*Armana prouvençau per lou bel an de Diéu 1855*. Autour de lui, Théodore Aubanel, Anselme Mathieu, Vidal, Crousillat, et tant d'autres, et leurs disciples déployèrent une excessive activité. Le 21 mai 1876, le *Félibrige* se réunit dans la grande salle des Templiers d'Avignon et vota le *Statut*, où l'on pourrait peut-être pressentir la sentence, hélas ! trop connue des Albigeois persécutés : « *Hors de cette unique Église, point de salut !* »

Le *Felibrige*, composé de nombreux écrivains dont le talent n'est point contesté, n'attendit guère au seuil de la Renommée. Légende et Histoire, tout fut raconté par le menu, dans des ouvrages bourrés de considérations et d'espérances. On se décréta l'apothéose au sortir des langes et l'on tira tellement vers soi la brillante couverture de la Vogue que, pour faire cependant honnête

contenance devant les *Franciman*, il ne resterait bientôt que la plus lamentable nudité aux autres dialectes de *Langue d'oc*.

G. Visner a suivi de près et étudié avec beaucoup d'attention la brusque irruption du *Félibrige*, qui n'hésite point, par delà le Rhône, à se réclamer même de notre garonnais Goudouli. Les dogmes de ces tard-venus, dans le Parnasse méridional, n'ont pu ni le séduire, ni l'émouvoir. Il a confiance en son bon droit ; il croit, en dépit des Jérémie roumanilleurs, à la prospérité, à la pérennité *del nostré patouès tolousèn*.

Prumié laouraïré del « *Gril* », Visner a caractérisé le débordement du *Félibrige* par un mot, d'apparence trop juste, dans tous les cas fort spirituel...

— Les *Félibres* prétendent faire du « *néo-roman!* »... C'est, sans doute « *nego roman* » qu'ils veulent dire !

VII

Moundis et Trouvères. — Publications diverses. — Cansous. — Canticos, Catechismés, Nouels. — Carnabalados ; « La marcho des Moundis ». — Coumplaintos et Filousado. — Almanachs. — Proubèrbes, Renècs, Cridadissés de la carrièro, — Roundos et Bressayrolos. — Rebrècs et mescladis.

De même que les Italiens, au lendemain de la Croisade des Albigeois, firent payer l'hospitalité aux Troubadours en pillant jusqu'à leurs moindres expressions géniales, pareillement on pourrait constater que les vainqueurs des Raimond ne se gênèrent guère pour plagier nos richissimes prédécesseurs.

******

Entre le Trouvère d'outre-Loire et les rimeurs d'outre-Rhône, que voulez-vous qu'il fît, le Languedocien?

Le fameux « *Qu'il mourût!* », d'un Franciman, revient à l'esprit. Oui. Mais on le chasse aussitôt avec un immense éclat de rire!...

Petit Bonhomme *patouès* n'est pas mort, car il vit encor!...

Aux jours heureux de leur maturité olympienne, les Troubadours exprimaient visions, rêves, aspirations, sentiments, dans des formes très variées, s'adressant aux esprits cultivés ou destinées à la vulgarisation parmi la masse populaire. Las *Joyas del Gay Saber* en mentionnent un grand nombre. Ils avaient notamment le *Sirvente* guerrier, satirique, enthousiaste et piquant; le *Vers*, sur un mode lent, cinq à dix couplets, avec tornade; la *Chanson*, qui traitait d'amour et de louanges; la *Complainte*; la *Danse*, composition amoureuse, avec refrain, trois couplets et tornade; la *Tenson*; le *Jeu-parti*; l'*Epitre*, etc.

Les poètes de la langue d'*oc* s'engagèrent dans la même voie et, pendant plusieurs siècles, s'attachèrent de préférence à l'imitation des Troubadours.

Cependant, d'autres genres de poésie excitèrent la verve féconde des Méridionaux, et l'on peut affirmer que la région toulousaine rivalisa fièrement avec les *Franciman*, quelle que fût la variété des nouveaux rythmes adoptés et la nature des sujets traités par les écrivains du Nord...

Examinons, en terminant, ces divers genres de poésie.

***

Les Chansons ont toujours débordé des lèvres, dans

notre pays où le soleil et le vin font si bien ensemble le jeu de Bacchus et de Cupidon !

C'est par centaines qu'on pourrait recueillir les chansons et l'on y verrait défiler les principaux évènements déroulés à Toulouse, depuis « *Quan lé bouyé ben dé laoura* », de la période sanglante de la Croisade des Albigeois, jusqu'à « *Aro l'aben atrapat l'aousèl de las grossos alos* », qui signala le lendemain de la bataille du 10 avril 1814, à la Colonne.

Goudouli, qui passait aisément de l'Ode à l'Epigramme et du Noël à la Chanson, rima des couplets qui ne nuirent pas à sa réputation. Sa *miejo doutzeno de cansous* ne dépare point son œuvre colossale.

Gautier, un de nos meilleurs poètes toulousains — quoi qu'en dût penser le pudibond sénateur Béranger — composa des *Stanços countro l'aïgo* et aligna des refrains bachiques excessivement réussis. D'ailleurs, Gautier excellait dans tout sujet traité. *Lé Relotjé*, strophes à la montre de sa maîtresse, est aussi original que les *Bouyès à las Moundinos*, avec des allusions un peu risquées, il est vrai, mais en admirable patois, qu'on lui attribue.

Plus près de notre génération, Benazet et Mengaud publièrent des chansons d'un parfait entrain.

La fièro des poutets (cansou dé noço), de Louis Vestrepain, se répète parfois, comme les refrains alertes de Ryp et de Visner, qui sont devenus le condiment obligatoire de tous les banquets des faubourgs...

Quoi d'étonnant à cette profusion de couplets ? Rien, assurément ! C'est naturel :

A Toulouso sen cardinaires,
Pla *sec al quil*, apei cantaïres ;
Toutis aben al gargaliol
Bouluguetos dé roussignol.

Vite, arrêtez-le au passage, s'il ne vous déplait pas trop, ce *croquis toulousain*, qui s'échappe de notre plume sans crier gare ! Ce n'est pas plus malin que ça. Chaque lecteur peut en faire autant ! L'Improvisation surabondante est la Fée prodigue qui réchauffe ici tous les berceaux ! Ainsi l'on explique comment, dans la cité de Merly, que l'on proclamera le premier baryton du Monde, *les gafféts* n'ont qu'à suivre leur instinct pour rimer et chanter indéfiniment.

Ce sont ces enfants précoces, mal débarbouillés *del pa chinchat*, qui font arrêter les passants devant les maisons en construction, retentissantes du Concert spontané *des maçous, des pintrés, des plastraïres*, etc.; ce sont eux qui, à l'*Ecole des Arts*, rajeunissent sans cesse la pépinière d'artistes continuant la tradition des Chalette, de Troy, Rivalz, Jean-Paul Laurens, Debat-Ponsan, Destrem ; ce sont eux qui, après le laboratoire toulousain, s'en vont disputer les palmes au Conservatoire de Paris ou se pressent, en majestueuses *Chorales*, pour enlever tous les prix d'honneur aux Concours d'orphéons.

Avec de pareilles aptitudes, le Toulousain doit chanter !... Il chante beaucoup, hymnes patriotiques, mélodies ou chansons ! Il chante partout, toujours et les acclamations qu'il provoque, dans ses triomphes artistiques, démontrent que personne, en France, ne songea jamais à s'en plaindre.....

Pour les Chansons d'amour et de table écloses dans notre région toulousaine, on pourrait citer avec honneur les noms d'Augé Gaillard, de Rabastens, dont, entr'autres, la CANSOU DÉ SA MESTRESSO, *qué nou le boulguet pas baila dé candelo per sen ana droumy*; est fort réjouissante.

Auguste et Cyrille Rigaud, qui célèbrèrent *las Vendemios dé Pignan* et *las Amours de Mounpeié*, eurent certaines heures de popularité, comme Mesples, Hourcastremé, Bonnecaze, qu'on place à la suite du pastoral Despourrin.

L'Oli dé sirmen illumina les regards d'Arnaud Daubasse, de Villeneuve-sur-Lot.

Combes, dit Couquel, tourneur à Castelnaudary, publia en 1835 un recueil varié de *Cansous patoisos*.

Las Cansous dél Campané retentissent encore dans les environs d'Aspet...

Du reste, à Toulouse, comme dans les environs, tout fut toujours prétexte à chansons : l'amour, la politique, la fête périodique inscrite au calendrier, l'évènement quelconque enfin qui préoccupait l'opinion publique.

En dehors de la période de la Révolution, qui fournit des *Couplets à l'aounou dé Louis XVIII; la Cansou coumiquo sur la destructiou dé l'Aiglo federalo (aro l'aben attrapat...); la noubelo cansou patoueso, coumiquo è dé taoulo countro les federats; la Cansou d'un souldat del dexiemo, cantado per Moussu Farguiel, al theatré dé Toulouso, en presenço dé Soun Altesso Rouyalo Mounsegnur lé Duc d'Angouleme*, etc.; il y eut, de 1830 à ce jour, une quantité considérable de chansons...

On peut relever les titres suivants : *Cansou des Barris dé Toulouso; Cansou des amics dé la Joyo, Cabalcado dé Mountaudran; Couplets patois composés à l'occasion de la la visite rendue par le village de Plaisance à celui de Léguevin, en 1875*, etc., etc.

Edouard Lamourère, dans un recueil fort remarqué, PEL CAMPESTRÉ, *Legremos et Cansous* (1900), vient de publier, paroles et musique, *La Rouselo Louragueso*,

qui clôture dignement le siècle — en compagnie de la Cantate « *Les Cacarots*, » de notre concitoyen Henri Passerieu, couronnée au récent Concours poétique sur le Vin, par le jury de Montpellier...

« Une collection un peu étendue des Chants populaires dans nos divers patois, dit le bibliophile Techener, formerait une publication bien intéressante, et il serait fort à désirer que ce vide, dans l'étude de la philologie française, fût enfin comblé. »

***

De la Chanson au Cantique et au Noël, il n'y a guère que la différence du lieu dans lequel le Peuple avait l'habitude d'exprimer sa pensée, car autrefois la plupart des refrains religieux se chantèrent sur les airs en vogue de la rue.

Le Cantique patois a été accommodé selon les besoins divers de l'exercice du culte catholique. Il était souvent publié à la suite du *Catéchisme* en dialecte local.

A deux siècles de distance, on peut comparer, sortis des presses toulousaines : *Le Catéchisme abrégé de la doctrine et institution chrétienne S. Concile de Trente, traduit en langue vulgaire pour l'usage du diocèse de Vabres* (Toulouse, Fr. Boude, imprimeur, 1648) et le *Catéchisme del dioceso dé Toulouso, a l'usatgé des maynatges dé las coumunos dé la campagno,* per Jean-Baptisto Doutre, mestre-es-arts, et ancien proufessou dé grammairo latino al ci-daban Couletge dé l'Esquilo, dé Toulouso (Benichet, imprimur, carièro dé la Poumo, nº 22, 1817)... Un autre imprimeur toulousain, Jean Boude, en 1645, avait publié l'*Ascolo deou Chrestian idiot, ou petit Catachisme gascoun heyt en Rithme,*

par I. G D'astros, caperan de Sent-Cla de Loumagne, en Dioceze de Litouro.

On utilisait principalement les cantiques patois, ainsi que les titres l'indiquent, « *pendant le cours d'une Mission, d'un Jubilé, d'une Retraite, dans les Eglises des Villes, Bourgs et Villages et surtout de la Campagne.* »

Les Cantiques patois « *per imbita lous Pecadous à proufita de la missiou* » prirent parfois, comme les *Noëls*, la forme du dialogue. *Le Goujat* et *la Fillo* alternaient : *al Suscipe*, sur l'aïré *Viens dans nous ;* à *l'Elébatiou dé la santo Oustio*, sur l'aïré dé la *Museto dé Calbroé;* penden la Coumuniu, sur l'aïré *Ay qu'es bel.*

***

La collection des Noëls patois parvenue jusqu'à nous est plus alléchante à parcourir que les Cantiques.

Sous le prétexte de célébrer la naissance de Jésus-Christ, on s'est de tout temps livré à une véritable débauche d'imagination. Dans ces dialogues annuels, entre l'Ange et les Bergers, on a entassé le sacré sur le profane, sans craindre ni la trivialité de l'invention, ni le décousu du détail, ni le cancan de la comère, ni l'éclaboussure du ruisseau. La naïveté anonyme dégénéra parfois en médisance. On ne recula même pas devant de grossières insinuations contre les mœurs de certains habitants du voisinage. L'ensemble constitue ce qu'en ce commencement de siècle on appellerait un immense *pot-pourri*.

Les Noëls étaient généralement écrits en deux langues : l'Ange s'exprimait en français, difficile à classer entre Villon et Parny ; le Berger conversait en patois soit avec l'envoyé du Ciel, soit avec ses camarades.

Tous ces Noëls étaient imprimés sur du mauvais

papier, sans aucun soin. On les vendait deux ou trois sols, avec des titres alléchants ou des allusions aux évènements qui passionnaient l'opinion publique. Les meilleurs imprimeurs toulousains : Colomiès, Boudes, Lecamus, Bellegarigue, Robert, etc., qui produisirent, d'autre part, des œuvres d'une parfaite exécution typographique, apposèrent successivement leur signature à la première page de ces publications.

Voici quelques titres suggestifs...

Lé Paquet del courrié dé Nadal, coumpousat dé Nouels Nouvels, à l'aounou dé Jésus et dé Mario. Partido en frances et lé resto en lengatgé moundi, per l'amour dé tout lé moundé. — A Tolose, par Arnaud Colomiez, imprimeur ordinaire du Roy et de l'Université.

Nouels noubels tant francesis qué gascous, faitis à l'aounou dé Nostré-Seigné et Nostro-Damo per M. Estienne Vacquier, noutari dé S. Micoulau dé la Grabo. Accoumpagnats d'un Rébeilhé per ana à la messo dé mièjoneyt. — A Toulouso, dé l'Imprimario dé Couloumiez.

La joyo et resjouissenço dé Nadal, Nouels noubels, sur dé bels Ayrés qué sé cantoun dins Toulouso, per P. Lion tolousèn.— A Toulouso, dé l'Imprimario dé Fr. Boudes, à l'Enseigno S. Toumas d'Aquin, daban lé Couletgé des PP. dé la Coumpagno dé Jésus.

Noëls nouveaux sur les meilleurs airs du temps, partie en français, partie en langage vulgaire. — A Toulouse, par Jean Boudes, imprimeur ordinaire du Roy, à l'Enseigne S. Jean, près le Collège de Foix.

Noëls nouveaux pour inviter les Dames religieuses affiliées à MM. les Pénitens gris de Toulouse, H.

Guillemette, Imprimeur-Libraire, vis-à-vis l'Eglise Saint-Rome.

Noëls nouveaux sur la naissance du Sauveur, au sujet de l'affiliation de la Compagnie Royale de MM. les Pénitens bleus de Toulouse, avec celle de MM. les Pénitens gris de la même ville, au retour de leur voyage de Garaison en 1754. — Chez J.-H. Guillemette, vis-à-vis l'Eglise Saint-Rome.

Noël mis en musique par feu M. Giles et en symphonie par M. Levens, maître de musique de l'Eglise de Toulouse; chanté dans la Chapelle de MM. les Pénitens blancs, le 1er janvier 1780.

M. Lasserre, sous-bibliothécaire, à Toulouse, signa en 1807, le *Noël nouveau*, sur l'air : *Vous voulez me faire chanter*. C'était un dialogue patois et français, comme celui que le même auteur publia, l'année suivante, 1808, pour le chanter sur l'air : *Dans ma Chaumière.*

En 1810, Cassé, libraire, carrièro dé la Poumo, vend les *Noëls de J. C. R. de S. P.*, du diocèse de Carcassonne.

Le 29 septembre 1814, M. Boyer d'Anti, vicaire-général d'Albi, donne son approbation aux *Nouels noubels, per un pastou del cantou dé Cordos, départomen del Tarn.* — Albi, chez Baurens, *Imprimur del Rey.*

Enfin, nostre concitoyen Vestrepain publia le *Nouel, qué séra cantat, lé 12 jambié 1840. dins la Gleyso dé St-Exupèri, dé Toulouso, per las doumaysèlos dé la Coungrégatiou.* Musique de M. Mayniel...

Dans la région toulousaine, le prurit des rimeurs se traduisit par de nombreuses productions, dont quelques villes formèrent des recueils.

Citons notamment : *Cantiques de Castres en langue languedocienne, avec des Noëls patois et français. On a fait en sorte de les composer sur des airs connus*

(Marbrough s'en va-t-en guerre... etc...) J. Auger, imprimeur.

L'orgueil des grands confondus dans la naissance du Messie. Noëls nouveaux par M. Plomet, prêtre de Montpellier.

Recueils de Cantiques et Noëls traduits en languedocien, Montpellier. Seguin, 1825. Dans un Noël de la page 45, se présentent devant la crêche les diverses notabilités, évêque, magistrats, avocats, avoués, médecins, architectes, peintres, orfèvres, drapiers, puis « la banda de toutas las gens dé mestiè ». La septième, apparaît un opérateur...

Es vengut un apouticaïré
embé séringa jout lou bras.
La Vierja y'a dich : Qu'anas faïre,
dé fourfouilla n'es pas lou cas.
L'enfan voou mouri
sans jés dé rémédis.
Sé né prégné nous faourié péri...

Quand on divisa la France en départements, le pays de Foix, auquel on ajouta le Couserans, dépendant de la Gascogne, et une partie du diocèse de Mirepoix, appartenant au Languedoc, forma le département de l'Arège. M. Lafont de Sentenac publia, en 1887, un *Recueil de Noëls de l'Ariège en patois languedocien et gascon* (Foix, imprimerie Veuve Pomiès).

Par ces dates, on peut conclure, non seulement que le Noël patois traversa la Révolution sans trop d'encombre, mais encore qu'il s'est presque continué jusqu'à nos jours, comme les Complaintes, les Almanachs et les Proverbes.

De Noël ou du Carnaval, toute fête paraissait agréable. Le Plaisir ne chômait point.

Les Dieux ne s'en étaient pas encore allés — par le train éclair ou par le téléphone — et Saint Joseph, modèle des époux, vivait en parfaite intelligence avec Bacchus, ce rôdeur sempiternel.

C'est pourquoi notre brave Goudouli, qui avait quelques pieux Noëls sur la conscience, se les pardonnait en éparpillant son meilleur crû poétique aux réjouissances annuelles du Carnaval.

D'après les « reporters » de cette époque, le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, venait souvent passer le Carnaval à Toulouse. Sa Cour était magnifique. On y dansait de splendides ballets. C'est pour ces fêtes que Goudouli écrivit des compositions de circonstance, qu'il récitait en masque, selon l'usage consacré.

Ces pièces fugitives méritaient d'être conservées. Elles sont encadrées, dans les œuvres complètes de Goudouli, par l'Ode célèbre à Henri IV et l'immortel Sonnet à la cruelle Liris, dont il « fourrupait » platoniquement, en attendant mieux, l'anacréontique baiser « *que durario tres houros* »...

Lorsque M. de Bertier, premier président du Parlement de Pau, fut nommé Président de Toulouse, on fêta chaleureusement son arrivée. Après les réceptions d'usage, le poète Seré inventa une Mascarade pour manifester la sympathie du Peuple toulousain. Ce dessein fut exécuté, la nuit du Dimanche Gras de l'année 1711. Le Bal eut lieu chez le Premier Président. « Le sieur Seré, dit un éditeur de 1716, s'y rendit avec quatre de ses amis, tous habillés dans le goût de nos anciens Tectosages. Il était précédé de quatre haut-bois qui jouaient la *Marche des Moundis*, de la composition du

célèbre M. Lanes, et suivi d'une troupe de musiciens masqués. Il se plaça d'abord au milieu du Cercle qui était des plus distingués et des mieux choisis ; et adressant la parole au Chef de notre Sénat, il prononça gracieusement *son discours en vers toulousains ;* lequel étant fini, les musiciens chantèrent les huit derniers Vers de cette Pièce, qui avaient été mis en air par le même M. Lanes. On avoue que cette nouvelle Mascarade retraçait une vive peinture des doux plaisirs qu'on goûtait, en Carnaval, à Toulouse, dans l'ancien temps ».

Quelle était cette *Marcho des Moundis ?* Quel était ce « célèbre » Lanes qui fut, ce jour-là, aussi applaudi que le Président de Bertier ? La *Biographie toulousaine*, la *Biographie universelle*, la *Biographie universelle des musiciens*, les *Dictionnaires* lyrique et de musique n'enregistrent même pas ce nom que les patoisants devraient sauver de l'oubli, pour nous donner la trilogie musicale Deffès-Homey-Lanes, c'est-à-dire *la Toulousèno, la Banièro* et la *Marcho des Moundis*...

Au Mardi Gras, le Peuple encombrait la rue, riant, chantant, se livrant à mille divertissements improvisés. Un jour de Carnaval, Pierre Hélie se fit traîner dans une charrette limonière du Port-Garaud qu'il décora des attributs du Temps. « Ce char était attelé à six chevaux, bardés et ailés. Aux quatre points étaient quatre de ses amis, figurant les quatre saisons : le Printemps, orné de guirlandes de fleurs ; l'Eté, de gerbes ; l'Automne, de pampres ; l'Hiver, de feuilles de chêne. Au milieu s'élevait une estrade, à trois ou quatre gradins, sur laquelle était notre Poète, portant une grande barbe, une courte jaquette, deux grandes ailes, une faulx sur le col, un sablier à ses pieds ; en un mot, avec tout le costume sous lequel les Peintres et les Poètes représentent le Temps. Le char roulait gravement dans

les rues et s'arrêtait aux places assez vastes pour contenir un grand nombre d'auditeurs. Alors notre poète, après s'être profondément recueilli, prenait un ton de prophète et débitait son ouvrage. »

C'était intitulé : *Lé Témps al poplé moundi*. La satire était ardente et de belle venue. On l'a conservée.

Toutes les poésies de Pierre Hélie seront peut-être retrouvées un jour. Elles méritaient d'être sauvées de l'oubli. « Je doute, conclut le père Sermet, que notre illustre Godelin les eût désavouées. J'aime à croire, au contraire, qu'il s'en serait glorifié. »

La plupart de nos gais conteurs toulousains fournirent leur tribut aux réjouissances populaires de Carnaval.

Après Goudouli et Pierre Hélie, signalons, en 1770, *las Graupignados mesos en musiquo pel prumié chantré dé la cathédralo dé Founsosgribos e cantados à las plaços dé Toulouso, lé joun dé Caramantran*. Une réponse s'ensuivit. Elle était intitulée : *Cataplasmé countro las Graupignados*.

Au lendemain de la Révolution et de l'Empire, durant lesquels on n'avait cessé de fêter ni Noël, ni Carnaval, nous trouvons pour l'année 1822, imprimé par Bellegarigue et vendu chez Laurent, relieur à Tounis, nº 116, l'*Epitre dediat à Moussu Pot-Echut, marchand dé caps dé moutou, dins la carièro Baoudanayro, prep la plaço Trempo-Soupos*. L'auteur fait une minutieuse description des ressources culinaires de Toulouse, pour les gourmets. Puis, s'adressant à l'estomac plus accommodant du peuple, il ajoute...

Aben dé gargoutiès qué, per un paouc d'argent,
Bous dounon coumo cal, et mémo aboundomen.
S'ets un paouc sans fayssous, en fait de la cousino,
Y troubarets dé bioou, mes à la grapaoudino,

Dé lard entrélardat, négat dins lé bouilloun,
Pla pébrat et coubert dé jus dé champignoun
Coyt desempey dets jouns dedins uno bassino,
Qué l'on manjo à gogo quand on a la faïno.
La rato dé moutou et lé cerbel dé bioou,
Pilat dins un mourtiè, liat d'un jaouné d'yoou,
Brouyat dins la moustardo et pla foundut dins l'oli,
Es un mes ressercat qué lon manjo à régoli.
Les els dé bioou encaro, ambé caoulets bouillits,
Es un plat qu'on abalo en se léquan lés dits, etc.

Bénazet sacrifia, pendant plusieurs années, sur l'autel de Carnaval. En 1835, notamment, l'imprimeur Bénichet Cadet publia, sous forme de journal, avec un amusant en-tête lithographié, *lé Jutjomen dé Bounifaço Coutoun...* Ce perruquier, accusé de s'être laissé battre par sa femme et « *d'abé coumproumés la dignitat dé l'homé à qui la forço et l'aoutouritat soun accourdados, l'uno per la naturo et l'aoutro per las lés* », subit un long interrogatoire devant *lé Tribunal Carniboro.* Puis on entendit *lé Procurur del Rey*, ainsi que *l'Aboucat.* Après « une heure de délibération » du Tribunal, le président rendit la sentence suivante :

Al noum dé Carnabal, lé rey des ribouturs,
Dés fegnans et dés battelurs,
Doun la courouno es dé salcisso,
Lé sceptré un pilou,
Et lé drapeou un pescajou,
Aoujets un acté dé justiço...

Lé tribunal dé l'ordré et dé la Libertat .. attendut qué l'homé s'abilis et coumproumet sa dignitat, quand sé laysso fa la lé per sa coumpagno, lé tribunal coundamno lé dit Bounifaço Coutoun, perruquié, à mounta sur un asé, lé cap

birat bers la quouèto, per estré passéjat dins las principalos carrièros dé la bilo, lé joun dé Cendrés, ambé uno counouillo à la ma et un escritèou sur l'esquino, oun légiran aquélis mots *Coucut boulountari*, ainsi qu'as frayssés dé la proucéduro... (Le tout signé par les magistrats et contresigné par *Hardit, Angan, Agaffo, Tentbou*, premier, deuxième, troisième et quatrième recors).

Le même Bénazet poblia encore : *Lé proucès dé Jean Biasso, tisseyré, dabant lé Tribunal Carniboro dé Pibrac; — Las Plentos d'un Cafétisto dabant lé Tribunal Carniboro dé Sent-Subra; — Défenso dé Janot Carnabal, fégnant, gourmand, banqueroutié, etc,; — Janot Carnabal et Charles dex.*

Vestrepain suivit le joyeux sillon de Goudouli et Bénazet. Il signa plusieurs *Carnabalados*. En 1841, *lé Jutjomen dé Guenillo ;* en 1845, *lé Jutjomen dé Macho ;* en 1847, *lé Jutjomen dé Capcarrat, rendut pel tribunal dé Carnabal, séent à Blagnac.*

Comme Carnaval n'avait pas de pudibonderies outrées pour son exubérant langage *patouès*, enregistrons encore quelques publications sur ces fêtes populaires : *Chanson et Jugement rendu par la Cour Cocuaire de Villefranche, département de la Haute-Garonne,* en français et patois*; les Réprotjés dé Carémé à Carnabal, per Couloun et Gibert; Bengenço dé Bacchus countro l'emmagrit Carémé, sur la mort dé soum amic Caramantran; Lé Lagagnous ou lé Pescayré dé sablé, pel mieyt Carémé dé 1848...*

De nos jours, les fêtes de Carnaval sont en pleine dégénérescence. Est-ce que la jeunesse aurait peur de s'amuser comme le *bon vieux temps* ? En tous cas, dans le Peuple, aux faubourgs, longtemps encore on chantera le refrain bien connu :

Adiou paouré, adiou paouré,
Adiou paouré Carnabal !
Tu t'en bas et you damori,
Per manja la soupo d'oli !

***

De l'imprimerie Franc, rue Croix-Baragnon, surgirent longtemps les interminables Complaintes que l'on accroche à l'évènement le plus « sensationnel » du jour.

Il n'avait pas l'amour-propre d'inventeur, le couplet*ier moundi*, généralement anonyme, qui traduisait l'émotion de la foule dans l'instruction d'un crime et les débats en cour d'assises. Il superposait strophes sur strophes, sans souci de la rime et moins encore de la raison. Mais c'était exubérant et amusant.

Avant la fourmilière des presses Franc, d'autres complaintes avaient égayé nos pères.

Comme nous, le pépi aimait s'arrêter sur la place publique pour regarder la bonne femme, coiffée d'un mouchoir en couleur, débiter, devant un tableau à images primitives, quelque dramatique et macaronique récit. C'était de la légende à bâtons rompus, depuis *al désert dé la Mataleno*, jusqu'à la *Mayrastro*, dont la cruauté arrachait des larmes aux sensibles *moundinetos*...

Ma mayrastro, — piquo pastro, — m'a boulit — et reboulit; — è moun païré, — lou laouraïré, — m'a manjeat — et rousegat. — Ma soureto, — la Liseto, — m'a plourat — et souspirat; — Jouts un albré — m'a enterrat. — Tsiou, tsiou, tsiou — encaro soun biou !

Patoise et française, une autre complainte resta, plu-

sieurs années, populaire. C'était le *Dialogue de feu M. l'abbé de Nant avec son valet Antoine.*

Il s'agissait d'un prélat, M. de Nant, qui avait surtout dévoré sa fortune *en chinchant dé tabac* et se trouvait dans l'impossibilité de payer le passage de la barque à Caron. Alors, errant comme une âme en peine, il s'adressait, pendant la nuit, à son valet Antoine et la conversation se déroulait pour solder la dette...

L'OMBRE

Antoine, mon ami, mon serviteur fidèle,
Interromps ton sommeil ; écoute qui t'appelle.

ANTOINE

Ay moun Diou ! You soun mort ! D'oun ben aquelo boux ?
Ma moulhè, segnen-nous !

L'OMBRE

Le signe de la Croix ne me fera point peur,
Je ne suis pas un Diable à te faire frayeur.

ANTOINE

Paouré ! Qui sies-bous dounc ?

L'OMBRE

Ton maître déplorable.

ANTOINE

Moun mestré !

L'OMBRE

Mon ami, n'en doute nullement !

ANTOINE

Hélas, qué mé disès ? Bous sios moussu dé Nant ?

Le récit, en somme, était quelconque. Mais il prenait graduellement des proportions homériques lorsqu'un bohème toulousain, Filouse, attroupait les passants dans la rue et, d'une voix gouailleuse, accentuait la

****

déception du Maître en présence de l'égoïsme d'un Serviteur accablé de ses bienfaits.

Que si l'on jugeait un peu enfantine, après les Chansons, cantiques, carnavalades et noëls, cette préoccupation d'exhumer juxqu'aux Complaintes patoises, nous pourrions répondre que rien n'est indifférent dans la reconstitution du passé des aïeux ; que ces minusculés écrits dépeignent une époque ; que tout s'enchaîne dans les manifestations de l'esprit, Ode, Ballade, Hymne patriotique, Complainte ; que nous sommes, au surplus, en excellente compagnie avec M. Nisard (de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, s. v. p.), lequel réveilla *Fualdès, Antoine, mon ami*, etc., etc., et consacra deux volumes très documentés, à tous les menus matériaux, marbres ou plâtras, participant au bloc, mieux compris, de la langue nationale.

A propos du *Dialogue de l'ombre de M. de Nant*, M. Charles Nisard révèle une réjouissante perplexité... « J'ai regretté, dit-il, de ne savoir pas à qui revient l'honneur de cette Complainte. C'est en vain que j'ai fait toutes les recherches possibles pour découvrir quelque chose touchant l'auteur et le héros de cette satire ; je n'ai pu en venir à bout. En désespoir de cause, je m'étais adressé aux éditeurs ; ils m'ont fait l'honneur de me répondre qu'ils n'en savaient pas plus que moi, mais que je pouvais m'adresser à l'archevêque de Toulouse. On pense bien que je n'en ai rien fait. Il est bon d'être curieux, mais il ne faut pas être impertinent ».

C'est peut-être excessif comme conclusion.

L'évêque aurait probablement demandé à Desbarreaux, Noulet, Visner et autres *patoisans* si l'on pouvait satisfaire cette curiosité, bien légitime chez un *savantas franciman*. Nos concitoyens auraient calmé l'inquiétude pudibonde de M. Charles Nisard, en lui apprenant

que la fameuse Complainte, en 12 pages, avait été encore imprimée à Toulouse, par A. Chauvin, rue Mirepoix, 3, et vendue chez Bompard, libraire, rue du Taur, 2.

Avec cette piste, Filouse aidant, M. Charles Nisard aurait sans doute découvert sa petite Amérique bibliographique...

Du reste, Filouse, cet aristocrate *frétillur*, dont le portrait est conservé au Musée de Toulouse, reçut lui-même quelques reflets d'auréole poétique. Comme Ronsard avait écrit *La Franciade*, un Toulousain anonyme composa *La Filousado*, qui contenait certains détails de l'existence mouvementée de ce bizarre personnage. *La Filousado ou la bido dé Filouso* fut imprimée par Bayret, rue Peyras, 12. C'était signé : ANTOINE, MON AMI. En première page s'étalait une lithographie de Bertrand, rue Saint-Rome, 50, représentant, avec un « brûle-gueule » indéracinable, le compagnon de tous les émeutiers, *aprep' l'ichau dé bi*.

D'autres Complaintes, fort connues, pourraient allonger la liste où le *Dialogue de l'ombre de feu M. l'abbé de Nant* tient large place. Signalons *las Bacanços de Jean de Nibelo que ba bézé sa belo ; l'Abanturo de Jaques de la Mountagno Negro ; las Abanturos d'un griset à la fiero de Sent-Jan*, per B. Pailles (Ansas, libraire, 1847) ; *Biraben è Paloumé*, pel taillur Cazaoux, dé Mouréjaou (St-Gaudens, Abadie, libraire, 1855) ; *Cadichouno è Mayan ou las douyènos des fortis en gulo del mercat*, qui dévident tout le répertoire des revendeuses en colère et terminent ainsi :

O, ma poulo, as gagnat ! Madamo l'*Inconnu*,
Mé disputi pas maï ! Adiou, m.... per tu !

***

Qu'ils nous viennent des Arabes, qui rendirent visite à nos pères toulousains, ou qu'ils descendent des Egyptiens, des Juifs, les Almanachs eurent souvent la bonne fortune d'insérer prose et vers de nos camarades, à Paris ou dans la région.

Le Calendrier qui, à vrai dire, devait contenir uniquement les jours de l'année, rangés par semaine, par mois, avec l'indication du cours du soleil, de la lune et des saisons, s'augmenta autrefois, à Toulouse, d'une quantité de renseignements, aujourd'hui utiles à l'Histoire locale. En parcourant le *Calendrier de Toulouse*, édité par Joseph Robert, rue St-Rome, on trouve, avant 1789 et pendant quelques années de la période révolutionnaire, des documents de statistique démontrant que tout n'est pas pour le pire, en cette aube du XX^e^ siècle.

Dans les siècles antérieurs, parmi les nombreux Almanachs répandus à Toulouse et dans la région de *Langue d'oc*, on a véritablement l'embarras du choix.

Signalons *La gente poetevin'rie* (a Poeters pre Ion Fleurea, amprimour et librere do Ré et de l'Univresity. 1660), contenant « la véritable pregnostication do Labouroux » ; plus des dialogues, chansons, épigrammes, etc.

Le vrai Almanach universel de Milan, pour l'année bissextile 1728, par le pêcheur fidèle de Chiravalle, traduit de l'italien, avec les Lunaisons et les Eclipses calculées sur le Méridien de Toulouse (Lecamus, seul imprimeur du Roi, à la Porterie, Toulouse). Il y a de nombreuses prédictions mensuelles, des commandements des anciens philosophes à leurs disciples, des remèdes vraisemblablement infaillibles, etc.

Pendant la Révolution, l'*Almanach du Père Gérard* fut traduit dans la plupart des patois de France.

Les signatures de toulousains foisonnent dans les Almanachs, de Paris et de la Province, car les publications de cette nature, qui emmagasinent à la queue-leu-leu quatrains, chansons, facéties, proverbes, le tout agrémenté de prophéties, horoscopes, recettes souveraines pour guérir les maladies, furent parfois rédigés de façon mixte — partie en français, partie en patois.

Bien avant que les Félibres aient entrepris leur rétrospective conquête de l'Univers parnassien, l'*Almanach del granié pouetique de l'an 1838* était salué par cette coquette poésie de Peyrottes, patoisant, éditée à Montpellier...

ROUNDÉOU

Acos un Almanac qué, plés dé counfiença,
Per bous fayré amusa livran à l'impressiou :
Savès qu'al tens qué sèn, lous arts è la sciença
Qué foou dins l'Univers espandi sa puissença,
Oou sachut embieyça, coumo aves bist, lou sioôu.
Lou nostré, d'aqueste an data soun existença.
S'es pas à vostré grat, lectous, sans rémissiou
Dires, en lou jugen, coumo o poou d'impourtença :
Aco's un Almanac.

Aoumens aqui veyres quan tenèn, quan coumença
E la Prima, è l'Autouna, è l'Hiver, è l'Istiou.
A Pierre Larrivay pouden fa couneurença.
Mais s'aven lou debit, aycos es la questiou,
Sans estre charlatans, juran, qu'en counsciença,
Aco's un Almanac.

Dans la même ville, en 1840, l'*Annuaire de la société d'agriculture* était accompagné du *Nomenclateur botanique languedocien*, donnant le nom des plantes en patois.

L'*Almanach de Provence*, publié par Alexandre Gueidon, publiait, en 1865, les portraits de Reboul, Jasmin et contenait, avec des histoires et des poésies patoises, *Leis Armanas*, de Marius Bourrelly.

En 1866, c'est l'*Almanach de la Fraternité*, sous la direction de Louis Ariste, qui éditait, à Paris, proses et vers d'un groupe de *jeunes* méridionaux, rédacteurs de ce journal, parmi lesquels Louis Braud, actuellement rédacteur en chef de *la Dépêche*. A la page 40, M. Bourdonné (Valence-d'Agen) dévoilait quelques *mystères des noms propres* avec des étymologies et des dérivés languedociens.

En 1869, Mathieu (de la Haute-Garonne) publia son *Almanach perpétuel*, chez Armaing, libraire, rue Saint-Rome. Un médecin fort estimé lança, en 1876, à Toulouse, sous le pseudonyme Xavier Duchemin, le *Petit Almanach médecin*. A Perpignan, on trouva l'*Almanach Boher* pour 1878. A Auch, Edmond Sancet signa l'*Almanach du Gers* pour 1879. En sortant de la cage aux lions, au Casino du square Lafayette, un inénarrable étudiant tira plusieurs éditions de l'*Almanach Goguillot* pour 1883. Quelques journalistes, *inter quos* Louis Braud, Jean Bernard, Louis Ariste, firent gémir les presses de l'imprimerie Boé, rue des Gestes, pour le *quadruple Almanach de la Causerie politique et judiciaire*, en 1886. L'infatigable décentralisateur Evariste Carrance, d'Agen, rédigea, en 1887, l'*Almanach* du voyageur. Entre temps, l'*Armanac mountpelieirenc* continuait, avec l'*Armana provençau*, une intéressante série, en compagnie de l'*Almanach de Toulouse*, imprimé par J.-M. Pinel, et de l'*Almanac patoues dé l'Ariéjo*, de Gadrat aîné, à Foix.

Nous voici maintenant à l'éclosion de l'*Almanac en*

parla populari e patoues, suplemen del journal lé Grib vendu 30 centimes, sieis sos, à Toulouse, et chez tous les correspondants de cette feuille populaire. Il porte la date de 1892. De la première à la dernière page, la gaieté la plus franche déborde. A côté des renseignements journaliers, pour les urbains et les ruraux, on y trouve des contes, histoires, dialogues, etc., dans le goût du faubourg.

La Justino dé Naou-Bernat a bèl crida toute la journado d'un ayré d'embéjo : *Nadon! las sardos, nadon!...*
You sabi qué démando pas qu'à mama !

Du reste, l'*Almanac patoues del Gril* avait une prétention bien légitime. Il voulait montrer, comme on le fait encore dans le Journal, que le patois toulousain peut regarder en face la langue de Zola et de l'académicien Coppée.

G. Visner expliquait, de la manière suivante, le projet réalisé, le but poursuivi...

Quant fasquèben parestré *Lé Gril*, nous aous dés païsans, maï abituats à manéja l'alaïré, la truèlo... nostré utis dé cado joun, qué la plumo : èro sustout per fa bésé as moussus, qué francimandéjon sébentomen tout l'an, qué dins lé sac populari tabés y abio quicoumet.

Les patouésans aben moustrat, que coumo cap qué sio saben riré é canta dins nostro lengo, sans ana à Paris serca l'esprit qué i disen, y cour las carrièros ! Sans doute calqu'us l'y aben perdut, é sé pot pla, calqu'us... des nostrés !

Aïciou, s'enten resquita darnié cado barthas, é maï d'un moussurenc s'és troubat estabournit, à aousi un boun mot, qué crésio d'un létrat franciman, puntéja, denpéï mil'ans, dins lés countés dé païsans !

Riguèn, dounc, entré nous aous !

L'*Almanach de Provence*, publié par Alexandre Gueidon, publiait, en 1865, les portraits de Reboul, Jasmin et contenait, avec des histoires et des poésies patoises, *Leis Armanas*, de Marius Bourrelly.

En 1866, c'est l'*Almanach de la Fraternité*, sous la direction de Louis Ariste, qui éditait, à Paris, proses et vers d'un groupe de *jeunes* méridionaux, rédacteurs de ce journal, parmi lesquels Louis Braud, actuellement rédacteur en chef de *la Dépêche*. A la page 40, M. Bourdonné (Valence-d'Agen) dévoilait quelques *mystères des noms propres* avec des étymologies et des dérivés languedociens.

En 1869, Mathieu (de la Haute-Garonne) publia son *Almanach perpétuel*, chez Armaing, libraire, rue Saint-Rome. Un médecin fort estimé lança, en 1876, à Toulouse, sous le pseudonyme Xavier Duchemin, le *Petit Almanach médecin*. A Perpignan, on trouva l'*Almanach Boher* pour 1878. A Auch, Edmond Sancet signa l'*Almanach du Gers* pour 1879. En sortant de la cage aux lions, au Casino du square Lafayette, un inénarrable étudiant tira plusieurs éditions de l'*Almanach Goguillot* pour 1883. Quelques journalistes, *inter quos* Louis Braud, Jean Bernard, Louis Ariste, firent gémir les presses de l'imprimerie Boé, rue des Gestes, pour le *quadruple Almanach de la Causerie politique et judiciaire*, en 1886. L'infatigable décentralisateur Evariste Carrance, d'Agen, rédigea, en 1887, l'*Almanach* du voyageur. Entre temps, l'*Armanac mountpelieirenc* continuait, avec l'*Armana provençau*, une intéressante série, en compagnie de l'*Almanach de Toulouse*, imprimé par J.-M. Pinel, et de l'*Almanac patoues dé l'Ariéjo*, de Gadrat aîné, à Foix.

Nous voici maintenant à l'éclosion de l'*Almanac en*

parla populari e patoues, suplemen del journal lé Grilh vendu 30 centimes, sieis sos, à Toulouse, et chez tous les correspondants de cette feuille populaire. Il porte la date de 1892. De la première à la dernière page, la gaieté la plus franche déborde. A côté des renseignements journaliers, pour les urbains et les ruraux, on y trouve des contes, histoires, dialogues, etc., dans le goût du faubourg.

La Justino dé Naou-Bernat a bèl crida toute la journado d'un ayré d'embéjo : *Nadon! las sardos, nadon!...*
You sabi qué démando pas qu'à mama !

Du reste, l'*Almanac patoues del Gril* avait une prétention bien légitime. Il voulait montrer, comme on le fait encore dans le Journal, que le patois toulousain peut regarder en face la langue de Zola et de l'académicien Coppée.

G. Visner expliquait, de la manière suivante, le projet réalisé, le but poursuivi...

Quant fasquèben parestré *Lé Gril*, nous aous dés païsans, maï abituats à manéja l'alaïré, la truèlo... nostrè utis dé cado joun, qué la plumo : èro sustout per fa bésé as moussus, qué francimandéjon sébentomen tout l'an, qué dins lé sac populari tabès y abio quicoumet.

Les patouésans aben moustrat, que coumo cap qué sio saben riré é canta dins nostro lengo, sans ana à Paris serca l'esprit qué i disen, y cour las carrièros ! Sans doute calqu'us l'y aben perdut, é sé pot pla, calqu'us... des nostrés !

Aïciou, s'enten resquita darnié cado barthas, é maï d'un moussurenc s'és troubat estabournit, à aousi un boun mot, qué crésio d'un létrat franciman, puntéja, denpéï mil'ans, dins lés countés dé païsans !

Riguèn, dounc, entré nous aous !

Nous avons le regret de ne pas voir saluer le siècle nouveau avec l'*Almanac patouès del Gril*, pour 1901. G. Visner s'est livré à d'autres travaux, conseillé par la Muse ancestrale, et si nous avons perdu, — provisoirement, sans doute, — une coquette et amusante publication, nous savourons, en revanche, les poésies, variées de forme et de ton, du *Mescladis dé moundi*.

***

Le Proverbe fut toujours considéré comme le meilleur récipient capable de condenser la Morale. C'est une sorte de pilule dogmatique facile à avaler, sinon à digérer. Tous les pays se montrèrent plus empressés à les fabriquer qu'à les pratiquer. Notre Cité toulousaine n'échappa point à cette destinée commune et mit au monde sa panacée particulière.

En voici une poignée, sur l'éternel féminin...

— Jamaï amourous crentous n'aujet belo amigo.

— Fillo qué fadéjo, mirgo qué trastejo, pel galan, pel gat, faran leu un plat.

— Entré filjo et capéla, cap des dus sap pas oun manjara soun pa.

— Angelus sounados, fillos rétirados ; angelus finidos, fillos endourmidos.

— Fillo troutieyro et finestreyro, raromen bouno ménatgèro.

— Las fennos et les maïnatches soun coumo les homes les fan.

— Fenno sé plan, fenno sé dol, fenno es malaouto quand o bol.

— Trés toupis fan uno festo et tres fennos uno tempesto.

— Fenno mudo es pas jamaï batudo.

— Entre fillo et escabelo, à cinquanto ans sé dégarguelo.

— Béoutat dé fenno et boun bi fan dérébeilha maiti.

— Siégo damo ou doumaysèlo a toujoun piouzé joust l'aisèlo.

Ley prouverbis prouvençaus avaient été réédités à Aix, en 1859, par l'imprimeur Makaire.

M. Lespy a recueilli, en 1876, les *Proverbes du pays de Bearn.*

En 1886, le palmarès des Félibres d'Aquitaine mentionna : une fleur d'argent à M. Quercy (Montauban), pour un *Recueil de proverbes languedociens;* une médaille de vermeil à M. l'abbé Castel, curé d'Uchentein (Ariège), pour un *Recueil de proverbes en sous dialecte de la Vallée de Biros.*

= Les charretiers prétendent que les jurons font marcher les chevaux ; en tous cas, ils calment généralement la colère. Le Bucéphale de tombereau doit préférer entendre un ronflant *milodious* que subir une distribution prolongée de coups de fouet entamant la peau.

Ils ne sont pas rares *les Renecs.* Sur la route boueuse, à la halle, au foyer de famille même, ils éclatent, plus bruyants que méchants.

Dans notre voisin département de l'Ariège, M. Paul Dunac en a recueilli quelques douzaines...

Foc del cel qué t'escraze! - Quel tounèro de Dius t'arrenque las tripos pam à pam ! — Qué la pel de l'outs te serbis de suari e las patos dé candelhe. — Que l'arc en cel te serbis de crabato e le tounerro de capel.

A Toulouse, l'assortiment de *Renecs* ne veut rien envier, ni à Foix, ni aux diverses villes de notre région.

Milodious ! - Macarel de sort ! — L'azé té quillé ! — Mal dé terro té rebiré ! — Calo-té, nougaillous ! etc., etc.

Sans effort, tout cela s'est transmis de génération en

génération, car l'original observateur, Claude Triors, recueillit la plupart de ces exclamations populaires, en 1578, dans les *Joyeuses recherches de la Langue tolosaine.*

= *Les cridadisses de la carrièro* ont la peau aussi vivace que les *renecs.* Les marchands et les revendeuses ne peuvent pas se déshabituer de ces appellations familières. Le public les entend avec plaisir, parce que cela chante clair et vous a pleinement le fumet du cru.

Marlan tout biou, marlan ! — Coumo d'ious, qui bol dé castagnos ! — Qui mé croumpo las cocôôôôôs ! — Tres punts per un soou, fennos ! etc., etc.

Pour le toulousain, tout cela rend le poisson plus frais, la châtaigne plus chaude, les gâteaux plus savoureux. Quant aux « *tres punts per un soou, fennos* », parbleu, le rebouteur passant les recommande pour la faïence et le porcelaine ; mais, après tout, honni soit qui mal y pense !

***

Les chants du premier âge méritent une petite place, dans ce défilé du patois toulousain, parce que les *Bressairolos* continuent de nous faire entrer dans la vie avec des refrains *de la lenguo maïralo.*

Ces *Sansoyno*, un peu monotones et traînards, comprennent les chants dont on se sert d'abord pour endormir l'enfant, ensuite pour le réveiller, lui apprendre à agir, le distraire. MM. Montel et Lambert en ont publié un recueil avec certaines annotations musicales.

Dans la catégorie des *nono-nono*, on peut ranger ces vers que nous entendons tous les jours...

Nono, nono, Catarino,
La mama es à la bigno,
Le papa es al filhol,
Pourtara un parpalhol
Estroupat dins un lançol.
Le lançol èro traoucat,
Le parpalhol s'en es anat

Pour réveiller, on recourt aux *arri-arri*, qui reproduisent le plus souvent le mouvement du cheval...

Arri, arri, bouriquet,
Aniren à Castanet,
De Castanet à Sant-Subra
Besé les gats à laoura,
Las agassos
Fa fougassos,
Les agassous
Fa fougassous
Pes pitchounis mainatjous.

Lorsqu'elle veut apprendre les premiers exercices du corps à l'enfant, la nourrice le choie, le dorlote, lui rit pour qu'il rie, lui chante pour qu'il s'essaye à gazouiller ; *fa tantaro*.

Janétoun filabo,
Lé fus i toumbet.
Soun galan passabo
Lé i ramasset.
I diguet « Paouroto,
Filo douçomen,
Quan séras grandoto,
Nous maridaren ! »

Pour gagner du temps sans ennui, pour amuser l'enfant, la nourrice entame le chant énumératif, cadre complaisant dans lequel elle pêle-mêle, sans trop se préoccuper du sens, ce qui est de nature à distraire.

L'énumération comprend tout ce qu'il est possible d'imaginer : les parties du vêtement, de la chaussure, du ménage, du corps, de l'oiseau, etc. Généralement, ce ne sont pas des vers, puisqu'ils n'ont pas de mesure rigoureuse, mais ce n'est pas de la prose ordinaire, parce qu'il y a des intentions d'intervalle et de cadence.

Dans cette catégorie, on peut mettre : *les Esclops*, *lé Merlé*, dont on surcharge les détails à l'infini, mais qui se résume à cette déjà suffisante nomenclature pour le pauvre déchiqueté...

Lé merlé n'a perdut lé bec, la lengo, un el, dus els, lé cap, lé col, uno alo, dos alos, uno pato, dos patos, lé bentré, l'esquino, las plumos, la cougo, chaque détail bissé, puis le refrain :

Coussi cantara
Lé merlé n'a pas maï dé bec !

Enfin l'enfant commence à gesticuler, à sautiller, à vivre de façon plus intense. On l'occupe alors par des *rondes*.

Las escramalhos soun sul foc,
Rebiro, rebiro ;
Las escramalhos soun sul foc,
Rebiro Margot.

Un carbou toumbo dins l'aigo,
Fa *chiou, chiou,*
Sor-mé d'aquiou

Las escramalhos soun sul foc, etc.

Lorsqu'il a dit adieu à la *mama-poupou*, l'enfant, devenu écolier, se charge lui-même du soin de ses plaisirs et il recourt à la *roundo dé sourtido*, non sans diverses péripéties, finement dépeintes dans la *Miral Moundi*.

Atal mous escouliés quand l'escolo es finido
Sounjon à dansa leu le *branle de sourtido*,
Se buton l'un sur l'autre e toutis agafats,
Fan à qui les prumiès se seran espouffats
L'un es gitat pel sol et l'autre se relèbo,
Tantôt dessus, déjouts, coumo fa la callebo ;
Et toutis, per sourti, soun autant diligens
Qué s'èron, per dintra, moustradis négligens.

— Le dernier vers est un peu pour la rime, dira la maman... *Es tan balen, moun drolle !... Béni, paourot... aquiou un soou per fa as coucoumets !*

***

Rébrècs et Mescladis, qui constituent les titres originaux des dernières œuvres si variées de G. Visner, ce sera la rubrique sous laquelle nous signalerons, un peu pêle-mêle, certaines publications, de tout genre, auxquelles il paraîtrait juste de conserver un souvenir.

Horace, Virgile, Lafontaine tentèrent souvent les imitateurs. On possède diverses traductions des poésies de Virgile. Quant aux rimeurs qui s'engagèrent dans le sillon du fabuliste — non sans succès d'ailleurs — la liste en est fort longue.

En 1776, à Bayonne, parut un excellent recueil de *Fables causides de La Fontaine en bers gascouns*. A la fin se trouve un *Dicciounariot gascoun è frances*.

A Montpellier, en 1805, F. Martin publia les *Fables, contes et autres poésies patoises*.

Un bordelais, M. Bergeret, édita en 1816 et dédia au duc d'Angoulême, les *Fablos causidos dé Jean La Fountaino trémudados en berses gascouns.*

M. Ruben, Conservateur de la bibliothèque communale de Limoges, a publié, en 1861, une brochure intitulée *De quelques imitations patoises des fables de La Fontaine.* Il dresse les listes de l'Auvergne, du Limousin, de la Provence, du Béarn et de la Gascogne. Dans la nomenclature du Languedoc, M. Ruben enregistre : les fables et contes d'Auguste Tandon et F. Martin, de Montpellier ; de Couret, d'Alais ; d'Auguste Galtier, de Castelnaudary ; de Roumieux, Bigot, Manluis, Salles, etc., de Nîmes.

L'abbé Doumenjou, curé de Saurat (Ariège), a traduit en languedocien les *Fables de Fénelon.*

A l'imprimerie Lescamela, de Tarbes, on a publié, en 1868, *La Bido d'Esopo tramétudo per Maximo Planudo d'amb' uno cauzido dé fablos anticos.*

= Contes, madrigaux, satires, églogues, élégies, romances, épîtres, requêtes, portraits, facéties, traductions diverses, etc., etc., on trouva un peu de tout, en langue *moundino* depuis 1600 jusqu'à ce jour.

En suivant les dates d'impression, à Toulouse, on peut signaler : *Requesto de Mᵉ Cournet à la bando jouyouso sur la restituciu de son Redde Estouffat,* 14 juin 1662.

L'Acoumplissomen del Canal ou las Nossos de l'Occean e de la Mediteraneo, faïtos à Castelnaudarry, le 19 may 1681. Jean Boude, imprimeur.

A la louanjo de Monseignou de Maniban, noummat prumié Presiden del Parlomen de Toulouso. 1722, Lecamus, imprimeur.

Relatiu del Combat Nabal et de la Bictorio rampour-

tado pes Franceses sus Angleses, le 25 may 1761, dins le Grand Bassi del Canal, à Toulouso.

Estrenos mignognos del 17 del mes de may. Cansous noubelos sur la Proucessiou généralo de Toulouso, toutos sur lé poulit ayré des Pèlerins. — 6 mai 1762. Guillemette, imprimeur, vis-à vis S. Rome... La prumièro *Cansou* sur l'ourigino de la Proucessiou generalo del 17 del mes de may ; la secoundo, sur le debut de la Proucessiou ; la troisièmo, sur las reliquos pourtados à la Proucessiou (p. 17) ; la quatrièmo sur tout le resto de la Proucessiou.

En 1820, *le Sent Ebangely dé Nostré Ségnou Jésus-Christ seloun Sent Jean, traduit en lengo toulouzèno.* Emprimario de beouzo Nabarro, carrièro des Tierceros, nº 84.

Les pouetos benjats, pichot pouemo per rire, en dus cants. 1839.

Le Ritou Cambo-Fi, pouemo en sieis cants. 1844, Froment, imprimeur.

Le 19 septembre 1847 on publia, à l'imprimerie Bonnal et Gibrac : *La Festo de Sent-Subra, Cansou meso en musico per M. R. Pradel e que diou estre cantado al Grand Councert, per la Soucietat del Faubour.*

Lé Lagagnous ou lé Pescayré dé sablé, cansou pel mieyt Carémé dé 1848, parut chez Froment.

Le Bœuf rôti, Fête de Saint-Cyprien, du 22 août 1852, fut édité chez l'imprimeur J. Dupin.

Chez Delboy, puis à l'imprimerie Pinel, le poète Combes publia *las Coursos de Toulouso,* pour 1846 et 1847. Du même auteur, imprimée par Delsol, rue Croix-Baragnon, 1854, *Bido de la Bienhurouso Germeno,* countado per un ancien de Pibrac, pouemo...

Sans date, mais pouvant s'attribuer à Toulouse, on pourrait encore signaler : *Descripciou de la proucessiou*

generalo de Toulouso, que se fa le dex e sept del mes de may, à l'aounou de sa delibrenço, lé tout per ordre e arrengomen. — *L'Atge d'or dé las Grisetos*, par Henri Gillis, chez Dupin, imprimeur. — *La Counsorço del tens present, les Coucuts, la Jalousio e las Binagrieros.* — *Le Bon soir des moundis.*

Enfin, pour lui être agréable s'il lit jamais ces lignes, mentionnons *Moussu Carnot à Toulouso, cansou del joun, musico e paraulos d'Adrien Blandignero.* Toulouse, 19 mai 1891... Il y avait six couplets, dont voici le premier échantillon....

Rebeillo-te, fiero Toulouso,
rabissento e noplo Citat,
per recebre sur ta pelouso
le plus nople e grand Magistrat.
Déjà le Prefet et le Mairo
se randen al cami de fer !
La foulo, d'amé Blandignero,
formon uno escorto d'infer !
(Al refren, *ayre de Pourbilo*).

Dans la région d'oc, relevons encore quelques intéressantes publications...

L'embarras de la fiéro de Beaucaire, en vers burlesques vulgaires, par Jean Michel, de *Nismes*. — Amsterdam. Daniel Pain, 1700.

Grizoulet, lou joloux otroupat, per Rousset. — O. Sorlat, imprimayre. 1751.

Detal dé l'aygat dé Mountalba, del mes dé janbiè 1826. Fourastiè, librayré.

Lou Guide del Bigneyrou, ou pichou tratat en berses patoueses, pér Laforgo-Rafino. — 1844. Mountalba. Renous, imprimeur.

L'esprit del tems ou la Rebouluciou de quatre-bints-naou, poème par Maitre Jacques. — 1857. Pamiers. Vergé, imprimeur.

Le Repaich campestre ou l'Empouisounomen del Barrèou de Carcassouno, pouemo comique en quatré cants et en bersés. — Carcassonne. Labau, imprimeur.

Traduction libre des trois premières églogues de Virgile en vers patois, par Pelissié. — Cahors. Combarieu, imprimeur.

Dans la même bonne ville de Cahors, les libraires ont mis en vente, depuis 1883 jusqu'à l'heure présente, une série fort coquette de poésies, signées par J. B. Rouquet, « *pintré en boueturos* ». On lira avec plaisir : *Uno Ramadeto de sounets ; Flouretos mountagnolos ; Un Ramelet de campanetos ; A la Poulougno ; Jantil e Tountouneto*, poème cadurcien, couronné par la Société des Etudes du Lot... J. B. Rouquet est notre concitoyen. Il naquit à Toulouse, le 2 mars 1840.

CHAPITRE VIII

Dictionnaires. — Grammaires. — Orthographe. — Bibliographies. — Journaux. — Faut-il abolir le patois ?

Le premier livre d'une nation, dit M. de Volney, *c'est le Dictionnaire de sa langue.* On procède à l'investigation de la langue à l'aide des instruments qui y sont propres et les instruments des langues, ce sont les mots. Il faut donc, continue Charles Nodier, faire compliment aux Italiens de leur Dictionnaire de la *Crusca ;* aux

****

Anglais, de celui de Johnson ; aux Allemands, de celui d'Adelung.

Dans cet ordre d'idées, on pourrait aussi complimenter les Toulousains d'avoir conservé à l'Académie Française le *Dicciounari moundi*, de Doujat, auquel les Quarante Immortels devront quand même recourir, chaque fois qu'ils voudront retrouver l'expression intime d'un mot contesté.

Cette appréciation du Dictionnaire toulousain, qui pourrait paraître un peu « chauvine », n'est, en réalité, que l'écho affaibli des louanges dont cet important ouvrage fut l'objet, dès son apparition, en 1638.

Dans la Préface du *Dictionnaire étymologique de la Langue française*, par Ménage, publié en 1750, on lit ceci : « Le Languedocien nous a conservé les racines, aussi bien que la vraie signification d'une infinité de mots, dont nous ne cherchons l'origine qu'en tâtonnant. Les ouvrages languedociens sont d'un secours incroyable pour débrouiller l'histoire des changements de la Langue française, et nous avons obligation à un Académicien fort habile, M. Doujat, qui savait autre chose que le français, d'avoir bien voulu ramasser tout ce qui s'en trouve dans le Goudouli. Car ce Dictionnaire ne sert pas seulement à entendre les ouvrages ingénieux de ce fameux toulousain, que la nature avait fait Poète en dépit de l'art ; mais aussi pour éclaircir une infinité de choses, dont on ne peut rendre raison dans notre Langue qu'en ayant recours au Languedocien. »

Ainsi apprécié, le *Dicciounari moundi*, de Doujat, suffirait à prouver l'utilité de l'étude du patois toulousain pour mieux apprendre la langue française.

Ce Dictionnaire suscita, dans la suite des siècles, un certain nombre d'imitateurs. On voulut tenter, pour les autres dialectes ou sous-dialectes *d'oc* et de l'entière

région méridionale, ce que Doujat avait si bien accompli pour le parler toulousain.

Ceux auxquels le Ciel réserva des loisirs peuvent faire des études comparées, avec plusieurs de ces dictionnaires...

1785. — *Dictionnaire languedocien français*, par Sauvage.

1808. — *Glossaire de la langue romane*, par Roquefort.

1820. — *Dictionnaire du patois du Bas-Limousin* (Corrèze), par Beronie.

1827. — *Vocabulaire roman-français*, par F. Martin.

1838. — *Lexique roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours comparée avec les autres langues de l'Europe latine*, par Raynouard.

1845. — *Dictionnaire patois-français du Tarn*, par Gary.

1850. — *Dictionnaire de la langue romano-castraise*, par Couzinié.

1877. — *Dictionnaire des idiomes romans du Midi de la France, concernant les dialectes du Haut et du Bas-Languedoc, de la Provence, de la Gascogne, du Béarn, du Quercy, du Rouergue, du Limousin, du Bas-Limousin, du Dauphiné*, par Azaïs.

1878. — *Lou Trésor dou Félibrigé ou Dictionnaire provençal-français*, par F. Mistral.

1880. — *Vocabulaire béarnais-français*, par Lespy.

1893. — *Dictionnaire français - occitanien, donnant l'équivalent des mots français dans tous les dialectes de la langue d'oc moderne*, par L. Piat.

A cette liste, on pourrait ajouter des vocabulaires et glossaires, pour la plupart des sous-dialectes de la langue

d'*oc*. On les trouve dans les publications spéciales des Académies des divers départements du Midi.

M. J. Honnorat, docteur en médecine, qui publia, en 1846, un *Dictionnaire provençal français ou Dictionnaire de la langue d'oc ancienne et moderne*, avait lancé, six ans avant, une brochure dans laquelle il exposait son Projet. Eplucheur excessivement méticuleux, jugeant peut-être l'homme à la taille et la valeur d'un volume à son épaisseur, M. Honnorat n'est pas tendre pour ses devanciers. Ainsi (page 21), il dénonce à ses futurs lecteurs que : « Le *Dicciounari moundi* ou Dictionnaire de la langue toulousaine, de Doujat, ne contient pas plus de 3,000 mots ; que celui de Pellas, provençal-français, n'en a pas 12,000; que celui de Sauvages, languedocien-français, n'en renferme pas plus de 15,000; que le Vocabulaire provençal-français, par une Société de Gens de Lettres, n'en définit que 13,000 environ ; que le Dictionnaire du patois du Bas-Limousin n'en renferme pas 8,000; que celui de M. Garcin, provençal-français, n'arrive pas à 10,000 ; que celui de M. Avril ne dépasse pas 12,000... » Doujat n'a pas besoin d'être justifié pour son extrême réserve. Tout mot qu'il donne est exclusivement patois. Il n'a pas voulu se surcharger d'un fatras d'expressions déjà adoptées, à son époque, par les *franciman* de la Seine. Cela rend son recueil encore plus précieux, parce que c'est un trésor d'or pur toulousain.

***

Après le Dictionnaire, recueil des mots d'une langue, la Grammaire présente la constitution même de cette langue, de ses lois ou des usages qui en prennent l'autorité. « La Grammaire proprement dite n'est qu'une

branche de l'histoire ; c'est une science de faits qui constate, analyse, classe les manifestations de l'état momentané où une langue a été amenée par une suite de changements et que d'incessantes révolutions tendent à modifier. Le rôle de la Grammaire ne va pas au delà de cette constatation. Elle promulgue des faits qui se sont érigés en règles. »

Le dialecte employé par les premiers Troubadours étant devenu la langue littéraire de tout le midi de la France, de la Catalogne et de l'Italie septentrionale, on ressentit, d'assez bonne heure, le besoin d'un guide, d'une grammaire, pour l'apprendre par principes. Le premier ouvrage de ce genre fut composé par le troubadour Ramon Vidal, au commencement du XIII^e^ siècle. Il est intitulé : *Las Rasos de trobar*.

Hugues Faidit composa, vers la fin du même siècle, le *Donat provençal*, dans lequel, d'après M. Chabaneau, il ne visa qu'à faire œuvre de grammairien.

Plus tard, nous rencontrons une autre Grammaire, bien toulousaine : *Las flors del Gay Saber, estier dichas las Leys d'Amors*.

C'était après la guerre d'extermination des Albigeois, lorsque nos poètes soulevèrent le crêpe lugubre qui couvrait leur lyre et se reprirent à chanter.

Pour que le roi de France, dit M. Gatien Arnoult, qui a étudié de près cet important ouvrage, pour que les Inquisiteurs de la Foi ne pussent s'y tromper, les sept troubadours prirent le soin de donner à la poésie une dénomination dont ils définirent le sens précis ; elle fut appelée *Amour*, signifiant cette noble inclination à la vertu qui nous fait trouver du plaisir à désirer et pratiquer le bien. Et comme la poésie nous tient gais, joyeux, doucement occupés en nous mettant à l'abri des ennuis et des chagrins inséparables de l'existence, ils la nom-

mèrent aussi la *Gaie Science* et le *Gai Savoir*. Le corps académique qu'ils constituaient devint le *Gai et Joyeux Consistoire* et, continuant ce langage figuré, ils nommèrent *Joies* les fleurs d'or et d'argent qu'ils devaient décerner dans leurs concours.

En 1356 furent définitivement rédigées *Las flors del Gay Saber*. « Cet ouvrage, ajoute M. Gatien-Arnoult, doit être considéré moins comme l'œuvre individuelle d'un seul homme que comme l'œuvre commune du Corps des poètes de Toulouse. Et si l'on songe que Toulouse était alors la vraie capitale intellectuelle du pays d'oc ; que ce pays ou langue d'oc comprenait physiquement la plus grande partie de la France, entre la Loire, les Pyrénées, les Alpes et les deux Mers, tandis que moralement il s'étendait même au-delà des Pyrénées et des Alpes, en Espagne et en Italie, et que, pour tous ces pays, le Corps des poètes de Toulouse était une sorte de sénat poétique ou d'aréopage littéraire, à qui l'on reconnaissait le droit souverain de décréter et d'appliquer les lois de la composition, il est impossible qu'on ne soit pas frappé de l'excessive importance d'un tel livre. C'est mille fois plus qu'un Dictionnaire de l'Académie française de ce temps-là, car c'est un code de littérature, donné par la seule Académie qui existât alors. »

D'autres grammaires furent publiées pour la langue romane et sur notre patois méridional...

GRAMMAIRE FRANÇAISE, EXPLIQUÉE AU MOYEN DE LA LANGUE PROVENÇALE, ou *nouvelle méthode avec laquelle un provençal qui sait lire, peut, sans maître, apprendre en peu de temps à parler et à écrire correctement le français*. — Marseille, Camoin, libraire. 1826. In-8°. En épigraphe, la note suivante : « Une grammaire toute française ne peut convenir qu'à quelques provinces où le français est usuel : en Provence, un pareil ou-

vrage est insuffisant parce que nous ne pouvons apprendre le français que par notre langue maternelle, c'est-à-dire par le provençal. »

Raynourd, pour préparer à la lecture des poésies des Troubadours, rédigea la *Grammaire romane.*

Son système fut combattu, en 1841, par Bruce-Whyte, dans l'*Histoire des langues romanes et de leur littérature, depuis les origines jusqu'au* XIVe *siècle.*

Chez Alzine, libraire, à Perpignan, parut, en 1852, la *Grammaire catalane-française, à l'usage des Français obligés ou curieux de connaître le Catalan, des linguistes et des amateurs de la langue romane*, par Puiggari.

Frédéric Diez, auteur de la *Grammaire des langues romanes*, fut traduit en français par MM. Brachet et Paris, 1874.

En 1876, M. Chabaneau écrivit la *Grammaire limousine,* tandis que M. Luchaire, deux ans après, présenta ses *Etudes sur les idiomes pyrénéens de la région française.*

La *Grammaire béarnaise*, par V. Lespy, porte la date 1880.

Emile Mazuc, en 1899, publia la *Grammaire languedocienne.*

M. l'abbé Castet, auteur des *Etudes grammaticales sur le dialecte gascon du Couserans* (1895), fut l'objet d'un commentaire par M. Pasquier.

S'il se révélait quelques divergences entre grammaires d'un même sous-dialecte, il faudrait s'en consoler par l'appréciation qu'un homme compétent, M. Emile Chasles, donnait, le 20 janvier 1901, sur la Grammaire française et les grammairiens.

Racontant la querelle et la réconciliation d'entre

l'Institut, le *participé passé* et le ministère de l'Instruction publique, M. Emile Chasles conclut ainsi... « Presque tous les grammairiens français veulent encore nous donner le tableau complet des formes normales de la conjugaison. Ils inventent un impératif à *vouloir* qui n'en comporte pas : *Veux ! voulez !* Ils déroulent devant nos yeux toutes les formes légales du verbe *mouvoir*, de sorte qu'il faudrait faire un charmant récit dans ce goût : « Pour passer, il fallait mouvoir cette énorme pierre. J'appelai un homme à mon aide, croyant que nous la *mouvrions* à deux. Il me répondit : Je ne la *mouvrai* jamais. Pour que je la *musse*, il me faudrait un cric. Et nous ne la *mûmes* pas. » Voilà le français selon la formule ! Une grammaire sensée, qui donnera la loi, puis l'usage et le pourquoi de l'usage est encore à faire. Depuis le temps où Fénelon l'a demandée, personne n'a pu la faire. Faut-il s'en étonner ? Non, si l'on songe qu'une langue est un merveilleux tissu, l'œuvre complète des siècles, et qu'il faut, pour comprendre à fond ses origines, son génie, ses grandes lois, ses règles délicates, ses variations (toujours fondées sur quelque raison plausible), une intelligence supérieure, une érudition profonde, un goût d'artiste, un tact de femme, le don de la clarté qui est une éloquence, la sympathie envers les humbles et les enfants pour qui l'on travaille ; alors on s'expliquera la difficulté de trouver un pareil génie. En attendant, les grammaires de toute l'Europe fourmillent de règles, exceptions, variations, hésitations, discussions, etc. Le public veut les jeter à l'eau. C'est, en France, ce qu'on fait pour le *participe passé*, mais il surnage ! Tout est à recommencer ! »

***

Comment doit-on écrire la *lenguo moundino ?* A quelle orthographe faut-il donner la préférence ? Doit-elle se perfectionner, en remontant le passé par la voie étymologique, ou faut-il qu'elle recherche de plus en plus la simplicité phonétique ?

Question complexe, avec des solutions proposées en sens contraire par des écrivains de réelle valeur !

G. Visner a passé la revue des divers systèmes préconisés pour l'orthographe. A la page 175 du *Dicciounari moundi*, de Doujat, « *empeoutad* », il a expliqué l'*ortografo mistralenco ;* l'*ortografo felibrenco*, de Roumanille ; celle des Félibres limousins ; celles de Piat et d'Auguste Fourès ; enfin, celle de quelques *felibres moundis*, ne suivant correctement aucun système, peut-être pour procéder un peu de tous.

« Les Troubadours, dit M. Gabriel Azaïs, s'occupèrent avec un soin minutieux, non seulement de la forme de leurs poésies, mais aussi de l'orthographe et de l'épuration de la langue. Dante vante la *correction* de Géraud de Borneil et Pétrarque, dans son *Triomphe d'amour*, le *Dir polito e bello*, d'Arnaud Daniel. Ils écrivaient, d'ailleurs, à une époque fort rapprochée de celle où le latin vulgaire était encore en vigueur. Aussi leur orthographe, qui est toujours étymologique, reproduit-elle fidèlement celle de ce type commun aux idiomes méridionaux. Ce n'est que par sa complète adoption que l'uniformité et la régularité pourront s'établir dans la manière de les écrire aujourd'hui. »

Tel n'est pas l'avis de G. Visner. « L'orthographe du *moundi*, dit-il, tend depuis des siècles vers la simplicité des formes et des règles, vers l'idéal graphique consis-

tant à ne donner qu'un son par lettre, un signe par son ; elle réduit ses exceptions à leur plus simple expression, attendant de pouvoir les supprimer complètement. C'est cette orthographe que nous suivons, fixant l'effort constant des écrivains populaires en cette formule : Toutes les lettres s'y prononcent à la valeur de l'alphabet commun avec le français ; les exceptions qu'a ce dernier dans les sons, les lettres inutiles de ses signes réduits au minimum possible dans notre langage écrit. »

Cette conclusion pour l'orthographe du patois s'accorde avec le mouvement de réforme pour l'orthographe du français, que M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, a accentué par un mémorable rapport présenté en 1893, sur ce sujet, à l'Académie Française.

Si les Quarante Immortels en sont réduits à constater, par les incessantes modifications de l'interminable *Dictionnaire*, la fragilité et l'instabilité de l'orthographisme officiel français, on peut excuser quelques fantaisies orthographiques de personnalités ou de sous-groupes dans la grande et bruyante famille de l'actuelle langue d'*oc*.

***

Les Bibliographies générales ne présentent qu'un intérêt secondaire, pour l'ensemble *del nostré patouès toulousèn*. Elles se ressemblent, surtout pour les erreurs qu'elles contiennent. En effet, la plupart des bibliographes, très « *ferrés* » sur les principales langues d'Europe, ignorent ou dédaignent les patois. Par conséquent, lorsqu'ils parlent d'un de ces ouvrages, c'est sans l'avoir manipulé entre leurs dix doigts ou sans avoir su le traduire fidèlement. Ceci constaté, sans arrière-pensée médisante ; mais pour eux, du patois, *raca*, ou même une autre rime !

Les Bibliographies patoises sont plus précieuses, quoique fort incomplètes. La plupart des auteurs modernes ou les éditeurs, dans les réimpressions, alignent des nomenclatures. Tout cela est bon à consulter pour se compléter réciproquement.

Les œuvres patoises du XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ont été indiquées par le docteur Noulet, qui a donné aussi un catalogue de quelques publications de l'époque révolutionnaire. La laborieuse et consciencieuse vulgarisation, ainsi opérée par M. Noulet, fut mise, on le sait, en pleine lumière, dans la brochure de G. Visner.

C'est également par l'intermédiaire de G. Visner, que fut dressé le *Catalogue de la Bibliothèque* de l'ancien Directeur du muséum d'Histoire naturelle de Toulouse. L'énumération des livres patois commence page 44. Elle se divise en partie religieuse et en partie profane (page 60). Celle-ci se subdivise en idiome de Toulouse et de la région toulousaine, avec l'énumération s'ensuivant des idiomes du Gers, du Tarn-et-Garonne, du Lot-et-Garonne, de la Gironde, de l'Aveyron, du Cantal, du Lot, du Tarn, de l'Aude, de l'Hérault, du Gard, de la Lozère, de l'Ariège, des Pyrénées, des Landes, sans en excepter (page 129) les idiomes catalans et castillans, qui se réclament de la langue romane.

Ce *Catalogue de la Bibliothèque patoise du D^r^ Noulet* est un guide pratique et sûr, à travers les milliers de publications écloses dans la féconde terre d'*oc*. G. Visner n'y parle d'ailleurs que de ce qu'il a vu, bien vu, ce qu'on appelle vu. On peut donc se fier à sa description d'érudit et de bibliophile, doublé d'excellent poète toulousain. Cela augmente encore l'amertume du souvenir, que le 20 décembre 1894, la fièvre des enchères publiques ait éparpillé trop de documents toulousains aux quatre vents d'Europe, y compris l'Allemagne.

Les Allemands, d'ailleurs, se montrèrent toujours gloutons de pareils morceaux, dont on peut retrouver la trace dans la *Bibliographie des patois gallo-romans*, par Dietrich Behrens, professeur de philologie romane à l'Université de Giessen (grand duché de Hesse), traduite en français par Eugène Rabiet, professeur de philologie romane à l'Université de Fribourg, en Suisse.

Dans le *Journal de Toulouse* (mardi, 21 août 1860, p. 3, col. 3). M. Barry, professeur à la Faculté de Toulouse, constatait déjà cette préoccupation des écrivains d'outre-Rhin. « Il y a peu de villes en France, dit-il, où l'on s'occupe moins qu'à Toulouse de langue et de littérature romane. Pendant que nos sociétés scientifiques s'endorment comme le fleuve du poète, au bruit flatteur des généralités vaguement ingénieuses, que nos Académies littéraires, vouées par tradition au culte des élégances, arrondissent et suspendent des périodes qui nous rappellent toujours les guirlandes de buis sous lesquelles il faut passer, aux grands jours, pour arriver jusqu'à elles ; nous laissons à des gens du Nord, à des étrangers quelquefois, le soin pénible et glorieux d'interroger notre passé où tant de choses restent obscures, de fouiller nos bibliothèques et nos archives, de publier et d'interpréter les monuments de notre littérature elle-même, et c'est de l'Allemagne que nous sont venus, dans ces derniers temps, les travaux les plus mûrs et les plus judicieux dont elle ait été l'objet ! »

Ce que M. Barry déplorait en 1860, ne serait-il plus vrai aujourd'hui ? Hélas, la troisième édition de la *Bibliographie de Behrens*, 1893, publiée à Berlin, EN FRANÇAIS, n'est pas pour donner un démenti à cette appréhension patriotique du professeur toulousain !

Combien de temps cela durera-t-il encore ?...

***

Notre patois, qui improvisa de gazouillantes nichées de poètes, occupa souvent une bonne et belle place dans la presse méridionale.

Lé Goudouli, empruntant un nom cher à la Cité palladienne, parut le 1er novembre 1851. Ce journal mensuel (bureau, rue des Tourneurs, n° 45) publia des chansons, fabliaux, fables, contes, nouvelles, fantaisies, etc. Dans le premier numéro, que nous avons sous les yeux, on peut lire : la *Cantate des ouvriers de l'île de Tounis et ceux du faubourg Saint-Cyprien, à la Ville de Toulouse; lou Poutou; le Loup et l'agnel, fablo imitado de Lafountaino*, etc. ; et ces couplets chantés par Mme de Niquet à l'archevêque de Toulouse, qui dînait chez elle.

Cette gambilleuse Présidente voulait se plaindre d'une question indiscrète, que lui avait faite son confesseur. Alors, elle improvisa ceci, sur l'air : *où allez-vous M. l'Abbé?...*

I

Un counfessou fort indiscret,
En coufessan me demandet
Sé n'éroï estado aïmado.
Obé,
E sé m'eri laïssado...
Bous, m'entendets bé.

II

Sé m'entendets, m'entendets bé,
Sé m'entendets, digats pas ré,
Bous, c'ets lou soul pécaïré,
Obé

A qui laïssario faïré...
Bous m'entendets bé.

III

Pour se venger de son mari qui avait l'air fâché de la liberté de cette chanson :

Moussou lou président Niquet,
Jou bous aou disi franc et net,
Sé m'en téniots rancuno,
Obé !
N'en pourtariots may d'uno...
Bous m'entendets bé.

Ces trois couplets sont étalés en belle cinquième page du Journal et la Censure d'alors ne parut pas s'en émouvoir...

Vers 1859 et durant une période de dix années, un homme sympathique et modeste, bienveillant et tolérant, Alexis Blanchard, ouvrit et présida un Cénacle littéraire dans son immeuble de l'allée Lafayette, n° 35, à l'angle de la rue Caffarelli.

Autour de Blanchard se forma une véritable pleïade de *jeunes* toulousains, qui apprirent là ce que doit être la véritable confraternité de la Presse, puisque les opinions et les croyances finissaient par se confondre dans le même sentiment d'émancipation et de solidarité humaine.

Une génération ardente de journalistes sortit de cette école professionnelle gratuite, où le maître payait d'exemple, par un labeur acharné, incessant, une amabilité à toute épreuve, une foi tellement robuste aux principes qu'elle émietta sous les presses de Pradel (place de la Trinité, 12), et de Montaubin (petite rue Saint-Rome), *jusquos al darnié riplou dé soun oustal.* Louis Braud

actuellement rédacteur en chef de la *Dépêche*, Genty Magre, rédacteur du *Jour*, de la *Réforme* et du *Progrès libéral*, la plupart des jeunes journalistes toulousains du déclin de l'Empire s'étaient rencontrés là, collaborant avec Louis Ariste, Jean-Bernard, Pierre Lafuste, et tant d'autres, aux journaux souvent transformés, de Blanchard : *Le Sommaire, Le Versificateur, La Renommée*, etc.

Ces publications de Trismegiste, — pseudonyme de Blanchard, — étaient hospitalières au langage survivant des Troubadours. Souventes fois on y parla de ces ancêtres et on publia des strophes patoises, qui, comme *Lé Pitchou Sabouyard et sa marmoto*, ne passèrent point inaperçues.

Le 3 janvier 1860, de Hautwill-House, un exilé avait envoyé à Blanchard-Mécène ce salut réconfortant : « *Nouveaux remerciements, ex imo corde, et tous mes souhaits fraternels aux poètes de la pleïade toulousaine.* Victor-Hugo. »

Pendant que Blanchard favorisait ainsi l'essor des nouveaux venus, il parut, dans notre ville, deux autres publications, qui préconisèrent la décentralisation littéraire et ne boudèrent pas au patois. M. F. Lacointa dirigea la revue de l'Académie de Toulouse (1855) et M. Gatien Arnoult fonda la *Minerve* (1869).

Entre temps, on lut le *Langodoucian*, qui n'eut malheureusement qu'une existence éphémère.

Nous ne referons pas le résumé de la Presse patoise actuelle. Il est consigné, avec des documents précis, au chapitre *Toulouse Journaux*, page 876, de notre *Histoire populaire de Toulouse*. La place qu'elles méritent est réservée à deux publications spéciales et, à ce titre, plus particulièrement sympathiques aux patoisants : *La Terro d'Oc*, publiée par les *félibres dé l'Escolo*

Moundino ; *Lé Gril, toutjoun poutounaréjaïré*, de G. Visner.

Ajoutons cependant que les gazettes quotidiennes continuent volontiers la tradition du *Journal de Toulouse*, le centenaire ancêtre qui vient de disparaître, et ne ferment pas leurs colonnes aux communications patoisantes. La « petite » Presse, elle, s'en montre absolument friande et l'on a pu voir le *Midi Artiste* et l'*Art Méridional* publier, de confiance (grand merci !), quelques pages éparses de la présente Préface, avant même que ces derniers feuillets fussent remis à Ryp-Perry, poète-imprimeur — *aquel que quand se met à débatana amé Visner, on pot aprénè tout ço qué sé canto à Toulouso...*

Les colonies de Méridionaux, qui sont certainement le plus pittoresque ornement de la Capitale, se rattachent au foyer natal par des périodiques pleins de saveur. Les Toulousains ont le *Capitole* ; les Montpellierais, *lou Clapas*, tous deux rédigés en français, hélas !... Les Ariégeois, eux, ma foi, sont plus crânes. Le numéro mensuel l'*Arièjo dins Paris*, emploie l'idiome ancestral, qui semble répéter carrément aux *franciman* la fameuse devise : *Tocos-y se gaousos* !

***

Après cet entassement de Biographies et de Bibliographies, est-il maintenant nécessaire de poser encore la question, proposée par l'abbé Grégoire à l'examen de Centralisateurs de la Convention nationale ?

Faut-il se demander s'il convient « d'*uniformer* » la langue et de contraindre tous les habitants du territoire de France à ne parler que l'idiome français ?

Il nous semble que la question est devenue oiseuse,

parce que l'expérience a démontré l'inanité de toutes les entreprises tentées jusqu'à ce jour et aussi parce qu'il n'est pas possible de canaliser la pensée humaine comme on endigue les ruisselets, pour les concentrer dans le bassin d'un square, avec un jet solitaire au trou du milieu.

Les meilleurs esprits s'accordent avec Charles Nodier, qui brisa mainte lance en faveur des patois *provinciaux*.

« Les patois, dit Nodier, n'ont ni *chevalorama*, ni *mélolonthe*, ni la multitude d'*argotismes* à demi sauvages, à demi présomptueux, qui débordent du Dictionnaire des nations civilisées. Ils ne savent ce que c'est que *linguistique* et que *lexicologie*, et que mille autres barbarismes greffés sur le grec et sur le latin, dont les pédants ont fait des mots ; mais montrez-leur un être sensible, à formes prononcées et à caractères saillants, et vous verrez avec quelle puissance ils lui imposeront son vocable propre, et de quel tour ils sauront le peindre !...

« Les patois sont plus riches que le français, cent fois, en onomatopées parlantes, en métaphores ingénieuses, en locutions hardiment figurées ; ils sont plus riches dans le mouvement de la parole et dans le nombre souvent rythmique de la période ; ils sont plus riches d'acceptions singulières et nouvelles, qui rajeunissent le mot par l'idée ou l'idée par le mot ; ils sont plus riches jusque dans leur alphabet verbal, puisqu'ils ont des prosodies, des accentuations, des lettres toniques dont l'harmonieux secret a disparu de vos langues.

« Quant à l'utilité d'une étude approfondie des dialectes d'une langue quelle qu'elle soit, personne ne niera que celui qui ne l'a pas faite ne connaît sa langue qu'à demi. Les langues néolatines exigent cette étude plus impérieusement encore que les langues primitives, autoch-

tones, vu qu'on n'arrive à la connaissance des racines d'un bon tiers des mots de la langue française que par le moyen des patois, qui ont ordinairement conservé le mot de la manière dont il s'est fait. Et si l'on voulait exploiter cette mine abondante de l'étude des langues dans toute son étendue, on obtiendrait des résultats surprenants. Sans doute cela exigerait des moyens extraordinaires. Il faudrait pour cela établir dans les provinces un certain nombre d'Académies, qui, pour remplir complètement leur mission, devraient être composées d'une part de philologues éclairés, de l'autre de gens des plus basses classes, et où chaque commune, chaque village, chaque hameau, aurait ses dépendances.

« On arriverait peut-être de cette manière à découvrir et à reconstruire la langue primitive des Gaules, ce qui amènerait tout naturellement la solution d'une foule de problèmes qui s'y rattachent. On parviendrait sûrement à retrouver, dans les couches celtiques, grecques, romaines, germaniques et orientales, les racines fossiles d'une grande partie du français de nos jours, lesquelles autrement nous resteront toujours inaccessibles, dans leur totalité, quoique Du Cange et autres aient montré ce qu'un homme seul peut faire dans ces recherches. »

Une autre considération impose la conservation du patois, dans l'intérêt même de la langue française.

Tandis que les rois de France bataillaient au Nord pour préparer l'unité territoriale de la Monarchie, ils ne se préoccupaient guère de la langue naissante, qui se délivrait à grand'peine du tudesque pour s'abâtardir avec le saxon. Dans le Midi, au contraire, la paix bienfaisante favorisait l'essor littéraire et on ne peut plus contester que l'idiome de Paris était absolument barbare lorsque celui de Toulouse avait atteint un tel

degré de perfection qu'il devenait le guide de l'Italie et de l'Espagne. C'est donc aux dépositaires du roman d'*oc*, aux *moundis*, à notre patois languedocien, que la langue française doit recourir pour rechercher l'étymologie d'un nombre considérable de mots, détournés de leur signification première. Cela fut constaté dans d'importants travaux de linguistique et ce serait folie de se priver de ce précieux moyen d'investigation.

D'ailleurs, la langue française n'est point parvenue au plus haut degré du progrès et on jugera, par quelques exemples, combien l'expression méridionale reste supérieure au parler du Nord.

En patois, nous pouvons aisément répartir les nuances les plus infinitésimales, qui conviennent le mieux à l'expression de la pensée, par les *augmentatifs* et les *diminutifs*, fort rares en français. Nous disons, nous, *d'un seul mot : gous*, *gousset*, *goussas*, *goussarras*, qu'il faudrait traduire par *chien*, *petit chien*, *gros chien*, *extraordinaire chien*. Nous employons, *d'un seul mot : pradario*, *prado*, *prat*, *pradet*, *pradelet*, qu'on essayera de représenter par *vaste étendue de prairie*, *grand pré*, *pré*, *petit pré*, *tout petit pré*. Pour *descado* et *desquetat*, il serait indispensable de recourir à une longue phrase française, à peu près ainsi : *tout plein une grande corbeille ; tout plein une petite corbeille*. A cette comparaison, la langue de la Seine ne brille pas précisément par la richesse et la variété !...

Voudrait-on, malgré tout, essayer de réaliser le projet de l'abbé Grégoire, quels efforts surhumains ne faudrait-il pas faire pour exterminer ces langues, qui se sont identifiées, depuis tant de siècles, avec le sol natal ! Appelons, une dernière fois, le témoignage de Charles Nodier à l'appui de notre opinion.

« Quand on est venu, dit-il, à de pareilles théories, il

faut avoir l'affreux courage d'en adopter les conséquences. Il faut anéantir les villages avec le feu ; il faut exterminer les habitants avec le fer ; il faut se tenir en armes au bord du fleuve, comme les Galaadites, pour exterminer le dernier des Ephratéens qui substituera dans le nom de *schibolet* le sifflement aigu d'Ephraïm à la consonne chuintante de Galaad. Et remarquez bien que de ce massacre épouvantable il n'est pas même résulté l'anéantissement d'un patois ; car ces deux articulations rivales qui coûtent la vie, il y a plus de trente siècles, à quarante-deux mille hommes, se retrouvent aujourd'hui aux deux açores opposés des mêmes gués du Jourdain.

« Allez donc, gens de Galaad ; et puisqu'il le faut à l'accomplissement de votre absurde civilisation, détruisez des langues, si vous pouvez ! »

Se plaçant à un autre point de vue, M. Charles de Mazade ajoute ces considérations... « Il y a, dans notre pays départemental, de nombreuses populations, qui appartiennent à la France par l'âme, mais enfin dont la langue n'est point la langue de la France. Il n'y aurait nulle exagération à dire que beaucoup l'entendent à peine ; un plus grand nombre ne s'en sert point usuellement et la réserve pour les fêtes caractérisées, si l'on nous passe le mot. Il s'ensuit que c'est dans leur langue que pensent ces populations : il y a un naturel accord entre leur idiome et leurs travaux, leurs peines, leurs joies, leurs manières de vivre et de sentir. La poésie française la plus éclatante, la plus morale, risquera peut-être de rester sans effet parce qu'elle leur sera trop étrangère. »

M. Jules Roussy, s'occupant d'un fait matériel que chacun est obligé de reconnaître et de subir, dans les

affaires et les relations de la vie usuelle, conclut par cette double constatation :

1° *Dans les Campagnes*, on ne parle que la langue patoise au foyer de la famille et dans les transactions habituelles ;

2° A la Ville, le patois est la langue usuelle de la plus grande partie de la population ; l'autre partie des habitants fait souvent alterner le patois avec le français, et si elle se sert de la langue nationale dans les relations sociales, elle revient fort souvent au patois dans l'intimité de l'intérieur.

Pour toutes ces raisons, pour tous ces sentiments, il faut que Paris, Centre de la Politique gouvernementale, se prépare à la Décentralisation administrative et, dans tous les cas, laisse à chacun la liberté du langage, car on peut, sans exagération, dire et répéter aux *franciman* :

— Par décret, vous ne déplacerez pas l'axe de la terre ; vous n'empêcherez pas d'arriver jusqu'à nous, ni les brises de la mer embaumée d'Italie, ni les légendes sonores des Maures et des Castillans, par les brèches géantes des Pyrénées. Quoi que l'on fasse, le Soleil restera le Maître de lui-même, le seul dispensateur de ses rayons, et vous n'obtiendrez jamais qu'il éclaire *le poulit mourou dé la moundinéto* comme il réchauffe le large pied, encore un peu saxon, de l'indigène embrumé et enfumé de l'Isle-en-Flandre !...

Une objection se présente. Pourquoi conserver le patois puisqu'il s'altère encore, de nos jours, par l'envahissement d'autres idiomes ? L'objection n'est point sérieuse.

Ryp-Perry prétend que le parisien serait fort empêché si l'on exigeait qu'il parlât le français en usage au temps de Charlemagne. Notre poète toulousain a raison : il faut tenir compte des évènements accomplis et des

temps révolus. A chaque jour suffit sa peine et aussi son néologisme. L'anglais nous *sportifie*, à Paris comme à Toulouse, et le faubourg est bien obligé de dire « *baou al* TELEGRAFO, *apeï mountareï en* VELO ». Ce n'est là, ni de la corruption de langage, ni de la décrépitude ; c'est le sacrifice journalier fait au besoin d'exprimer la pensée à mesure que surgit une découverte de la science. Aussi ne doit-on pas considérer comme un principe absolu, l'idéal légitime d'épurer la langue locale et de la retremper entièrement à la source officielle des Troubadours.

Sans chercher bien loin la justification de résister aux *Franciman* quand ils ont l'idée singulière, eux, de refaire une virginité au patois toulousain, ne voit-on pas que le Nord nous en a imposé, jusqu'à détourner de sa signification le mot même de *Trobador* qui, lui, exprimait réellement quelque chose! Passe encore pour *Trouvère*, calqué sur *trouver ;* mais *Troubadour*, pense-t-on que ce soit la traduction fidèle de *Trobar* et des *Trobadors ?*

Trobadors, disent nos anciens auteurs, *pren nom de trobar, e vist et entendut aquest trobar de que parlan, poyres saber la sciensa que deu haver verays Trobadors. Trobar es far novel dictat en romans fi, bé compassat.*

Voici la traduction *mot à mot.*

Trobadors, prend son nom du mot *trobar*, et vu et entendu ce *trobar* dont nous parlons, on pourra savoir quelle est la science que doit avoir un vrai Trobadors. *Trobar*, c'est faire un ouvrage nouveau en roman pur et bien mesuré.

Le nom que portaient les anciens poètes de Toulouse était : *Trobadors*.

Les *Franciman* nous ont changé tout cela et, comme ils disaient *Trouvère*, ils nous ont amené à cette hérésie,

à cette énigme, *Troubadour !* Cela prouve que, française ou patoise, la langue se laisse entraîner vers des termes que le bon sens réprouve, mais que l'usage adopte et qu'elle s'incorpore avec la coopération du Temps. Cependant ces exceptions partielles ne sauraient modifier l'ensemble de notre langue toulousaine, qui restera toujours la plus belle fille de France, la fille aînée du roman, issue du latin vulgaire parlé par le Peuple romain.

IX

Rénovation romane. — Académies, Congrès, Concours, Réimpressions. — Statues ; harangues ministérielles. — Dernier dîner parisien des Cadets de Gascogne. — Conseil municipal de Toulouse : Projet Sarraute. — Cal parla patouès !

Après les discussions longues et vives, sur la nécessité d'abolir les patois, d'*uniformer* la langue française, ou de conserver la source primitive des dialectes locaux, les partisans du parler d'*oc* ont préféré passer de la théorie à la pratique.

Comme le philosophe, qui se mit à marcher pour démontrer le mouvement, les *patoisans* se sont pris à agir pour donner un essor nouveau à la reconstitution du trésor littéraire méridional.

Nous assistons, depuis quelques années à un défrichement de textes, à un réensemencement d'idées, à une prodigieuse rénovation de la langue d'*oc*.

Des Sociétés de bibliophiles se sont constituées ; des Congrès ont rallié les tirailleurs ; la vieille garde de

Clémence-Isaure a fait publiquement son *mea culpa* ; des récompenses sont maintenant accordées par des groupements divers dans des Concours poétiques, entre lauréats patoisants ; bref, par une infinité de moyens différents, le *Sursum corda* passe enfin, du cœur de la foule, sur la lèvre des laruettes académiques, qui le traitaient jadis avec un superbe dédain.

Cette rénovation ne s'est pas seulement traduite par l'étude prolongée et approfondie de la langue romane originelle et de l'œuvre indestructible des Troubadours ; elle s'est encore manifestée, de plus encourageante façon, par la réimpression des ouvrages qui sont le fondement, le rayonnement et la gloire de la langue d'*oc*.

Les Troubadours ont suscité des commentateurs jusqu'en pays ataviquement hostile à cette langue. L'Allemagne, qui nous montra, hélas, comment elle pratiquait la guerre, a publié une série d'ouvrages récents, reléguant presque à un plan inférieur les travaux des écrivains français sur cette merveilleuse épargne de notre histoire littéraire. Il faut lutter sans relâche, sur cet autre terrain pacifique, contre la concurrence de Berlin.

Les poètes méridionaux, depuis le siècle de Louis XIV, viennent, pour la plupart, d'être réédités avec un luxe typographique, des annotations et des glossaires qui les mettent au niveau des classiques d'outre-Loire.

Goudouli, plusieurs fois imprimé, depuis l'apparition du *Ramelet moundi*, a été définitivement offert aux toulousains, sous les auspices du Conseil général de la Haute-Garonne, par les soins de M. Noulet, *patoisant* parfois trop sévère, mais fouilleur effréné, consciencieux et méticuleux.

Pierre de Garos, lectourois, on le croyait oublié et

voilà qu'il reparaît dans une auréole nouvelle de jeunesse, en 1894.

Auger Gaillard a revu le jour à Albi, tandis qu'Arnaud Dabasse réapparaissait à Villeneuve-sur-Lot et que d'autres résurrections d'ouvrages se produisaient dans la région.

Le père Amilha, de Pamiers, a été réédité.

Boyer, d'Agen, a repris, une à une, *Las Papillotos*, de Jasmin.

Jean Doujat, lui-même, malgré l'apparente aridité de l'entreprise, vient d'avoir son *Dicciounari moundi*, revu, corrigé et même augmenté par G. Visner.

Ceux que l'on n'a point réimprimé encore sont remis dans le cadre réel qui convient à leur génie. Le *Miral moundi* a provoqué l'attention de M. Pasquier, archiviste départemental, qui lui a consacré une intéressante monographie.

***

Les procédés ingénieux de la presse moderne ne suffisent même plus à la manifestation de l'enthousiasme du public.

Les municipalités recourent au marbre pour immortaliser les traits de nos précurseurs inspirés.

Jasmin est debout, sur une place publique d'Agen ; Despourrins se dresse en face de l'Hôtel-de-Ville d'Argelès ; Vestrepain, Mengaud, Fourès, reposent dans nos jardins publics de Toulouse, sous d'odorants ombrages, en attendant que Goudouli reçoive le piédestal dont l'immortel sculpteur Falguière posa naguère la première pierre, en présence du représentant du gouvernement de la République.

Oui, le Ministre de l'Instruction publique de France,

celui qui tient en main le drapeau universitaire et prépare l'épanouissement patriotique des générations nouvelles, oui, ce Conservateur suprême de la langue officielle, est venu rendre hommage à Goudouli, c'est-à-dire au roman d'*oc* et à notre indélébile *patouès toulousèn !...*

***

Les *Cadets de Gascogne*, qui laissèrent trace bruyante de leur passage, à travers Agen, Montauban, Toulouse, Carcassonne, ne voulurent pas sans lendemain cette manifestation de reconnaissance pour les aïeux.

Retournés à Paris, c'est au cœur même de la Capitale qu'ils ont continué leur action de rénovation et de propagande.

A propos du dernier dîner des *Cadets de Gascogne*, le 21 décembre 1900, auquel assistait la fine fleur ministérielle, diplomatique, littéraire, artistique, sénateurs et chanteurs, députés et peintres, mêlés et confondus dans la colonie toulousaine, notre confrère Albert Sarraut explique, dans *la Dépêche*, le but poursuivi par nos camarades...

« Exalter l'amour du pays natal et le génie de la race; réveiller, dans le passé de la petite patrie, et remémorer aux générations présentes les vieilles traditions d'art et de beauté ; ranimer surtout, dans une pensée de pieux hommage, le souvenir de ses gloires défuntes, la mémoire des hommes qui, à des titres divers, illustrèrent leur coin de province et dont beaucoup sont aujourd'hui injustement oubliés, tel est le dessein que se proposent les *Cadets de Gascogne*. Leurs efforts dans ce but, ajoute M. Albert Sarraut, ne sont point restés infructueux. En ce qui touche notamment l'histoire

passée du terroir méridional, il n'est pas douteux que leur propagande ait efficacement engagé le généreux hommage des artistes et des écrivains vers une commémoration durable des hommes et des œuvres qui passèrent avant eux sur le pays natal en y laissant des traces que le temps a trop souvent effacées. Et il n'est pas rare, à cette heure, de voir certains de nos compatriotes, peintres, sculpteurs ou littérateurs, faire dans leurs œuvres une large part à cette louable résurrection des gloires méridionales d'autrefois. »

M. Leygue, Ministre de l'Instruction publique, a porté un toast : « *au Midi, à Paris, à la France !* » et M. Gaillard, directeur de l'Opéra, a chanté nos meilleurs couplets languedociens, *abarejats amé salso de alhiado.*

Comme les Toulousains, les Parisiens, émerveillés par ces accents, ont longuement et frénétiquement applaudi nos *Cadets de Gascogne.*

***

Ainsi Paris, qu'avaient escaladé les Félibres, écoute maintenant, d'une oreille moins distraite, les revendications légitimes des *Cadets de Gascogne.*

C'est de bon augure pour Toulouse, qui, de son côté, doit seconder ces efforts et contribuer à la réussite de cette louable entreprise...

Un conseiller municipal, qui manifesta toujours la plus sincère affection pour notre Cité toulousaine, M. Sarraute connaît à merveille les instincts, les mœurs, les *desiderata* des faubourgs et de la classe ouvrière. A propos de la création d'un Cours municipal d'Histoire de Toulouse, il s'est préoccupé du langage des ancêtres, musical, expressif, souvent inimitable, qu'il ne veut pas laisser disparaître d'autour des berceaux.

M. Sarraute a plaidé chaleureusement la cause du *patois*, dans la séance du Conseil municipal (11 novembre 1900).

« Notre patois, dit M. Sarraute, fut trop longtemps considéré comme le lépreux auquel on jetait l'aumône en détournant la tête. Il mérite cependant meilleur accueil. C'est le Verbe merveilleux des Troubadours toulousains qu'il conserve à travers les âges et qui inspira maintes fois les chants sublimes de Dante, de Pétrarque et des poètes espagnols. Les savants proclament aujourd'hui que l'étude des divers patois est indispensable pour écrire l'histoire des évolutions et de la formation définitive de la langue française. Notre patois toulousain qui, dès l'origine, s'incarna dans le plus pur idiome roman, tiendra dès lors la première place dans les investigations fécondes des philologues. »

Le Conseil municipal a approuvé le Rapport de M. Sarraute, qui demande également la création d'une *Commission du vieux Toulouse.*

L'opinion de M. Sarraute, en faveur de la conservation de la langue toulousaine, est confirmée par l'appréciation d'un écrivain de haute compétence, M. Littré qui n'hésite pas à dire : « Il s'introduisit dans la langue littéraire française des mots venus du patois. Cela n'est point à regretter, car ce sont toujours des mots très français et souvent très heureux. Ils sont une part réelle et saine de notre idiome de France. »

Plus de trente-sept départements, ajoute M. Mary Lafon, parlent un mélange de divers idiomes qu'on appelle patois. Il s'y reflète, presque trait pour trait, la physionomie de la langue française. Au lieu de chercher à les effacer de l'esprit, il faudrait en faire la base de l'enseignement linguistique national.

La grande patrie française, conclut M. Frédéric Donnadieu, et son unité, œuvre des siècles, n'ont rien à perdre mais tout à gagner au contraire à la culture des dialectes locaux et populaires, source vivante d'originalité intellectuelle et de force morale qu'il faut se garder de tarir. C'est par elle que la langue nationale se retrempe et se rajeunit. C'est la fontaine de Jouvence où l'âme française trouve toujours de nouvelles forces et des grâces nouvelles pour s'exprimer. Mais l'unité n'est pas l'uniformité. Autant la première est nécessaire, autant la seconde est odieuse et nous voudrions voir chaque province étudier son patois, qui fut presque toujours une langue littéraire, et par lui mieux apprendre la langue française.

***

Patois?... faut-il encore dire *patois* et n'est-il pas plus équitable d'appeler notre parler toulousain *idiome* ou *langue*, puisqu'il descend, en droite ligne, du Verbe des Troubadours, qui rayonnait autrefois des Pyrénées à la Loire et qui précéda, initia, guida les autres idiomes néo-latins d'Italie et d'Espagne ?

Langue, idiome, dialecte, jargon, charabia, petit sabir, argot, patois, le nom importe peu, si la réalité tangible de l'expression ancestrale nous reste! Or cette parole que les Troubadours nous léguèrent comme un héritage sacré, nous la possédons encore et nous avons la ferme volonté de la conserver pour la transmettre à nos descendants !

Cette langue séculaire possède sa Grammaire, son

Dictionnaire, sa Tradition constante et la prédilection populaire. Elle résista aux massacres de la Croisade des Albigeois, qui écrasa les hommes et brûla leurs œuvres, espérant ainsi tarir jusqu'à la source de l'inspiration ; elle résista à l'infiltration lente du *bon plaisir* de la monarchie absolue ; elle résista au nivellement de la centralisation outrancière de la Révolution ; elle résista au flux et reflux des caprices politiques des changements de régime gouvernemental et à toutes les tracasseries des administrateurs exotiques ; elle survécut aux bûchers comme aux tempêtes, aux décrets « *à poigne* » comme aux évolutions pédagogiques — toujours debout, sereine et vigoureuse, fière du passé, pleinement confiante dans l'avenir ! L'expérience a duré longtemps. Elle s'est terminée sans espoir pour le Nord, sans désavantage pour le Midi. Le français d'*oil* ne doit, ni se soumettre, ni se démettre ; mais, pour sa sœur jumelle d'*oc*, qu'il montre désormais des entrailles plus fraternelles !...

Dans la population flottante des grandes villes, entre Marseille et Bordeaux, il existe des braves gens qui font, comme autrefois, le tour de France, Ces « trimardeurs » ne traînent pas tous, avec eux, la truelle et la varlope. Il en est qui portent au moins trente-six galons. Les ouvriers savent que, dans les cités et les villages, on les comprend partout lorsque, pour le repas, ils demandent une ration de pain. Mais les autres, ceux qui sont dorés sur toutes les coutures, s'horripilent à la seule pensée que le Peuple puisse rester fidèle à lui-même et préfère, pour la conversation journalière, aussi bien que pour l'expression de ses sentiments, l'idiome qu'il entendit au berceau et dont les vieux parents se servent encore pour lui témoigner leur tendresse. Entre ces deux catégories

d'oiseaux de passage, où donc se trouve la plus naturelle appréciation de la situation ?...

— *Anen, pas tant dé fastis !... Bal maï encaro parla patouès, coumo fasio la paouro Ménino !*

X

CONCLUSION

Lorsque Bismark fit triompher contre la France la théorie — considérée comme nouvelle — « *la force prime le droit* », il n'y eut pas assez de malédictions, dans la Patrie vaincue, pour protester contre cet anachronisme sanglant, à la fin d'un siècle civilisé. Depuis lors, malgré l'annexion sauvage du vainqueur, nous gardons au fond du cœur le deuil de l'Alsace-Lorraine, dont Toulouse donna le nom à l'une des voies monumentales de la Ville modernisée.

Eh bien, c'est la théorie farouche de Bismark que Simon de Montfort, le Pape et Philippe III, roi de France, appliquèrent à Toulouse, paisible et prospère au XIII[e] siècle. Les bûchers sont éteints, le sang ne rougit plus les pavés, la population toulousaine poursuit ses destinées; mais elle conserve dans les replis les plus intimes de l'âme, la vision permanente, ineffaçable, toujours angoissante de la Liberté première et de son séculaire asservissement. Le Temps peut tarir les larmes et apaiser la douleur; pour les descendants des fidèles de Raimond, pour les vrais *moundis*, il ne parviendra jamais à museler le souvenir !

Cependant, aux dernières luttes de la Patrie en

détresse contre l'Allemagne bruyamment triomphante, les vaillants mobiles de la Haute-Garonne montrèrent qu'il n'y avait désormais ni Nord, ni Midi, et ils conservèrent fièrement, à la France, la sentinelle avancée de Belfort, qui ne capitula point comme Paris!...

— *Qué l'asé té quillé!* s'écrie le camarade du faubourg, qui trouve sans doute ce méli-mélo de patriotisme *franciman* et *moundi* interminable... *Lé cap et les els mé fan bimbarolos!... Finirion lèu per y coumprené pas ré maï!*

— *Crésïoi pourtan qué m'èri prou esplicat!*

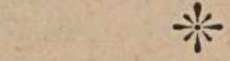
— *Béjan, pas tan d'afas!... Oun n'en boulets béni?*

— *Escouto!... Acabi!... Franceses, amé tu et l'amic Visner, sen pla franceses, biétazé; mes un paou maï encaro toulousèns!*

LOUIS ARISTE,

Membre de la Société des Gens de Lettres.

Rébrècs
dé Moundi



Broutilles
de Langage toulousain

SUS LA PLUMADO

« Dibugos Toulousènos », dé Jan Labilodiou

« So quieu auzi. O hay auzit a Tholoza. »
(*Las Leys Damors*)
Manuscriout moundi del Gay Sabé, è, dé 1323.

Tolosa, tal d'Atico, à Pallas aboudado,
Citad des fièrs Roumans, nïou des gaïs Troubadous;
Ès toutjoun la balento, ès toutjoun la mannado,
Per espéli des Arts las (1) aousièros (*A*) cansous!

Qu'un dé tous orts brézilhé al coulca d'aouzèlous,
Répoutégan en l'aïré à cahus ou trumado (2);
Qu'escoulhès o grizets, fascon chès tu l'anado :
D'imnos à la Béoutat brounzinon tous cantous!

Aco' s l'àmo dé raço, à toun poplé d'artistos,
Desplégan dins toun çèl las loungarudos listos
Des cap-d'obros, qu'el tems y tintèc en arquet;

Es l'Art qu'à tous éfants, d'uno istorio aboundouso,
Les fa débots al naïssé, à l'escolo, à l'inquet,
Per l'idèyal dé Bèl, doun réfofos, Toulouso!

(1) D'*Ausar*, rouman.
(A) Bézé à la fi : notos alfabéticos A à Z.
(2) Bezé pus lèn la pèço : *Aouzèlous è Aouzélaïres*.

SUR LE DESSIN (à la plume)

« Croquis Toulousains », de JEAN LAVILLEDIEU

« Ce que j'entends (dis), je l'ai entendu (appris) à Toulouse. » (*Les Lois d'Amour*)
Manusc. des Jeux-Floraux, édit. Gatien-Arnoult, 1841.

Tolosa, telle (une ville) de l'Attique, vouée à Pallas, — Cité des fiers Romans, nid des gais Troubadours ; — Tu es toujours la vaillante, tu es toujours la (superbe) prédestinée, — Pour faire éclore des Arts les (1) oseuses (*A*) chansons.

Qu'un de tes jardins bruisse (de la piaillerie) d'un coucher d'oisillons, — Se fâchant après le hibou (planant) en l'air ou (après) le mauvais temps annoncé (2) ; — Qu'étudiants ou *grisets* chez toi (dans ton enceinte) s'amusent : — D'Hymnes à la beauté retentissent tes cantons (coins de rue) !

C'est l'âme de la race, à ton peuple d'artistes, — Déployant dans ton ciel les (très) longues listes — Des chefs-d'œuvre, que le temps y teignit en (forme) d'arc-en-ciel ;

C'est l'Art, qui, à tes enfants (et) d'une histoire abondante, — Les fait dévots (presque) en naissant, dans les écoles, en pleine rue, — Pour l'idéal du Beau, dont tu regorges, Toulouse !

(1) « N'ause ». Rabelais.
(*A*) Voir à la fin : notes alphabétiques A à Z.
(2) Voir plus loin, la pièce *Oisillons et Oiseleurs*.

•••••

QUATRÈNS

I

A l'abad Rous (1)

Pes rastouls Lémouzis, bostré sapié raspino
Dé blad tèrradounal. Ha çà ! mès, badinads ?
N'y a, qué crézen qu'es lhiours pel bèl Rouman granads,
As espigs dé chè' bous, ja, ban fa grizo mino !

II

A'n... Estré

Moussu... Dacos, dé l'arjentous bagaout
Des pataris, — qué biro à car la coujo ! —
Ben, aïçi-tal, dé sé pesca 'no goujo.
S'en ba f...ica l'oli dé Sant-Guiraoud ! (2)

III

A'n F. S.

Toun escribèn, — è pensi pla qu'aou sabes ! —
Parlo en pirol, coumo escrïou, lé Françes ;
Quand al patouès — aou cal dïré tal qu'es : —
Y es défendud, coumo l' Patèr à's azés !

(1) Aoutou, en Lémouzi.

(2) Santiroulet, daban qui brullabo un lum doun lé moundé acuzabo lé sirbent, dé dèïméja è encari les olis.

•••••

QUATRAINS

I

Pour l'abbé Roux (1)

Dans les chaumes Limousins, votre savoir glane à râtelées — Du blé de pays. — Or, çà ! mais, vous badinez ? — Il y a (des gens) qui, ne croyant que les leurs par le beau Roman grenés, — Aux épis de chez vous, certes, vont faire grise mine !

II

Pour... Machin

Monsieur... Chose, du filet d'argent — Des enjôleurs, — qui tourne (change) en viande la (chair de) courge, — Vient, ici-même, de se pêcher une coureuse. — Cela va lui coûter (aussi cher que) l'huile de Saint-Guiraud (2).

III

A Mr F. S.

Ton écrivain, — et je pense bien que tu le sais ! — Parle en idiot, comme il écrit (d'ailleurs) le Français ; — Quant au patois (dialecte ancien), il faut l'avouer tel que c'est : — Il lui est défendu, comme le Pater aux ânes !

(1) Auteur en dialecte limousin.

(2) Statuette de saint, devant qui brûlait une lampe dont le populaire accusait le servant, de dîmer et renchérir l'huile (les fournitures).

•••••

IV

Sul Taplèou, « l'Amour » atuco bèstious

Dé Priou, rémiran la prou nudo pïoussèlo,
Sus qui l'amour penjad calqué pic espiouzèlo,
Doumatché es dé la bèlo un bricou d'amagad...
Qué, car dé joubençèlo es à bézé, bertad ?

V

A'n Laourens Tailhado, lé Fliscaïré del « Au pays du mufle »

Ya mens lèn qué pares del (1) pacand (*B*) al létrad,
Dus dé mêmo léban o pastado latino :
L'un, sapient, laïro al bèl ; l'aoutré, per qu'el débino.
È, l'orré del pincad a lour tast afraïrad !

VI

As aoutous dé l' « Istorio populario dé Toulouso » En L. Aristo è'n L. Braoud (2)

Bostré oubratché acatsad tourno à la soubènenço
Les Moundis dé tems ya, les fastis d'ap'raïssi ;
Semblan, les des partits, souls n'y dïouré crézenço...
Diré entré élis, sé pot, n'aou penson entré si !

(1) *Dé pagas*, rouman : villageois.

(2) « Segon nostra maniera dé parlar. Alcuna honor dona hom ad home can ditz. En Garnier. Na Gauceranda. »
(*Las Leys Damors*), tersa pars.

•••••

IV

Sur le Tableau, « l'Amour » insecticide

De Priou, admirant la pucelle assez nue, — Sur qui l'amour penché quelque point épuce. — (Je dis qu'il est) dommage avoir de la belle la moindre portion cachée... — Que, chair de jouvencelle est (agréable) à voir, n'est-ce pas ?

V

A M. Laurent Tailhade, le toucheur fouettard du « Au pays du mufle »

Il y a moins loin qu'il ne paraît du *pagan* (*B*) au lettré, — Deux (venus) du même levain, du (même) pétrissage latin : — L'un, savant, envie le beau ; l'autre (simplement) parce qu'il le devine. — Et, l'horreur (commune) du poncif a fait leurs goûts frères.

VI

Aux auteurs de l' « Histoire populaire de Toulouse », MM. Louis Ariste et Louis Braud (1)

Votre ouvrage bien achevé remet en souvenance, — Les Toulousains du temps passé, les hauts faits (intéressants) du pays ; — Semblant les hommes de parti-pris, seuls, n'y devoir (aucune) créance. — Cela peut entre eux se dire (mais) ils ne le pensent en soi-même !

(1) Selon notre manière de parler, certain titre (honneur) on rend à la personne en disant : En (Monsieur) Garnier, Na (Madame) Gaucerand.

(*Les Lois d'Amour*, édit. G. A., 3e partie, tome II, page 127.)

•••••

LÉTRO ALANDADO

A'n Carles Ratiè, lé goustous countaïré dé « Lou Rigo-Rago Agènes »

Rous coumo l'or, crounquétad plago à plago,
Tal un pastis ben fumous del fournial,
Dins sa tourtièro, arribo l' « *Rigo-Rago* »...
È, del férum m'embaoumo tout l'oustal.

Bé prou coubes dé ço qu'aquïou s'amago,
Plats del païs : salpiquets al gra-d'al,
Dobo dé sègo o fricassèyo en pago...
Né fan jintet, béni d'y tasta sal.

È bé! Pouèto! As salséjad en mèstré
Dins lé couquet, pastad pes del Miètjoun!
S'en ba, sigur, fèstéja pel campèstré,

Dins las citads qu'an dé Jasmin lé toun.
Doumatchè, al tast, semblé, al païsan, toun libré
Balha 'n gascou trop oulhad dé Félibré.

•••••

LETTRE GRAND'OUVERTE

A M. Charles Ratier, le savoureux diseur de « Lou Rigo-Rago Agènes »

Roux comme l'or, plus croustillant de grignon à grignon, — Telle une croustade (*C*) vient fumeuse du four, — Dans sa tourtière, arrive le « *Rigo-Rago* »... — Et, de son fumet m'embaume toute la maison.

Assez gourmand de ce qui s'enferme là, — Plats du pays : saupiquets aux grains d'ail, — Daube de la ségalaie ou fricassée (faite) à cette occasion... — En (faisant le) ménager, je viens d'y tâter un peu.

Eh bien ! Poète ! Tu as cuisiné en maître — Dans le (petit) gâteau, pétri pour les méridionaux ! — On va, sûrement, en faire fête dans les campagnes,

Dans les cités qui ont (gardé) de Jasmin le ton. — Grand dommage, à la prime épreuve, qu'il semble, à celui de chez nous (que) ton livre — Donne un (parler) gascon trop huilé de Félibre.

•••••

RÉCHIQUÉTOS

Al prumiè tutaïré del Gril,
à l'amic G. Visner.

« M'afani dé léji
Toun « Mèscladis Moundi »,
Ount, as abarrèjad « Tradiçïous », « Raçéjados »,
En cent sujèts caouzids à rimos enlaïrados.
Lèou, per té gramèçia dé tas ramados d'or,
Visner, té mandarèï mas bélugos del cor! »

J.-B. Rouquet.

Estré prézad per tu, sigur m'agrado!
Mès, maï mé plaï pel plazé des Moundis,
Bézé qué n'as sécoutud ta plumado
Sul journalet, en y f'an mandadis.

S'esclaïran à tas béluguétos,
Coumo al patac sus fèr rouzent;
« Lé Gril » daourara sas alétos
As batens dé toun cor ardent.

•••••

RICOCHETS

Au premier fureteur du journal « Le Grillon », à l'ami G. Visner.

Je me dépêche de lire — Ton (livre) « Mélanges Toulousains », — Où tu as alterné (mêlé) « Traditions », « Attavismes », — En cent sujets choisis à rimes relevées. — Bientôt, pour grand merci de tes jonchées d'or, — Visner, je te manderai mes bluettes du cœur !

J.-B. Rouquet.

Etre prisé par toi, assurément m'agrée ! — Mais, plus me plaît (encore) pour l'agrément des Toulousains, — Voir que tu as secoué ta plume — Sur notre petit journal, en y faisant envoi (de tes copies).

S'illuminant à tes étincelles, — Comme au coup de marteau sur un fer rouge, — « Le Grillon » dorera ses ailettes — Aux battements de ton cœur ardent.

•••••

Cal tant qué trélusisqué,
Nostré paraoulis d'Oc,
Qué, cap d'aoutré né risqué
Dé milhou flouri 'n loc!

Cal qué lambréjo
Dé grand rénoum ;
Qu'el poplé l' béjo,
Flouran soun toun.

Flocs, flous candos,
Bèl bouquet ;
Nou' né mandos
Tant, Rouquet,

Qué, gaïré
Fara
Tutaïré
Tapla!

Tibo
Foun,
Bibo,
Dounc!

•••••

Il faut qu'il en (brille) scintille si bien, — Notre dialecte d'Oc, — Que pas un autre ne risque — De mieux fleurir nulle part !

Il faut qu'il donne des éclairs — De (si) grande renommée, — Que, le peuple le constate — (Toujours) fleurissant son ton.

Parures, fleurs (fraîches et) pures, — Beau bouquet ; — (Tu) nous en mandes — Tant (et tant), Rouquet,

Que, guère — Peut faire — Chercheur (fureteur) — Aussi bien (que cela) !

La source (l'eau vive) — Où tu puises, — Vive, — Donc !

•••••

QUINTO

Al nobi Pol-lé-Loung

Per abé maï dé ban as malcors dé la bido,
Per mounta sens sousca les lounguis rapalhous (D),
Qu'as pla faït d'éléji 'no coumpagno caouzido.

Per abé maï dé ban as malcors dé la bido.
Les bézé s'emboula tal al fum mouscalhous,
Res qué balgo l'alé d'uno moulhè carido.

Per mounta sens sousca les lounguis rapalhous ,
Oun, lé tems è's bézouns fan dé rampèous séguido,
Anan dus pel cami, semblo mens roucalhous.

Qu'as pla faït d'éléji 'no coumpagno caouzido
Per té flouri lé nïou, per té caouzi 's talhous ;
Lé soumia s'en embaoumo è lé dé-bou s'aïzido !

Qu'as pla faït d'éléji 'no coumpagno caouzido,
Per mounta sens sousca les lounguis rapalhous,
Per abé maï dé ban as malcors dé la bido.

•••••

QUINTE

Au jeune marié Paul-le-Long

Pour avoir plus de courage dans les tristesses de la vie, — Pour monter sans (trop) d'essoufflements les longs raidillons (D), — Que tu as bien fait d'élire une compagne choisie.

Pour avoir plus de courage dans les tristesses de la vie, — Les voir s'envoler, tels, à la fumée, les moucherons, — Rien qui vaille l'haleine d'une épouse chérie.

Pour monter sans trop d'essoufflement les longs raidillons, — Où le temps (l'âge) et les besoins font des (jeux) arrêts se suivant, — Aller à deux, fait paraître le chemin moins rocailleux.

Que tu as bien fait d'élire une compagne choisie. — Pour te fleurir le nid, pour te trier les morceaux (à manger) ; — Le songe s'en embaume et le vivre s'en facilite.

Que tu as bien fait d'élire une compagne choisie, — Pour monter sans trop d'essoufflements les longs raidillons, — Pour avoir plus de courage dans les tristesses de la vie.

•••••

RECTIFICADO

A 'n Malho

Lé qu'en « *Lé Gril* », « Pes téatres » escrïou,
La crouniquéto, è dé salo, è dé sèno,
Counto : un mariol dizen dé bouts aoutèno
Al paraoulhè dé nostro *Toulousaino* :
— Coumo aco 's bous qué fazèts l'aouco aïçïou !
È, qué Mengaoud nou diguèc grïou !

Brabé Fïoulèl, bous enganads, sabèts ?
Aoujèc l'istorio uno aoutro tréno.
Nostré Mengaoud, fusquèc pas brico en péno
Del rémiza 'l qui palpabo la béno
Atal ! Diguèc : — Es bous soul qué fasèts
Aïçïou. Bous escouti... Bézèts !!!

Atal, l' « Amb ré » fa plaouré ;
« Dé faït », claban toutos questïous,
En nostré patouès del « Boun Dïous ! »
Aïzid lati dé paouré !
Pes entendéïres sïous,
Faït claouré.

RECTIFICATION

A M. A Mailhe

Celui qui dans (le journal) « Le Grillon » écrit « Dans les Théâtres », — La chroniquette, et de (la) salle, et de (la) scène, — Raconte : un poseur disant d'une voix hautaine — Au parolier de notre « *Toulousaine* » : — Comme cela c'est vous qui faites l'oie ici ? — Et, que Mengaud ne souffla mot !

Brave *Fioulèl* (Sifflet), vous vous méprenez, savez-vous ? — L'histoire eut une autre suite. — Notre Mengaud, ne fut pas du tout en peine — De *remiser* celui qui lui tâtait la veine (la faculté de riposter) — Ainsi ! Il dit : — C'est vous seul qui faites (quelque chose) — Ici, (moi,simplement) je vous écoute... Vous voyez (bien) !!!

Ainsi (l'expression sans réplique), l'« *Ad rem* » fait-il pleuvoir (choir) ; — De fait (*de facto*), concluant toutes les questions, — Dans notre idiome de « *Bone Deus !* » (Bon Dieu !), — Ce latin (facile, à la portée de tous), du pauvre ! — Parmi ceux (là) le comprenant, — Admis (accepté).

•••••

BALLADO

As dé l'Èfo (1)

Fenno moundino, obé droulléto,
Mourouso : al cap afizourlad,
En pelses ou jouts la couféto (E),
D'èls luzents, fissou pla coupad !
Las grizétos, èn raçéjaïros
Per fa tinda 's touns d'Oc, bélèou
A madamétos, un chic trufaïros ?
È 'stan p'raco qué... « sèn del Flèou ! »

Oubradous, qué, demprénen l'albo
D'estac tout lé santé del joun,
A l'esplandou qu'al çèl s'ensalbo,
Té prézan, tèrro à grand rénoum ;
Pajéses, citadins, artistos,
Dins tous enjins aoujen apèou,
Per tous bèls dires s'èn puristos...
È 'stan p'raco qué... « sèn del Flèou ! »

(1) D'*effe*, rouman : des petits, des moindres.

•••••

BALLADE

A ceux (se disant, s'avouant) des nôtres

Femme toulousaine, encore mieux fillette, — Mignonne : à la tête éveillée (délurée), — En cheveux ou sous une coiffette (E), — Des yeux luisants, la langue bien affilée ! Les grisettes, nous avons de la race — Pour faire tinter les accents d'Oc, peut-être, — Un peu moqueuses pour les petites dames ? — C'est pour ça (justement) que nous nous disons « les compagnons des faubourgs ! »

Travailleurs, qui depuis l'aube, — A l'attache toute la sainte journée, — Aux splendeurs montant vers le ciel, — T'apprécions, terre à grande renommée ; — Campagnards, citadins, artistes, — Dans ton génie réussissant nos desseins, — Pour tes beaux dictons, si nous sommes puristes, — C'est pour ça (justement) que nous nous disons « les compagnons des faubourgs ! »

•••••

Dé la Palladièno brèssaïro,
N'abèn sus pots qué la cansou ;
Al cor, qu'amour del bèl, qu'amaïro
Pes brèsses dé soun tèrradou ;
Grizets, d'encountrado gaoujouzo
Oun riré è cant sé fan rampèou,
Èn les bou'n éfants dé Toulouso...
È 'stan p'r aco qué... « sèn del Flèou ! »

Mandadis

Moussu, Ségné aro en pèco modo,
Qué per idèyos nou n'a crèou,
Bous sembla brico es nostré codo...
È 'stan p'r aco qué... « sèn del Flèou !

•••••

De la Palladienne berceuse, — N'ayant sur les lèvres que la chanson, — Au cœur, que l'amour du beau, qu'elle fait goûter avec le lait (les soins de la mère) – Dans les berceaux du pays ; — *Grisets*, de la contrée joyeuse – Où le rire et le chant se font rampeau, — Nous sommes les bons enfants de Toulouse, — C'est pour ça (justement) que nous nous disons « les compagnons des faubourgs ! »

Envoi

Monsieur, Seigneur à la niaise mode d'aujourd'hui, — Qui pour (les) idées comptez pour rien.— Ne point vous ressembler du tout, est notre loi (code)... — C'est pour ça (justement) que nous nous disons « les compagnons des faubourg ! »

NOUBÈL AN

P'r En (1) *A. Bergos*

Sios douçet tout ougan
È frutous, noubèl an.

Bous souèti bouno annado!
Dins dé raïsses dé flous
Qué bous bengo... mannado.

Bous souèti bouno annado :
Drolle, afric dé poutous,
Drollo, as pots ensannado ;

Dins dé raïsses dé flous,
La crouts, enrubanado,
Bous maqué mens... Paourous!

Qué bous bengo... mannado,
Pouèto, artisto, aousous,
L'idèyo en nostro annado ;

Qué bous bengo... mannado
Dins dé raïsses dé flous,
Bous souèti bouno annado!

(1) Bézé pajo 5.

• • • • •

NOUVEL AN

Pour (1) *M. Adrien Bergues*

Sois doucereux toute la durée —
Et fructueux, nouvel an.

Je vous souhaite (la) bonne année ! — Dans des rayons de fleurs — Qu'elle vous arrive (et se suive) splendide (choisie).

Je vous souhaite (la) bonne année : — Jeune homme, affriandé de baisers, — Jeune fille, aux lèvres couleur de sang ;

Dans des rayons de fleurs, — La croix, enrubannée (entourée), — Vous blesse (meurtrisse) moins... pauvrets !

Qu'elle vous arrive (et se suive) splendide (choisie), — Poète, artiste, oseur (*A*), — L'idée en notre manière de voir ;

Qu'elle vous arrive (et se suive) splendide (choisie) — Dans des rayons de fleurs, — Je vous souhaite (la) bonne année !

(1) Voir page 6.

•••••

COUNTÉ TOUTJOUN NOOU

SUS BIÈLHOS FORMOS

P'r En J. P., nostré Létournur amaï Birolorguè.

Rouzil sé miralhabo,
Aï, aï, aï ! Aï dé you !

Rouzil sé miralhabo
Entré lé crèïssélou.

Dé l'aïgo s'escapabo,
Aï, aï, aï ! Aï dé you !

Dé l'aïgo s'escapabo
Nudo coumo un bèrpou.

Quand entr'an la garrigo
Passan, un jouen pastou :

— Fa'ï-mé, dits el, l'amigo
L'éïmoïno d'un poutou.

— Nani, sadits la drollo,
S'amagan d'un bouïssou ;

Pas fringaïré, qué rollo !
D'enjoulaïres, n'y a prou !

•••••

CONTE TOUJOURS NEUF

SUR (DES) VIEILLES FORMES

Pour M. J. P., notre (collaborateur) Letourneur et Virelorgue.

Rosette se mirait, — Aie, aie, aie! de nous!

Rosette se mirait — Entre les pousses de cresson.

Elle sortait de l'eau, — Aie, aie, aie! Aie de nous!

Elle sortait de l'eau — Nue comme un petit ver.

Quand à travers la broussaille — Passant, un jeune pastoureau :

— Fais-moi, lui dit-(il), l'amie — L'aumône d'un baiser.

— Non pas, répond la filette, — Se couvrant d'un buisson.

Pas de flirteur qui (ne fait que) passer! — Il y en a assez d'enjôleurs!

•••••

— Boli dé ta courolo
Protché n'abé l'aoudou.

— Lé ros qué n'en rédolo
Y a tirad la sentou.

— Brico ! Béjos s'entrumo
Lé férum dé la flou ?

— Laissen-oc ! Bès la brumo
Bénèts à la maïsou,

Mé démanda' la maïré,
Sé n'èts maridadou.

Dé déqué n'y aoura gaïré,
Mè tapla n'y a 'n bricou.

Pourtarèï chès moun nobi :
Un couïtïou campétou,

L'espérit qué mé trobi,
Utisses, oustalou ;

Dincos uno saouméto
Qué ba fa saoumirou !

— Aco mé ba, brunéto,
Diguèt lé païsandou :

Toco ma ! mé plaï fotso
Ço qu'as, è tu... milhou !

Un mes aprèts, la noço
Sé fasquèc à dé bou !

•••••

— Je veux de ta chevelure – Fleurer de près l'odeur.

— La rosée qui en découle — En a chassé le parfum.

— Pas du tout ! Vois (donc) si elle éteint (obscursit) — Le baume de la fleur ?

— Laissons cela ! A la tombée du jour — Venez à la maison (des maîtres),

Me demander à la mère, — Si vous êtes (bon, prêt) pour le mariage.

En dot il y aura peu (de chose), — Mais encore il y en aura un brin.

Je porterai chez mon promis : — Un petit champ cultivé,

L'esprit que j'ai, — Des outils, (une) maisonnette ;

Jusqu'à une petite ânesse — Qui va faire un bourriquet !

Ceci me convient, brunette, — Dit le petit paysan :

Touche la main (nous sommes d'accord), beaucoup me plaît — Ce que tu as, et toi... mieux !

Un mois après, la noce — Se fit pour de bon !

•••••

È chè' l' pastré mandado
Benguèc la lébadou,

Fèsto à péno acabado
Y léba 'n rénaïssou,

Qué sa moulhè récato
Al lhèït noubial... doulou !

Ço proumes ? La goujato
B'abio jou' l' coutilhou ! ! !

Sé l'abio prézo nudo,
Aï, aï, aï ! Aï de you ;

Sé l'abio prézo nudo,
Lé plagné sério bou ;

Mès la boulguèc coussudo !
Aï, aï, aï ! Aï dé you !

Mès la boulguèc coussudo...
Aqui, l'as, compagnou !

•••••

Et, chez le pâtre mandée, — Vint la sage-femme,

Fête à peine achevée, — Lui (lever), donner un (héritier) rejeton.

Que sa femme recèle — Au lit nuptial... douleur!

Ce qu'elle avait promis — La luronne, l'avait (l'entendait) sous le cotillon!!!

S'il l'avait prise nue, — Aie, aie, aie! Aie de nous!

S'il l'avait prise nue — Le plaindre serait (possible) bon;

Mais il la voulut cossue! — Aie, aie, aie! Aie de nous!

Mais il la voulut cossue... — (Tu) l'as ainsi compagnon!

•••••

A'N POL-LÉ-LOUNG

« Tabé, les frédous qué sé fan
« Saludon bostré bèl èfan. »

GOUDOULI

Lé roussignol chïoulo al çèl : Espélido !
Entré n'abé crescudo dins lé nïou ;
La roussignolo, amaïro d'agradïou.

Lé roussignol chïoulo al çèl : Espélido !
Bol n'encanta bengudo à ço dé sïou
D'èstré, à noubèl broutounan per la bido.

Entré n'abé crescudo dins soun nïou,
Bès l'abéni né béï talo embélido
Qué la fèstéjo, antes, d'un réchïouchïou.

La roussignolo amaïro d'agradïou,
Ço qu'en soun cos pantéguèc tant d'aujido,
È, qué l'amour d'un soumiad n'y fa bïou !

La roussignolo, amaïro d'agradïou ;
Entré n'abé crescudo dins soun nïou,
Lé roussignol, chïoulo al çèl : Espélido !

•••••

POUR PAUL-LE-LONG

Aussi, les fredons qu'ils se font (échangent) — Saluent votre bel enfant.

P. GOUDELIN

Le rossignol siffle (crie) au ciel : c'est éclos ! — Sitôt nouveaux venus, dans son nid ; —La rossignolle se complaît aux soins maternels.

Le rossignol siffle (crie) au ciel : c'est éclos ! — Il veut faire connaître la venue chez lui, — D'être nouveau renaissant pour la vie.

Sitôt nouveaux venus dans son nid,—Vers l'avenir, il en voit telle embellie — Qu'il y fait fête, à l'avance, de son gazouillis.

La rossignolle se complait aux soins maternels, — De ce qu'elle ouït haleter dans son corps, — Et, que l'amour, d'un rêve fait (la réalité) vivant !

La rossignolle se complaît aux soins maternels ; — Sitôt nouveaux venus dans son nid — Le rossignol, siffle (crie) au ciel : c'est éclos !

•••••

LÉ LAOURAGUES

I

Es la télo qu'a pintrado, pel Capitolo, l'èfant del Laouragues, l'illustré escoulhè è lé réjent, aro, dé l'Escolo des Bèlis-Arts, dé Toulouso (1); l'obro, qué touto la critico d'Art de Françó punto, èssen al prumiè reng dé l'espousiçïou dé pintruros d'oungan, al *Saloun dé Paris*.

Sus uno bisto mérabilhouso dé la graniboulo è pou_pounado patrïo dé las laourazous, mézurado à loungous d'agulhados, è, coumptant pel bèstial aparélhad, en etsèrguo sé léjis clar è net, pla dé soun pati bénen :

« A la rajo del soulel,
Les biôous tranquilles fan la régo,
Lé bouyé sièg è ten l'estébo
Darrè cado parel...
A la rajo del soulel!

. . . . . .

Sé l'oumbro dé Mountfort
Passao dins les aïres,
Aquel qu'a tout dalhad,
Qu'a tout débouzigad,
Qu'a séménad la Mort,
Béïro pos qué laouraïres. »

J.-P. LAOURENS.

(1) Escolo des Bèlis-Arts, dé Toulouso : En J.-P. Laourens, directou,... Bézé : *Istorio Poupulario dé Toulouso*, per L. Aristo è L. Braoud, Toulouso, 1897-98.

•••••

LE LAURAGUAIS

I

C'est la toile qu'a peinte, pour le Capitole, l'enfant du Lauraguais, l'illustre étudiant et actuellement le maître de l'Ecole des Beaux-Arts, de Toulouse (1); l'œuvre, que toute la critique d'art de France constate, être au premier rang de l'exposition de peinture de l'année, au *Salon de Paris*.

Sur une vue merveilleuse de la plantureuse et mamelonnée patrie des labours, mesurée à longueurs d'aiguillons, et, comptant par bestiaux appareillés, en exergue se lit (en parler) clair et net, bien de sa contrée venant :

Aux rayons du soleil — Les bœufs tranquilles tracent le sillon, — Le bouvier suit et tient le gouvernail (de la charrue) — Derrière chaque paire... — Aux rayons du soleil.

Si l'ombre de Montfort — Passait dans les airs, — Celui qui a tout fauché, — Qui a tout déraciné, — Qui a semé la mort,—N'y verrait plus que laboureurs.

J.-P. LAURENS..

(1) Ecole des Beaux-Arts de Toulouse : M. J.-P. Laurens, directeur... Voir : *Histoire Populaire de Toulouse*, par L. Ariste et L. Braud, Toulouse, 1897-98.

AL MÈSTRÉ

II

Tant mèstromen Pouèto qu'ès Artisto,
Atal, qué n'as pintrat, Jan-Pol Laourens,
Nostro encountrado, en amourèlo bisto
Dé ço qué n'es è fusquèc dé tout tems :

Tèrro dé l'aoulé al fort dé la Crousado,
Oun, malfasiè des nostres s'escoundis ;
Tèrro balento, aro è toutjoun, flourado,
La gardopilo è (1) l' garbiè (*F*) des Moundis.

Dé sas béoutads, sé digus pot fa mostro
Coumo n'o fa toun enspirad pinçèl,
Ya lé titoul, qu'es dins la lengo nostro...
Poudèn, gaouzan té l' bira fort è bèl !

(1) Dè *garba, garbier*, rouman

AU MAITRE

II

Avec autant de maîtrise, Poète, que tu es Artiste, — Ainsi, tu as peint, Jean-Paul Laurens, — Notre contrée, en amoureuse vue — De ce qu'elle est et (de ce qu'elle) fut de tout temps :

Terre du diable au fort de la Croisade (albigeoise), — Où, le malfaiteur des nôtres (se cache) disparaît ; — Terre vaillante, aujourd'hui et toujours, parée (précieuse), — Le grenier et la (1) gerbière (*F*) des toulousains.

De ses beautés, si personne ne peut prétendre donner — Ce qu'en donne ton inspiré pinceau, — Il reste (toujours) la devise, qui est (bien) de notre langue... — Nous pouvons, nous osons la traduire ! (mieux l'amplifier) !

(1). De gerber

•••••

L'OUBRADO

III

Coumbos è tups en supèrbo desplégo,
Dé turros d'or jouts lé berd d'el cabel ;
Aco's, dé glézo arrapan coumo pégo,
Lé Laouragues as rajols del soulel.

Les grandis biôous, siaouets, tiron la régo
Qu'el bouyé sièg darrè cado parel,
Dréïtan l'estébo è pézan dé l'artel
Dins lé couitïou, per n'acatsa la plégo.

Pel cabensus sé l'oumbro dé Mountfort (1) ;
S'el, qu'aoutres cots y séménèc la mort,
Malencougnous, passabo dins les aïres ;

Pel bèl païs qu'a tout débouziad,
Oun sous routiès an tout rot, tout dalhad,
Jou' l' çèl moundi béïro pus qué laouraïres !

(1) Mountfort, l'encarnaçïou dé la Crousado albijèso ! L'orré Mountfort ! per tout miètjounal.

•••••

L'ŒUVRE

III

Combes et monts en superbe étalage, — Des mottes d'or sous les verts de panaches ; — C'est là, de la glaise collante comme poix,— Le Lauraguais, sous le *ruissellement* du soleil.

Les grands bœufs, lents et tranquilles, tracent le sillon (la ligne) — Que le bouvier suit derrière chaque paire, — Alignant la charrue par son mancheron et appuyant de l'orteil — Dans l'arable, pour en arranger la façon.

Dans le zénith, si l'ombre de Montfort (1) ; — Si, celui qui autrefois y sema la mort, — Soucieux (préoccupé du survenu) passait dans les airs ;

Dans le beau pays qu'il a tout bouleversé, — Où, ses routiers ont tout brisé, tout fauché, — Sous le ciel du pays toulousain, il ne verrait plus que laboureurs !

(1) Simon de Montfort, l'incarnation de la Croisade albigeoise ! L'horrible Montfort ! pour tout méridional.

•••••

BALLADO

As del Carcasses

A Toulouso :

Del Capitolo à Sant-Albi (Sant-Aoubin),
La bilo....
Es aïzido per l'*aoubin* (1).

L. Tailhado.

« Asso sio dit dé frégado...
en fabou dé la lengo Moundino. »

Goudouli.

Espérits dé raços altièros
Qu'abèts faït l'antico Citad,
L'enclaous, las pareds batalhèros ;
Faço à l'estranjé tout birad ;
Per aquija lé qu'estaplidos
Enta bous pel déforo ten,
S'abèts pas dé poumos coufidos
Dé (2) bièdazes (*G*) bous mandaren.

(1) Lé dé foro-bilo : l'étranger.
(2) Dé *Bièdaze*, rouman.

•••••

BALLADE

Aux gens du Carcassonnais

A Toulouse :

« Du Capitole à Saint-Aubin,
La ville....
Est accueillante pour l'aubain. »

LAURENT TAILHADE.

Ceci soit dit en passant... en faveur de la langue Toulousaine.

PIERRE GOUDELIN.

Esprits des races altières — Qui avez construit (fait) l'antique Cité, — L'enclos, les murs des tours, des forteresses ; — Face à l'étranger tout tourné ; — Pour pourchasser celui qui, d'intelligences — Chez vous, établit pour le dehors, — Si vous n'avez (assez) de pommes cuites — Des (1) viédases (*G*) (mélongènes) nous vous enverrons.

(1) *Vidase,* Cl. Marot. *Vietz dases,* Rabelais. Viédase, dans les nouveaux dictionnaires.

•••••

Armos des morts, jouts las bandièros
Qu' « *Atax Audax* » an apariad,
Bagandos per las escoussièros
Qu'an jamaï bist tal mal-parad :
Un *ataxen*, qu'en enmalidos
Les dé foro-païs susten !
Pel coufalha-lé enférounidos,
Dé bièt dazes bous mandaren.

Oumbros des Trencabèls (1), d'aousièros
Colhos d'un pati rénoummad
Per soun dittoun : « *Faço estranjèros...*
Toumbo péléou qu'èstré lagad ! »
Un des bostres bous a 'scupidos :
Soun tèrradou maï nou défend !
Per l'esquirdassa d'agounidos,
Dé bièt dazes ! bous mandaren.

Mandadis

È bous moussu, qu'anads, d'aoujidos,
Trouca l' bèrbé dé nostré sen
En countro un parla d'escuridos...
Dé bièt dazes ! ! ! bous mandaren !

(1) Bicoumtes dè Carcassouno, XIII[e] sècle.

•••••

Ames des morts, sous les bannières — Qui ont uni « *Atax Audax* », — Errantes sur les remparts (les chemins de ronde) — Qui n'ont jamais vu pareille énormité : — Un *Audain* qui, dans les luttes — Soutient ceux (les gens) de hors pays ! — Pour le châtier avec furie, — Des viédases (des aubergines) nous vous adresserons.

Ombres des *Trencavel* (1), des courageuses — Troupes d'un pays renommé — Pour son dicton : « *Face aux estrangeres... — Tombe plutôt que de plier !* » — Un des vôtres vous a crachées (rejetées) : — Il ne défend plus sa contrée ! — Pour que vous le poursuiviez d'invectives, — Des viédases (notre juron) nous vous ferons parvenir.

Envoi

Et vous Monsieur, qui allez, à ce qu'on assure, — Troquer le verbe de notre génie — Contre un dialecte d'obscurités... — Des viédases ! ! ! (notre exclamation) nous vous manderons !

(1) Vicomtes de Carcasonne, XIII^e^ siècle.

•••••

PEL SÉMÉNAL

P'r En J. Noulens,
lé dé « *La Flahuto Gascouno* »

Sul çèl qué l'aoutouno marèlo
D'oumbruns, dé clars entré nibouls,
Enraïssad d'ors, per la banèlo
Oun tramblo l' faoubé des pibouls,
Punto 'n omé à cofo burèlo,
Sul cèl qué l'aoutouno marèlo
D'oumbruns, dé clars entré nibouls.

Aco 's lé (1) bourdiè (*H*) séménaïré
Cintad del sac à curbisous ;
D'un jèsté noplé agrano en l'aïré
Gras à pugnads dé soun blad rous,
Sul couïtïou daourad dé l'araïré (2).
Aco 's lé bourdiè séménaïré
Cintad del sac à curbisous.

Altour d'el sé mèsclon las gamos
D'un Mèssidor as touns roussèls :
Las roulhos rousséjon las ramos,
È l' soulel l'alo des aouzèls ;
L'omé, el, béï sègos dins lours tramos !
Altour d'el sé mèsclon las gamos
D'un Mèssidor as touns roussèls !

(1) Dé *Borda*, rouman.
(2) *Araire*, rouman : araire.

•••••

DANS LE (CHAMP) ENSEMENCÉ

Pour M. J. Noulens,
l'auteur de « *La Flûte Gasconne* »

Sur le ciel que l'automne bigarre — De (tons) sombres, de (tons) clairs entre les nuées, — Eclairé (entouré) de rais d'ors, par la venelle — Où tremble le fauve des peupliers, — Paraît un homme en bonnet de laine brune (brute), — Sur le ciel que l'automne bigarre — De (tons) sombres, de (tons) clairs entre les nuées.

C'est le (1) bordier (*H*)semeur — Ceint de son sac porte-semences ; — D'un geste noble, de haut il épand — (Des) grains, à poignées, de son blé roux, — Sur l'arable doré de l'araire (2). — C'est le bordier semeur — Ceint de son sac porte-semences.

Autour de lui, se mêlent les gammes — D'un Messidor aux teintes rousses : — Les rouilles roussillent les feuilles, — Et le soleil l'aile des oiseaux ; — L'homme, lui, voit les (futures) moissons dans leurs trames ! — Autour de lui se mêlent les gammes — D'un Messidor aux teintes rousses !

(1) *Bordes*, Cl. Marot. *Bordieux*, Rabelais.

•••••

A UN FRANCIMAND

EMPÉNITENT

« Cado lengo a soun tic, ambé sas bèziaduros,
Soun sen..... .....»

HILHET « *Lé Miral Moundi* »

En un soul bram, al mensos sio sèrbi !
Pel bidizéïré, à sous parèls,
Joyos, rancuro, (1) èfrèïts des èls,
Boulé tout diré es èstré amèrbi !

Abé dél Gales lé clar bèrbi,
Les maï raçéjants des touns bièls,
A del Rouman tindaïré bèls
Dires, qu'an del lati lé nèrbi !

Per nou pas sé serbi des dus ;
Né parla qu'un, tal y a moussus ;
Sério-bé prou pirol ... Ègar ' lé !

Qu'el nostré n'es brico empachad
Del toun françes, p'ra co qu'en parlé
Coumo sa maïré l'a 'nségnad.

(1) Dé *Rancor*, *rancura*, rouman.

•••••

POUR UN IMPENITENT

BARAGOUÏNEUR DU FRANÇAIS

« Chaque langue a son tic, avec ses gentillesses.
— Son bon sens.....»

HILHET « *Le Miroir toulousain* »

En un seul bramement, à moins qu'il ne soit cerf ! — Pour celui qui est bilingue, à ses pareils, — Joies, rancœurs (1), effroi des yeux, — Vouloir tout dire, c'est être ridicule !

Avoir du Gaulois la claire expression. — Le plus atavique de nos tons (parlers) anciens, — Et, du Roman sonore (de si) beaux — Dires, qui ont du latin le nerf !

(Tout cela) pour ne point se servir des deux ; — N'en parler qu'un, tels (affectent) quelques messieurs; — Ce serait assez bête... il me semble !

Que (le patoisant), celui de chez nous, n'est pas du toute mbarrassé — Dans le ton français quoiqu'il en parle (l'étudie) — Comme sa mère l'a enseigné.

(1) *Rancœur*, Regnier

•••••

DUS DIRES

PER UN BÉZÉ

A' n Xabiè da Cunha, dé la biplioutèco dé Lisbouno

I

Cop d'èl

Toumbo la nèït,
Del coulcosol brandido
Pes raïs fujin soun lhèït,
Sus la tèrro espaourido,
Doun lé gris biro al trum
È luzentous en soumbros ;
Dé punts d'or, un per lum,
Fan, per dé éclars è d'oumbros,
Sé marèla lé çèl ;
Semblo n'èstré, la luno,
Dé cartos lé sajèl,

L'oustïo à-n un tros d'uno...
Un èl dins l'arcolhèït,
D'ount, entran ros è bélos,
Toumbo la nèït
Jouts las estélos.

•••••

DEUX (FAÇONS DE) DIRE

POUR UNE (FAÇON) DE VOIR

A Mr. Xavier da Cunha, de la Blibiothèque de Lisbonne

I

Coup d'œil

La nuit s'épand,
D'Occident secouée
Par les raïs du couchant,
Sur la terre épeurée,
Dont le gris vire au brun
Et les lueurs en sombres ;
Des points d'or un à un,
Font, par de clairs et d'ombres,
Le ciel se tacheter ;
La lune semble n'être
Qu'un pain à cacheter,
Sur un accroc de lettre...

Un œil au dais bombant ;
D'où, sous rosée et voiles,
La nuit s'épand
Sous les étoiles.

•••••

II

Sentido féminizado

Dizes m'aïma, ménud ?
O musico èfantouno è déïs mots è déïs dires !
Qu'es aco qué m'aïma, per tu ? Riré à mous rires,
Oubé, mé coubéja dins tous trébouls délires,
Des limbos del sentid mé bézé anjo deschud ?

Dé you, l'amo ou lé cos, digos, qu'as embéjud ?

L'amour, paouré maïnatché, es pus prim, es pus nud,
Es l'enjin alaïrad qu'en tèrro res apario,
Qué masto l'idèyal, blous tal qu'uno prégario,
Qué la béoutat fa naïssé al cor qué s'en débario !...
Es qué m'aïmos, ménud ?

III

Aouzélous è Aouzélaïres

Des tèrroples cugnadis des grandis cafès, les curiouses, ¦léban lé cap al brézilhadis des acharrads d'oustal, dins les rams duraïres des jardins è las malbos bapous d'un coulca ibèrnal, soun dé prumièro en aquesté moumen, al espectaclé pas coumu d'uno embalaouzéïro casso à l'esparbiè, en pléno bilo... Les amatous d'azugo-fam, antes lour soupa — bélèou, auoujen la broucado d'aouzèlets ! — sé pagon ambé la berdo un acté dé mèrco del *struggle for life*, aquélo lé dé l'esta tant des umans qué del boulatum...

(*Parlotos moundinos*)

•••••

II

Sentiment féminisé

Tu m'aimes, dis-tu ?
O naïve musique et des mots et des dires !
Qu'appelles-tu m'aimer ? Est-ce rire à mes rires,
Est-ce me désirer dans tes troublants délires,
Des limbes de tes sens me voir ange déchu ?

De moi, l'âme ou le corps, dis, gamin, que veux-tu ?

L'amour, pauvre petit, est plus simple, est plus nu !
C'est le génie ailé sans attaches sur terre,
Que dresse l'idéal, pur comme la prière,
Qu'évoque la beauté du cœur qui la révère !...
Enfant, m'aimes-tu ?

III

Oisillons et Oiseleurs

Des terrasses bondées des grands cafés, les curieux levant la tête aux pépiements des moineaux francs dans les ramures persistantes des squares et les mauves vapeurs d'un couchant hivernal, assistent en ce moment au spectacle peu banal d'une émouvante chasse à l'épervier, en pleine ville... Les amateurs d'apéritifs, avant leur souper — peut-être comprenant la brochette d'oiselets ! — se paient avec la verte, un acte suggestif du *struggle for life*, cette loi de l'existence tant des humains que de la gent ailée...

(Parlotes (conversations) toulousaines)

• • • • •

Al Roun-Punt Lafayèto, ant' l'ouro dé coulbado,
Entré un rapas d'enlaïré è 'n boulum d'aparrous,
La batèsto pel bïouré es escriouto è jougado.

Al Round-Punt Lafayèto, ant' louro dé coulcado,
Couro l' soulel destinto al blu del çèl soun rous,
È, qué Toulouso rozo es dé malfré encoulado ;

Entré un rapas d'enlaïré è'n boulum d'aparrous,
Pes albres berds benguds dégruna lour boulado,
Sé disputa l'abric, l'un dé l'autré embéjous ;

La batèsto pel bïouré es escriouto è jougado.
Pèço nobo toutjoun : enmalids les pitchous,
È l' falcou found dessus sé n'empourtan l'urpado! (1)

La batèsto pel bïouré ss escrïouto è jougado,
Entré nn rapas d'enlaïré è' boulum d'aparrous,
Al Roud-Punt Lafayèto, ant' l'ouro dé coulcado.

(1) D'urpo. *Urcs*, rouman.

•••••

Au Rond-Point Lafayette, heure avant la couchée,
Entre rapace et vol de moineaux pépieux,
La lutte pour la vie est écrite et jouée.

Au Rond-Point Lafayette, heure avant la couchée,
Quand le soleil déteint son jaune au bleu des cieux,
Et, que Toulouse rose est de terne endeuillée ;

Entre rapace et vol de moineaux pépieux,
Venus aux arbres verts égrener leur volée,
Se disputer l'abri, l'un de l'autre envieux ;

La lutte pour la vie est écrite et jouée.
Pièce neuve toujours : des petits malicieux,
Le faucon fond dessus, s'en emportant *griffée !* (1)

La lutte pour la vie est écrite et jouée,
Entre rapace et vol de moineaux pépieux,
Au Rond-Point Lafayette, heure avant la couchée.

(1) Comme poignée ; pour une serre d'oiseau de proie.

•••••

MANDO

Al sapient çïoutadin, En (1) Cartalhac, boulen qu'en sas cansous lé poplé sé soubengo des faïts è souns dé sa tèrro del brès.

Counescudo es la caouzo
Qu'enségno la cansou ;
D'amb'élo cadun gaouzo
Èstré critico, aoutou.

Les soupirs dé droulléto,
Les soumias dé cussou,
La risento istouriéto
Tindon pel Tèrradou. (2)

As qué l'amour trastéjo
Dé primaïgo faïssou.
Coumo as qu'y a tems tutéjo
Dits : qu'aïma es toutjoun bou.

Espèro la fourtuno !
Dits al gus : Per qué nou ?
Béjos, n'y a qu'empourtuno !
Toun tour bendra, paourou !

Per quand à nostro lengo,
Res noubal sa litsou ;
È, quand bos qu'on y bengo,
Cent cots : — (3) As pla razou ! (4)

(1) Bézé la noto pajo 6.
(2) *Terrador*, rouman.
(3) Mots d'afourtimen toutjoun pla dits.
(4) *Razo*, roman.

BUT

Au savant compatriote, M. (1) Cartailhac, voulant que par ses chansons le peuple se souvienne des faits et des accents (particuliers à la petite patrie,) à la terre natale.

C'est (assurément) chose connue — Que la chanson est un enseignement ; — Avec elle (sous son anonymat), chacun ose — Être critique, (être) auteur.

Les soupirs de fillette, — Les rêves d'avare, — Les riantes historiettes — (Par elle) tintent dans le pays (la contrée). (2)

A ceux que l'amour remue — De sa prime manière (de faire) — Comme à ceux qui lui sont coutumiérs — Elle dit : qu'aimer est toujours bon.

Espère la fortune ! — Dit-elle au gueux. — Pourquoi non ! Vois, il y en a qu'elle importune ! — Ton tour viendra, pauvret ! (viveur d'espérances).

Quant à (ce qui concerne) notre langue, — Rien ne vaut sa leçon ; — Et, quand tu veux qu'on y vienne (s'en serve). — Cent fois : (3) Tu as bien raison ! (4)

(1) Voir la note page 7.
(2) Littéralement : notre territoire.
(3) Locution approbative, toujours très employée.
(4) *Razon*, roman.

•••••

BALLADO

DES « CATÈTS DÉ GASCOUGNO »

A 's pouètos dé l'acamp.

« È bous, Moussus, per qui Toulouso
Se manten douçomen jouyouso.

. . . . . .

Bous qué budads à pléno tasso,
Las Tres Canèlos (1) del Parnasso,
Fasèts m'en part d'un goutilhou
Per bous entréténi milhou.., »

sadits Goudouli.

A 'n toutis.

Bou'ï soubénen dé la tèrro maïralo,
Oun bostré brès trandoulabo as poutous ;
Dé la clouquéto (2) escalfuran dé l'alo
Les prims soumias clucan bostris èlhous ;
Dé Tèrro d'Oc, qu'es dé plazent claoufido
È dè sapienço, aoutromen enluzido,
Bou'ï soubénen ! en courgudo y bénèts,
Pourtan l'afam d'uno colho oumèrico,
Qu'aprèts explèïts tourno à l'oustal la pico...
Trinflen las flous per fèstéja 's catèts !

(1) Foun dé Sant-Subra.
(2) *Cloqua*, rouman : cloche, chose qui couvre.

•••••

BALLADE

DES « CADETS DE GASCOGNE »

Pour les poètes de l'assemblée

Et vous (autres), Messieurs, par qui Toulouso — Se maintient doucement joyeuse . . . . . — Vous, qui videz à pleine tasse — Les Trois Canelles (1) du Parnasse, — Faites m'en part d'une gouttelette — Pour (que je) vous entretienne mieux...

dit Pierre Goudelin

Pour tous.

Vous souvenant de la contrée natale — Où, votre berceau balançait sous les baisers : — De la petite glousse (poule) réchauffant de son aile — Les premiers rêves clignant vos yeux (d'enfants) ; — De la Terre d'Oc, qui est d'agrément émaillée — Et de sapiences, encore mieux illuminée, — Vous souvenant ! en excursion vous y venez, — Portant la renommée d'une troupe homérique, — Qui, après (ses) exploits rapporte au logis la pique... — Triomphent les fleurs pour fêter les cadets !

(1) Fontaine du (faubourg) St-Cyprien.

•••••

Bou'ï rébremban nostro joyo estibalo :
Sèlbos è camps, brounzinan dé cansous
Dé négré gril è berdouzo sigalo ;
Roundos dé sègo è bans dé (1) milhazous (J) ;
La fruto d'or dins un desquet caouzido ;
En roujé moust, rajan dé la traoupido,
Lé sanc gales qué bous a faïts ço qu'èts ;
Tournads aïçïou solbré bostro tunico
Al roz de l'ort (K) qué ménino répico...
Trinflen les flous per fèstéja 's catèts !

Bous atendion, salin de Capitalo,
Del brut, del moundé ount èts sacrads gascous (2),
Tournan grandids, mès d'umou miètjounalo
Toutjoun, al nïou qué bous tenguèc pitchous :
Aïnads, pépis, sé pot calco poulido,
— Tantos n'abèn ! — coumptan en bostro bido,
Per fa brindado à la glorio qu'abèts.
Bostro gaytat y balho la réplico,
Fa'n riré, al cop, l'èrgnouzo poulitico !...
Trinflen las flous per fèsteja 's catèts !

Mando

Fièro Toulouso, à rénonmmado antico,
D'en espéli... Dïou' sab ! È dé toutis rétrèts !
D'èfants del poplé, atal, benguds parfèts
Per mant'un Arts oundra la Républico,
È dé ta raço, è d' ta toco artistico...
Trinflen las flous per fèstéja 's catèts !

(1) Dè *mil, milh, milhargos,* rouman.
(2) Gascous, dizen les del Nord, dé toutis miètjounals.

•••••

Vous ressouvenant notre joie estivale : — Selves et champs résonnant des chansons — Du noir grillon et de (la) verte cigale ; — Rondes de la moisson et fêtes (assemblées, danses) des *millésons* (J) (récolte du mil) ; — Les fruits d'or, choisis, dans le corbillon ; — En rouge moût, coulant de la vendange écrasée (sous les pieds), — Le sang gaulois qui vous a faits ce que vous êtes ; — Vous revenez ici tremper votre tunique — A la rosée de (1) l'*hort* (K) (jardin familial) que la grand' mère cultive... — Triomphent les fleurs pour fêter les cadets !

On vous attendait sortant de (la) Capitale, — Du bruit, du monde où vous êtes sacrés gascons (2). — Revenant grandis, mais d'humeur méridionale — Toujours, au nid qui vous abrita tout petits : — Aînés, anciens, il se peut (même) quelque jolie, — — Nous en avons tant ! — comptant en votre vie — Pour (trinquer) toaster à la gloire que vous avez. — Votre gaîté leur donne la réplique, — A faire rire, du coup, l'hargneuse politique ! — Triomphent les fleurs pour fêter les cadets !

Envoi.

Fière Toulouse, à (la) renommée antique — D'en faire éclore... Dieu sait (le nombre) ! Et de tous (les) genres ! — Des enfants du peuple, ainsi, venus parfaits — Pour orner de nombreux Arts la République, — Et de ta race, et de ton idéal artistique... — Triomphent les fleurs pour fêter les cadets !

(1) Des composés horticoles, etc.

(2) Gascons, nomment ceux du Nord, tous les méridionaux.

•••••

RÉBREMBADISSÈS

I

« Sus aquel tupèl en rénoum,
Hurous ! s'à la darnièro rengo
Des qu'an escrïout dins nostro lengo,
Poden un joun graba moun noum »

Sadits, en sas obros (1), Louis Bèstrépèn, boutiè.

II

A 'n Antoni Merçiè.

Èro un pouèto, al bèrbé ta manèl,
Qu'al tinda d'or fa respoumpi l' dé Roumo
Nostro Citad, l'aoutou dé « Bourniquèl »
È dé cansous, touto uno loungo soumo !

Èro oubradou, l' pouèto dé la Poumo,
Tals, qu'en béï naïssè è créïssé nostrè çèl :
Brèssads dé cants, amourèlads pel bèl,
Coubéses d'arts, goustouses... sa'ï pas coumo !

(1) « *Las Espigos dè la lengo moundino* », in-8°, 328 p. Toulouso, 1860; atal sinnados.

•••••

RESSOUVENANCES

I

Sur ce mont en renom, — Heureux ! si à la dernière ligne (rangée) — De ceux qui ont écrit dans notre langue, — On peut un jour graver mon nom.

Dit, dans ses œuvres (1), Louis Vestrepain, bottier.

II

A Antonin Mercié.

C'était un poète au verbe si facilement (sonnant), — Qu'en tintements de l'or il fait résonner (du ton) de Rome — Notre Cité, l'auteur de « Bourniquèl » — Et de chansons, toute une longue somme !

C'était un travailleur, le poète (de la rue) de la Pomme, — Tels, qu'on voit naître et croître notre ciel : — Bercés de chants, énamourés par le beau, — Friands d'arts, connaisseurs... je ne sais comment !

(1) « *Les Épis de la langue toulousaine* », in-8° édit. Delboy. 1860 ; signés ainsi.

•••••

Mèstré esculptaïré, entré s' mèstres moundis,
A'n qui Toulouso, à ritché diadèmo,
Dïou l'aram blous del « *Gloria Victis* »,

Toun fièr çizèl capuzo parïou tèmo...
Brabos ! Encaro un simboulic « Quand mèmo » !
Dé Bèstrépèn, talhos l'omé è l'utis !

III

A l'estatuo dé Bèstrépèn

Bèstrépèn, lé groulhè, lé grizet, l'escribèn,
Cats l'immourtalitat ès mastad per un mèstré
En toun bestid d'oubriè, pouèto tolousèn.

Bèstrépèn, lé groulhè, lé grizet, l'escribèn,
Tiros aro l' lignol sul tup oun boulhos èstré,
Per abé escrïout è charrad en nostré bèrbé ançièn.

Cats l'immourtalitat ès mastad per un mèstré,
Qu'es d'obros coustumiè per las glorios qu'abèn
Dins la patrïo maïré è pel moundi campèstré.

En toun bestid d'oubriè, pouèto tolousèn,
Ta caro asoulélhado aluco en diamèstré
Lé raïs bïou del pensaïré à toun èl subrémen !

En toun bestid d'oubriè, pouèto tolousèn,
Cats l'immourtalitat ès mastad per un mèstré,
Bèstrépèn, lé groulhè, lé grizet, l'escribèn !

* * * * *

Maître sculpteur, entre les maîtres (enfants) du pays, — A qui Toulouse, à (si) riche diadème (d'œuvres), — Doit le pur bronze du « *Gloria Victis* ».

Ton fier ciseau ébauche (ciselle) pareil thème... — Bravos ! Encore un symbolique « Quand même » ! — De Vestrepain, tu tailles l'homme et l'outil !

III

A la statue de Vestrepain

Vestrepain, le savetier, le *griset*, l'écrivain, — Vers l'immortalité tu es dressé par un maître — Dans ton costume d'ouvrier, poète toulousain.

Vestrepain, le savetier, le *griset*, l'écrivain, — Tu tires maintenant le ligneul sur la hauteur où tu désirais être, — Pour avoir écrit et conté (discouru) dans notre langue ancienne.

Vers l'immortalité tu es dressé par un maître — Qui est coutumier d'œuvres (pareils) pour les gloires que nous avons — Dans la mère-patrie et dans les environs de Toulouse.

Dans ton costume d'ouvrier, poète toulousain, — Ta figure ensoleillée allume en diamètre — Le rayon vif du penseur à ton œil surhumain.

Dans ton costume d'ouvrier, poète toulousain, — Vers l'immortalité tu es dressé par un maître, — Vestrepain, le savetier, le *griset*, l'écrivain !

•••••

CROUNIQUÉTO

FILOUSOUFADO

P'r En Ryp, lé d' « Un sadoul dé bèrses »

A, cado bèstiou, soun sen ! (1)

« ... An bèrgounho dé fa... ço qué nou fan... les aouzèls ni las mandros, è arrèïré... ço qué la finto bol qué gaïré-bé toutos las bèstios acoumplisson... » (2)

M. Planudo.

L'engouïsso al Catètou, — lé paouré !
Tout ço qu'y bolen fa 'bala.
Dins soun çerbèl nou pot fa claouré
Ço dit aïçïou, prètchad ala.

Ta péco n'y pares la modo
As cambiomens pic è répic,
Qué, d'y sousca lé cap y rodo,
Subi-lo, y fa béni lé tic.

(1) Proubèrbi dé nostres pajèses. Lé faploutisto *La Fontaine* a tabes dit, dins « *La Gouto è la Tataragno* » :

Lé paouré *bèstiou* cado joun mudo.

(2) Tirad dé « *La Bido d'Esop* » tramétudo per Maximo Planudo... in-8°. Magradous, librario roumano, dé P. d'En Sanhos. MDCCCLXVIII (dé G.-L.).

•••••

CRONIQUETTE

PHILOSOPHÉE

Pour Ryp, l'auteur d', « Une soûlerie de vers ».

Chaque bestiole a son instinct (sa raison) ! (1)
... Ils ont vergogne de faire ce que ne font (ni) les oiseaux, ni les renards ; et encore ce que la fiction (fable) veut que presque toutes les bêtes accomplissent... (2) Maxime PLANUDE.

Cela l'engoue au petit Cadet, — le pauvret ! — Tout ce qu'on veut lui faire avaler. — Dans son cerveau il ne peut faire contenir — Ce qu'on (lui) dit par ici, ce qu'on (lui) prêche par là.

Si niaise lui paraît la mode — Aux changements (se suivant) du coup à la reprise, — Que, d'y songer la tête lui tourne, — La subir, lui fait (avoir) venir le tic.

(1) Proverbe de nos rustiques (campagnards). Le fabuliste La Fontaine a dit aussi, dans *La « Goutte et l'Araignée »* :

« Le pauvre *bestion* tous les jours déménage. »

(2) Traduit de la *Bibliothèque romane*, IVe Publication, édit. 1868. Par M. de Gounon-Loubens.

•••••

Es aboul d'aquélo noubèlo :
Qu'es ménuds diben fadéja
Per la glouriolo, ambé moudèlo
Des qué fan qué babardéja.

Né rits à n' fa trambla sas ancos,
Dincos al naz sous pots rufan,
Méten à l'aïré sas dents blancos,
È biran l'èl trufos-trufan.

Al rifagna, sé pot pla bézé
Qu'es pas coufad des temses qu'èn,
É qué s'en (1) fico, dins soun lézé,
Dé pantos pel paouc qu'y balèn.

(1) Dé *Ficar*, rouman : attacher.

•••••

Il a le vertige de cette nouvelle : — Que les simples doivent faire des folies — Pour la gloriole, avec modèle — De ceux qui n'ont que de la vanité.

Il en rit à faire trembler ses flancs, — Jusqu'au nez ses lèvres plissant, — Mettant à l'air ses dents blanches, — Et tournant l'œil en railleur consommé.

A ses mines moqueuses on peut bien voir — Qu'il n'est guère coiffé (enthousiaste) des temps où nous sommes (vivons), — Et qu'il s'en (1) fiche (donne), à ses heures perdues, — Des ventrées (de rires) pour le peu que nous y valons.

•••••

Dé mots noubèls, ount entend mico (1),
Es coumo cal d'y troumpéta ;
D'espressïous, qué nou counéïs brico,
A sas aourélhos fan péta :

Dé sas pasturos fan fourratché,
Pensïou, d'un bric dé dïous-aou-bol ;
Soun carrétou, ben l'équipatché,
È soun cabestré, lé licol !

Aoujis déïs noums rounflants la listo :
Caousuro, al trabal d'escloupiè ;
L'escribalhou qu'es pupliçisto,
L'azugo-arjent, dit finançiè !

È, coumo n'es pas paouro lengo,
La Gallo-Roumano, as touns sïous
Béï l'estranjè qué s'en arrengo :
Interview, parloto entré bïous ;

Couro, aoutris s'en ban quèrré as diaples,
Chès l'Angles è chès l'Alémand,
Dé dits trouncudis è minaples
Qu'escarraougnon en françimand.

Es *snob* cambobira sa mino ;
Noumma garçou lé farinèl,
Uzino la bièlho moulino,
È, la cabo l'ançièn tinèl !

(1) Dé *Miga*, rouman : point, rien.

•••••

De mots nouveaux où il n'entend mie (1), — (Il) est convenable de lui trompéter ; — Des expressions qu'il ne connaît en rien — A ses oreilles on fait péter :

De ses paissons on fait (le) fourrage, — Pension, du tout petit peu de bon (en sa nourriture) ; — Son charreton, devient l'équipage — Et son caveçon, le licou !

Il entend, des noms ronflants, la liste : — Chaussures (désignant) le travail de sabotier ; — *L'écrivaillon* qui est publiciste, — Le manieur (aiguiseur) d'argent, dit financier !

Et, comme ce n'est pas une langue appauvrie, — La Gallo-Romane, avec ses expressions — Il voit les étrangers s'arranger : — *Interview* (pour dire) parlote entre vivants ;

Quand, nombre d'autres vont chercher (prendre) au diable, — Chez l'Anglais ou chez l'Allemand — Des mots épineux et minables — Qu'ils égratignent (écorchent) en mauvais français.

Il est *snob* de changer sa mine (sa manière d'être) ; — (De) nommer garçon le farinier, — Usine, le vieux moulin (à eau) — Et, la cave l'ancien chai !

•••••

Trobo pas pus bouno franquéto
Pes uz è caousos del bièlhum ;
Ço d'aro al grandou fa rizéto
Rassan ço qué sent lé paoucum.

Qui qué saludé dé sas gamos,
Jens dé bilo, jens dé pes camps :
Doumaïzèlencs, pincados dàmos
Toutis sé crézen, cap païsans !

Sadits, la sirbento es coumpagno,
Lé (1) métadiè (L), qu'es un fermiè,
Lé biènténant, qu'a 'no campagno
O no bordo en castèl-tourriè !

Les baïlets qué sinjon un mèstré,
— Né tiran pèlado, aco-raï ! —
Parïous dé défauts bolen èstré
Tant pla, qu'en difèron pas maï.

A fa l' moussu, maï d'un, del poplé,
Répapio aoutan qu'en fan un som.
Mant-un bourjes nou pres per noplé,
Estimo qu'y panon quicom !

Lé parbengud, séco d'embéjo
Sé buto al mendré malparad ;
Bort qué la fourtuno l' tutéjo
Y cadrio tout à soun agrad.

(1) De *metefur*, roumain ; travailleur des champs.

• • • • •

Il ne trouve plus bonne franquette — Pour les us et (les) choses d'autrefois (du bon vieux temps) ; — Celles d'aujourd'hui au grandiose font risette - Tenant au rancart ce qui sent (paraît) le petit.

Qui (que ce soit) qu'il salue de ses gammes. — Gens de la ville, gens des champs : — Damoiseaux, précieuses madames — Tous (se disent) se croient, paysans, aucun !

La servante, dit-(elle) est (une) compagne, — Le métayer (L), qu'il est fermier. — Le petit propriétaire (rural), qu'il a une campagne - Ou, une borde (H) en château (flanqué de) tourelles !

Les valets, qui, singent un maître, — Tout en le critiquant, cela s'entend ! — Ses pareils en défauts veulent être — Si bien, qu'ils n'en diffèrent plus.

A faire le monsieur (l'important), plus d'un (sorti) du peuple, — Rêvasse autant qu'en faisant un somme. — Maint bourgeois non pris (traité) pour noble — Estime qu'on lui vole quelque chose !

Le parvenu, sèche d'envie — S'il se heurte au moindre empêchement ; — Dès que la fortune le tutoie (lui est familière) - Il lui faudrait tout à son agrément.

•••••

Per fa 'n Ségné – quinos rizèyos ! –
Sufis la grédo è 's *chics* argaouts ;
L'emmusurad, budé d'idèyos,
Empaouzo uzatches è prépaous.

Tabes, cadun bol dins l'élito
Èstré coumpres ; sens s'estalbia
Trucan sa biaoudo, sa lébito,
Ensajo l' natural cambia ;

Sap bé ço qué coï dins soun oulo !
Mès, pel paressé as afanous (1) :
S'es sapient, se fout dé la foulo,
S'es pèc, n'es qué pus grandous !

Paouquis pensaïres ya, d'artistos,
Dé forts s'y fan en boun' éfants
A n' fa jouhinos dé lours bistos,
Sensé mèstriso dé pédants ;

A n'encréïré : n'y aouro dé bounos,
Dé prézaïros enspiraçïous
Qué las raros, l'escaï dé dounos (2)
Qu'el grand enjin met en atçïous ;

Lé bèl sério pas à pourtados
Del sen simplisto, amaï lé bou...
— Chès, saquéla ! quinos cagados ?
Sadits moun amic Catètou.

(1) D'*afan*, rouman : empressement.
(2) Dé *donar*, rouman : distribuer.

•••••

Pour faire (paraître) un Seigneur — quelles risées ! — Il suffit de l'argent et des chics atours ; — L'orgueilleux (dandy) vide d'idées, — Impose usages et manières (d'être et) de dire (propos).

Aussi, chacun veut dans l'élite — Etre compris ; sans s'économiser — Troquant sa blouse, sa lévite — Il essaie de changer son naturel.

Il sait (fort) bien ce qui cuit dans son pot ! — Mais, pour paraître, il est affairé (1) (empressé) : — S'il est savant, il se moque (un peu) de la foule, — S'il est bêta, il n'en est que plus prétentieux !

Il y a peu de penseurs, d'artistes, — De capables s'adonnant en bons enfants — A nous faire (faire fêter) jouir de leurs vues, — Sans (la) maîtrise (l'imposition) des pédants ;

A en croire (quelques-uns) : il n'y aurait de bonnes, — De vraiment valables inspirations, — Que les rares, le tout petit lot de mises (données) (2) — Que le grand génie met en action (expose au jeu) ;

Le beau ne serait pas à (la) portée — Du simple bon sens, de même l'agréable... — Dieu ! tout de même, quelle cacade ? — Dit mon ami le petit Cadet.

•••••

Atal ! Qu'el pet del çèl m'escrazé !
S'empèouti brico en bou n' charran...
Sa'ï pas s'èï dit qu'aco's moun azé,
Lé Catétou dount engarran ?

El qué bous parlo ! oundrad d'embardo !
Encantaïré, sé m'en souï faït,
Es pas qué sio raouc, — Dïous l'en gardo !
Pulèou, gulo (1) trop al préfaït !

Aro, es dé sigur uno bèstio
Moun filousofo al pensad mal ;
Mès, dé bertads l'omé a carèstio,
Qu'a crézé es, bélèou, l'animal ?

(1) Dé *gullimens*, rouman : cris, bourdes.

•••••

Comme je vous le répète ! Que le tonnerre du ciel m'écrase ! — Si j'ajoute rien en vous le racontant... — Je ne sais (par exemple) si j'ai dit que c'est mon âne, — Le petit Cadet qui nous arrête (occupe) ?

C'est lui qui vous parle ! orné d'un bât ! — Si je me suis fait son hérault, — Ce n'est pas qu'il soit aphone, — Dieu l'en garde ! — Plutôt, il gueule (1) trop au forfait !

A présent, c'est assurément une bête — Mon philosophe aux pensées aigries ; — Mais, de vérités l'homme a (telle) disette, — Qu'il est à croire, peut-être, l'animal ?

•••••

AL GRAND-ROUND

P'er En J.-F. Court,

Nostré colaouraïrè del Grand Barri,
ajudo triaïré dé ço laïssad pel mèstré.

I

As Ourmes

Sabèts ? albres jigants, oumbran sus douplos rengos
Lé berduret pradèl, pèrléjad dé puntous,
Bous boutan (1) entrémièït un mèstré en nostros lengos,
Per qué n'y coubidets al canta s' aouzélous
Dé bostris rams amagadous.

II

A l'Artisto

A basti-lé, toun mounumen,
Fenno è bèoutat t'an faït manobro,
Toulouso è l' poplé ajudan douplomen,
Boulen ço qu'an, Ducuing, un blous cap-d'obro !

III

A'n A. Fourès

S'as lé cos réboundud dret à Castèlnaou'd'Ari,
L'espérit as aïçïou, dins Toulouso agranad
Pes idèyals d'artisto è pel sen poupulari.

(1) Dé *botada*, rouman : pousse, mise.

•••••

DANS LE GRAND-ROND

Pour J.-F. Court,

Notre collaborateur du faubourg Saint-Michel, aide classeur des œuvres posthumes du maître,

I

Aux Ormes

Vous savez ? arbres géants, ombrant sur doubles rangées — Le vert pré, perlé de points luisants, — Nous boutons (1) au milieu (de vous) un maître dans nos langues, — Pour que vous invitiez les oisillons à le chanter — De vos ramures à cachettes.

II

A l'Artiste

Pour le bâtir, ton monument, — Femme et beauté t'ont aidé (fait manœuvre), — Toulouse et le peuple aidant doublement, — Voulant ce qu'ils ont, un pur chef-d'œuvre !

III

A Auguste Fourès

Si tu as le corps inhumé droit à Castelnaudary, — Tu as l'esprit ici, dans Toulouse épandu — Dans l'idéal des artistes et (dans) le sentiment populaire.

•••••

S'as lé cos réboundud dred à Castèlnaou'd'Ari,
Es, escupin l'azir sul Mountfort etsécrad,
Tapla bézé pus lèn lé rénaïs d'Oc, — Y pari ?

L'espérit as aïçïou, dins Toulouso agranad,
Fan respoumpi 'n moundi, lé jouyous calhibari
Dé countes è dé cants prézis à toun brassad.

Pes idèyals d'artisto è pel sen poupulari,
Bïouras tant qué la raço aoura 'n soul afougad
A sous dits. — È n'abèn, despèï tu, 'n noubèlari !

Pes idèyals d'artisto è pel sen poupulari,
L'espérit as, aïcïou, dins Toulouso agranad,
S'as lé cos réboundud dret à Castèlnaou'd'Ari.

Agoust 1898.

OUÈITEN

Al counfraïré è çïoutadin, barou Désazars.

Per graçios dé bostro critico,
Qu'al « Laouragues » ba séménan
Dé plaboulenço touto atico,
Moun « Mescladis » dé bou'n èfant ;
Bous mandi moun « Ramèl Païsan ».
Emmoussurads, pas uno brico !
Amb' moun « Estudi » dé (B)pacand (1)
Qué bous agraden uno mico.

Noubembré dé 1896.

(1) Dé *pagas*, rouman.

•••••

Si tu as le corps inhumé droit à Castelnaudary, — C'est, crachant ta haine sur (le) Montfort exécré, — Pour voir aussi (de) plus loin la renaissance d'Oc. — J'en fais le pari ?

Tu as l'esprit ici, dans Toulouse épandu, — Faisant retentir en chœurs locaux, le joyeux charivari — De contes et de chants pris à ta brassée.

Dans l'idéal des artistes et (dans) le sentiment populaire, — Tu vivras tant que la race aura un seul passionné — Pour ses expressions. — Et nous en avons, depuis toi (tes leçons), toujours nouveaux élèves (apprentis) !

Dans l'idéal des artistes et (dans) le sentiment populaire, — Tu as l'esprit ici, dans Toulouse épandu, — Si tu as le corps inhumé droit à Castelnaudary.

Août 1898.

HUITAIN

Au confrère et concitoyen, baron Désazars.

Pour grâces à votre critique, — Qui, dans « Le Lauraguais » va semant — D'un bon vouloir tout attique, — Mon « Mélange » (livre) de bon enfant ; — Je vous adresse mon « Rameau Paysan ». — Prétentieux, pas le moindrement. — Avec mon « Etude » de (1) *pagan* (B) — Qu'ils vous agréent un peu (seulement) !

Novembre 1896.

(1) Paganisme, paganique.

•••••

TRIOULET

En merçès, à 'n J.-R. dé Brousso.

Bous dibi 'n brabé candèlou
P'r abé laouzad d'un gus la muzo.
Sapien lé « Qu réfuzo, muzo! »
Bous dibi 'n brabé candèlou.

L'Art, pel païsan es manèlou (1)
Couro en sa lengo l'aménuzo!
Bous dibi 'n brabé candèlou
P'r abé laouzad d'un gus la muzo!

(1) Dé *manelia*, rouman : allant à la main, manicle, manche, anse.

•••••

TRIOLET

En grand merci, pour M. J.-R. de Brousse.

Je vous dois une fière (petite) chandelle — Pour avoir loué d'un gueux la muse. — Sachant le (proverbe) « Qui refuse (l'occasion) muse (à en attendre d'autres) ! » — Je vous dois une fière (petite) chandelle.

L'Art (d'écrire), pour le paysan, (devient) est bien plus (maniable) facile — Quand (c'est) dans sa langue qu'il (y travaille) l'amenuise ! — Je vous dois une fière (petite) chandelle — Pour avoir loué d'un gueux la muse !

•••••

COUPLO

Al busté dé Mengaoud.

Aïré dé « La Toulousaino »

Moun bèl païs ! Aco 's noplo entréprézo
Dé fèstéja tous milhounis èfants.
Aquel d'aqui' (1) troubèc (M) ta Marsélhézo !
L'imno moundino entré tant bèlis cants !

È tu, Mengaoud : dé drolles, dé grizétos,
D'amours, dé flous, pintraïré panadou,
Aquïou, séras al frum dé las flourétos,
Dins l'ort mannad p'r aouzi, d'amagadou,
Canta 's poutets, les aouzèls, las cigalos...
È las couralos
Del tèrradou !

(1) Dé *trobar*, rouman : composer.

•••••

COUPLET

Au buste de Mengaud.

Air de « La Toulousaine »

Mon beau pays ! Ç'est là noble entreprise — De faire fête à tes meilleurs enfants. — Celui-ci (1) *trouva* (M) (composa) ta Marseillaise ! — L'hymne du toulousain, (élu) entre tous ses beaux chants.

Et toi, Mengaud : de jeunes gens, de grisettes, — D'amours, de fleurs dessinateur mignard (gentil), — Tu seras, là, au parfum des fleurettes, — Dans le jardin (le mieux) choisi pour ouïr, des cachettes, — Chanter les baisers, les oiseaux, les cigales... — Et les chorales — De la contrée !

(1) Trouvère, trouveur, troubadour.

•••••

SOUNALHOS

Saouto Pistolo !

Es à Paris qué tarandolo
L'arjent,
La Proubinço, qu'en fa la bolo...
L'atend !

Pel rémol oun la Franço, è, soun déqué s'embalmo,
Atourad qu'es bè' l' mièï des centralis trébouls,
D'omes atalentads — p'r aco qu'en sion sadouls !
Dé grumèls dé milhouns, abal, fan à la palmo.

Al jouzïou Taouré-d'or, ja, plègon les jinouls
Les dé toutis crédos ! (1) Cadun per soun dïous salmo
Al joc d'escampilhatché, oun, Patrio trop calmo...
D'unitaris poudes les laïsson jouga souls !

Tapla, pes coumunals dé la grando familho
N'y aoura prou dé bézouns qué d'aco patiran :
Trabals mancads, mizèro, aouren del cop d'estrilho !

Tabes, per qu'èn nigaouds, dé Lilo à Perpignan
Dincos à fa jintet d'arts, d'afas, dé mèstriso...
Per qué la Capitalo en réfofé à sa guizo ?

(1) Dé *credensa*, rouman : croyance.

•••••

SONNAILLES

Saute Pistole !

C'est à Paris que *farandole* — L'argent, — La Province qui en fait la boule... — L'attend !

Dans le remous où la France, comme son avoir s'enfonce, — Attiré qu'il est vers le centre de l'agitation, — Des hommes affairés — encore qu'ils en soient rassasiés ! — Des pelotons de millions, là-bas, font à la balle.

Au Veau d'or juif, certes, font des génuflexions — Ceux de toutes croyances ! (1) Chacun pour son Dieu attrape — Au jeu d'éparpillage, où, Patrie trop confiante... — Des pouvoirs centralisés tu les laisses jouer seuls !

Tout de même, dans les petites agglomérations de la grande famille — Il y aura bien d'autres besoins qui de cela pâtiront : — Travaux manqués, misère nous aurons du coup d'étrille !

(Mais) aussi, pourquoi sommes-nous nigauds, de Lille à Perpignan — Jusqu'à faire les ménagers d'arts, d'affaires, de maîtrise... — Pour que la Capitale en regorge à sa guise ?

•••••

II

Ultimo Panamado

Ah nou !... sabèts ? Aro dépassads l'osco,
Enta là-bas, fan al tiro-mandil,
Les trucaïres, les benduds, trusco-trosco !
Doun la Justiço a lébad lé pèrnil.

Pana prou lar, pas coumo qui qué siosco,
N'es pas pana. Sé foutré l' « tout del quil »,
Es dé grand joc ! Fa 'mé péno un gratil
A la mouralo oun lé grand moundé sosco !

O ! crégats pas, brassiès d'afas coussuds,
Qué dé tal bézé un poplé entiè sio dupo
Couro, per mens béï tusta sus ménuds.

Cal pas coumpta qué l'oupinïou sio supo.
Béï dins l'embul qu'y fan les aboucats...
Ja, sent la croto oun chipoton d'aoucats !

•••••

II

Ultime (bruit du) Panama

Ah, mais non !... vous savez ? A présent vous dépassez la mesure (le point), – Là-bas, vous tirant ou lâchant la couverture, — Les corrupteurs, les vendus, coup sur coup ! — (Vous) dont la Justice a fait voir (levé) le linge sale.

Voler dans les grandes largeurs, pas comme le premier venu, — Ce n'est pas voler. Se flanquer (dans la poche) toute la mise de la quille, — C'est du grand jeu .. (voilà tout !) Faire à peine une chatouille — A la morale où le grand monde s'arrête (compte !)

Oh ! ne croyez pas, brasseurs d'affaires cossues (importantes), — Que de cette manière de voir, un peuple entier soit dupe — Quand, pour bien moins, il voit taper sur les petits (les menus).

Il ne faut pas compter sur la myopie de l'opinion, — Elle voit à travers les embrouillages qu'en font les avocats... — Certes, elle sent la crotte où chipotent les oisons !

•••••

'STANÇOS

A'n Arman Delpourtal

I

Dé sul roc qu'anouplis ta caro léounino,
È qu'a 'mourtalisado un enspirad çisèl ;
Enlaïrad d'un balans dé la glorio moundino,
O, poudérous pensaïré ! s'abrandos d'un cop d'èl
Les milos clots ount a dé péno à claouré
Tout lé clincant babard d'escurs encounescuds,
Dins les règs d'or, dé malbré, y marcos lours escuts...
È, mourisquèbos paouré !

II

Sé bézes ço d'abouèï, qué, dé fastis dégaougno,
Dibes né tréfouzi dins l'oumbro ount ès jassad !
Fan troumpéta lé ritché à la mort paparaougno !
Tout à l'arjent sé bend ! L'aounou s'es engarçad !
Patin-patan, coumo l' martèl del faouré
Tous escrïouts tindarion, s'èros encaro aïçïou ;
Trucan tant les croumpads qué la flasco oupinïou.
Tu ! mourisquèbos paouré !

•••••

STANCES

A Armand Duportal

De sur le roc qu'ennoblit ta face léonine, — Et qu'a immortalisée un inspiré ciseau ; — Soulevé d'un élan de la gloire toulousaine, — O prodigieux penseur ! si tu embrasses d'un coup d'œil — Les mille (et mille) creux où a de la peine à contenir — Tout le clinquant prétentieux d'obscurs inconnus, — Dans les lignes d'or (dans les rangées), de marbre, tu comptes leurs écus... — Et, tu mourus pauvre !

Si tu vois les choses du jour, qui, d'affectations grimacent, — Tu dois tressaillir dans l'ombre où tu es gîté ! — On fait trompeter la richesse au spectre de la mort ! — Tout à l'argent se vend ! L'honneur s'est encanaillé ! — Pan, pan, comme le marteau du forgeron, — Tes écrits retentiraient si tu étais encore ici, — Tapant, tant les achetés que la lâche opinion. — Toi ! tu mourus pauvre !

•••••

III

P'r aco ta' pla qué cap, aourios pouscud sens crento
Sul partit débouad tapla dé toun rénoum,
È, baten lé rapèl dé ta plumo balento,
Y fa lambrusquéja maïlèris, à toun noum,
Qu'en bric o broc dins las potchos fan plaouré.
En cap d'afa tréboul t'an bist maquignounan
Ni plégan toun idèyo as riscads d'un encant (1),
Né mourisquèbos paouré !

IV

Té saludon, tabes, d'aclamaçïous las foulos
Quand aboutados soun dé ço qu'en naout a cours.
Rébremban tas litsous, o mèstré ! s'aou cal soulos
Faran aouji toun bézé en benjaïres discours :
— Cal des poudes, qué prou dé dret sé laouré,
S'on bol téni l'alaïré al biaïs réfourmatou ;
Proubitat, qué lé poplé en tu saludo... Aoutou
Qué n' mourisquèbos paouré !

(1) D'*encantaïré*, rouman.

•••••

III

Tout de même et plus qu'aucun, tu aurais pu sans crainte — Sur le parti dévoué tabler de ton renom ; — En battant le rappel de ta plume vaillante, — Y faire grapiller, à ton nom, les faiseurs, — Qui de bric ou de broc (savent) dans les poches faire pleuvoir. — Dans nulle affaire louche on ne t'a vu maquignonnant, — Ni ployant ton idée aux risques d'un encan (1). — Tu en mourus pauvre !

IV

Aussi bien, d'acclamations te saluent les foules — Quand elles sont incitées de ce qui au dessus (d'elles) a cours. — Se souvenant de tes leçons, ô maître ! s'il le faut seules, — (Elles) feront entendre tes enseignements, dans de vengeurs discours : — Il faut, des pouvoirs, qu'assez droit on laboure, — Si on veut tenir la charrue dans le biais (sens) réformateur ; — Probité, que le peuple en toi salue... Auteur — Qui en mourus pauvre !

•••••

RAÇÈJADOS

Pes dizéïres poupularis dé Toulouso

CANT, per titoul
D'umenco gamo,
Qu'acurio un mot soul :
Amour o Damo ! (1)

Léjendos, qué pièjo l' proubaplé
D'un : « *cal qué sio bort què sé dits,* »
O, qué l'istorio fa créyaplé,
« *Tant sigur qu'un coumpté sus dits.* »

Claros è lindos faploutétos,
Coumo al cop sul silobré, un foc,
Béluguéjan dé crouniquétos
Oun répalmo lé bièl toun d'Oc.

(1) Pèço laouzado è 'n boussis puplicado pes Jocs-Flourals. Réculh dé 1900.

ATAVISMES

Pour les récitateurs populaires de Toulouse

Chant pour titre — A seule gamme, — Q'aurait un seul mot : — *Amour* ou *Dame!* (1)

Légendes que soutient le probant — D'un : « *Il faut que se soit puisque* (depuis si longtemps) *cela se dit.* » — Ou, que l'histoire rend croyable — « *Aussi sûr que le compte fait sur les doigts.* »

Claires et mignonnes petites fables, — Comme au coup sur le silex, un feu, — Etincelant de *chroniquettes* — Où rebondit le vieux ton d'Oc.

(1) Pièce distinguée et publiée en parties par l'Académie des Jeux-Floraux. Recueil de 1900.

•••••

RACÈJADOS

Pes dizéïres poupularis dé Toulouso

Glozos per titoula ço qué pourio d'un floc sé fa, pican aïçïou : Débouçïous obé Damos.

Countados, triados dins l'escaï tradiçiounal d'antan, amaï dins l'istouric séguin sas noutados al cadojoun.

Faïts è fitçïous, d'oun resquiton les bans, las tocos dé la raço. Sion faplouzes o bertadiès, né démouran pas mens bounis mirals dé bézes loucals.

ATAVISMES

Pour les récitateurs populaires de Toulouse

Gloses pour titrer ce qui pourrait l'être d'une simple parure, épinglant ici : Dévotions ou mieux Dames.

Récits, choisis dans le lot traditionnel d'antan, même dans l'historique, suivant ses notes au jour le jour.

Faits et fictions, d'où jaillissent les allures, les idées (les tendances) de la race. Soient-ils fabuleux ou vrais, n'en restant pas moins (des) bons miroirs de vues locales.

•••••

I

Cants

Countes benguds, dé bélhado en bélhado,
Des bièls pépis, Galèses, Troubadous,
Bous aoujiren tant qué la lengo aïmado
Tindinara dins nostres tèrradous ;

Tant qué la maïré, endroumira 'n cantado
Les nouïrigads brèssads jouts sous poupous ;
Tant qu'el soulel nous daourara 's coustous,
L'espigo, 's grus, les floris, la téoulado.

I

Chants

Contes venus, de veillée en veillée, — Des bïsaïeuls, Gaulois, Troubadours, — Nous vous entendrons tant que la langue aimée — Tintera dans nos contrées ;

Tant que la mère endormira d'une chansonnette — Les pouparts bercés sous ses mamelles ; — Tant que le soleil nous dorera les coteaux, — L'épi, les grains, les fleurs, la toiture.

* * * * *

I

Glozos

Acos dé las courrégudos à Roumo, è 'n Acté, jouts Brènnus; des jouyouses (N) jounglaïres (1) del Méjan-Atché; des canticos dé Cours-d'Amour, qué s'es pres aïçïou la fam dé l'armounïo.

Pourtèbon, les bièls Tettosatches, maï qué d'or dé las tèrros roumanos è acténiènos, è maï qué l'enségnomen d'èstré défaïtis, al Mount Olimpo, per dé pus pouliçads qu'élis....

(1) Dè *joglars*, rouman.

I

Gloses

C'est des courses à Rome, et en Attique, sous Brennus; des joyeux jongleurs du Moyen-Age; des cantiques des Cours-d'Amour, que s'est pris ici l'avidité pour l'harmonie.

Ils portèrent, les vieux Tectosages, plus que de l'or des terres romaines et athéniennes, (encore) plus que l'enseignement d'être défaits, au Mont-Olympe, par de plus policés qu'eux....

Tant qué n'y aoura d'amourèlos faïçous
(O) Embèlinan (1) la Dono, è, per fringado,
Pèrlan lé diré as Moundis, as Gascous ;

Tant qué n'aouras, gayétat, d'amatous
En païs d'Oc, pla l' tïou, riré tintous !
Bous aoujiran countes dé l'encountrado !

(1) D'*embelesir*, rouman : embellir.

Tant qu'il y aura d'énamoureuses façons — Embellissant (O) la femme, et, pour le flirt, Perlant le dire aux Toulousains, aux Gascons.

Tant que tu auras, gaîté, des amateurs — En pays d'Oc — (Qui est) bien le tien, (ô) rire résonnant ! — L'on vous entendra contes de nos contrées ! (de la région !).

•••••

Né tirèbon les goustis d'estudi, la talen del prèzad, l'aïma ço dé poulid qu'an pas jamaï pouscut quita les lhours.

N'enménèbon sustout lé lan à l'ardido canso dé fadézos, qu'es artistos è 's pensaïres dé tout tems y dibion aluzenti per raçéja toutjoun chès drolles nostres.

❋

Ils en tirèrent le goût de l'étude, la faim de l'estimable, l'amour des joliesses qui n'ont jamais pu quitter les leurs !

Ils en amenèrent surtout la tendance aux hardis chants de folies, que les artistes et les penseurs de toutes les époques y devaient polir (façonner, reprendre) pour se retrouver (marquer) toujours chez les enfants (de chez nous) !

•••••

II

Cants

Dé Tolosa, la palladièno,
Countes è cants doun souï babard,
Crézensos, soumias, à l'azard ;
Fèsto crestiano, oubé payèno,
Résoubénenço, amaï antièno...
Toutis soun espélids dé l'Art.

Né soun artistics : sa prégario,
Lé toun del bièl païs moundi ;
È, nou pouden l'aprigoundi,
Lé diré qu'estranjè débario ;
Amaï la canso poupulario,
Qu'el poplé fa tant restroundi.

II

Chants

De *Tolosa*, la palladienne, — Contes et chants dont je suis orgueilleux, — Croyances, songes (pris) au hasard ; — Fête chrétienne, (fête) païenne, — Ressouvenances et même antienne... — Tout est des éclosions de l'Art.

Vraiment artistiques sont : sa prière, — L'accent du vieux pays toulousain, — Et, ne pouvant l'approfondir, — Le dire qui ahurit l'étranger ; — De même, la chanson populaire que le peuple fait tant retentir.

•••••

II

Glozos

Estan p'r aco, sensé manco, per la coutugno amourèlado à la béoutad dé sous èfants, qué fousquèc, Toulouso, subrénoummado la dé Pallas...

La dé Pallas, immourtalo madono des Bèlis-Arts ; majouralo dé las guèrros, amaï serbin d'éjido à las Citads, del cèl pla bengudos è d'amours enfloucados.

II

Glozes

C'est pour cela, sans doute, pour le continuel s'amouracher de la beauté de ses fils, que fut, Toulouse, surnommée la (ville) de Pallas...

Celle de Pallas, immortelle madone des Beaux-Arts ; présidant aux guerres, encore servant d'égide aux Cités, du Ciel bienvenues et d'amours embellies (parées).

•••••

Pertout, l'aïma dé la bèlézo
S'y pot tira d'enségnomens :
Sas escolos, sou'ï mounumens
Né balhon touto uno jénézo,
Qu'an las jénéraçïous répréso,
Brico rassado per lé tems.

Bènus, Apoulloun è Minèrbo,
È la Diano d'amour blous,
È's dïousets dé las poulidous,
Doun l'Oulèmpo n'abio uno sèrbo !
Santos, Bièrjès ban dé counsèrbo
Toustouna temples è cantous.

Partout l'amour de la beauté peut y trouver des enseignements : — Ses écoles, ses monuments — En donnent toute une genèse, — Dont les générations font la reprise (la suite), — Jamais amoindrie par le temps.

Vénus, Apollon et Minerve, — Et la Diane aux pures amours, — Et les petits dieux des gentillesses, — Dont l'Olympe avait (toute) une réserve ! — Saintes, Vierges vont de conserve — Parer de statues, temples et carrefours.

•••••

La Minèrbo, sourtido armado è cascounado del frountal del Dïous des dïouses, coumo lé pensad coumplid del çèrbèl dé sous artistos, coumo la pouèzio del parladis dé sa'ï gens.

As cultes payèns è crestias s'es aïçïou tant sacrificad, qu'encaro l'ensens des dus niboulo l'encountrado, è, s'y aoujis (1) d'antics prègodïous qu'es an mèscladis.

(1) D'*auja, oia*, rouman : èntende.

Cette Minerve, sortie armée et casquée de la tête du Dieu des dieux, comme l'inspiration (sort) achevée du cerveau de ses artistes, comme la poésie (sort) du langage de ses habitants.

Aux cultes païens et chrétiens, il s'est ici tant sacrifié, qu'encore des deux l'encens nuage la contrée, et qu'il s'y ouït (1) d'antiques invocations qui les ont entremêlés (confondus).

•••••

Toutjoun, en nostro Capitalo,
Dibesso la fenno y fusquèc,
È'l' culté del Bèl y trounèc
Tant déforo qu'en catédralo ;
Dé tradiçïous, les è mouralo
Lé tast del poulid s'y 'nnaïrèc.

Dins sas légendos, y a dé bèlos,
Tal las flous lé berd d'un pradèl
E' l'enlumignuro un missèl !
Flouran dé caros amourèlos,
Aoutan qué primo a pimpanèlos,
È lugras, la capo del çel.

Toujours en notre Capitale, — Déesse, y fut la femme, — Et le culte du beau y trôna — Autant dans les rues que dans la Cathédrale ; — Des traditions, (des) lois et (de la) morale, le goût pour le joli (toujours) s'y éleva.

Dans ses légendes, il y a des belles, — Telle les fleurs le vert d'un pré — Et l'enluminure un missel! — Fleurissant de figures aimables, — Autant qu'un printemps a (de) primevères — Et (de) brillantes étoiles, la cape du ciel.

•••••

De Fèos ê dé Dracs, dé Fachilhèros è d'érôs, dé Sants è dé Nostros Damos, sé né béï pel païs qu'abondouzos pézégados; l'istorio, ô, n'ès claoufido, élo !

Mès, y à uno d'aquélos tradiçïous qué maï s'y siég; aco's d'y préza lé lindé féminismé; aco's d'y estima soun coumpassad dé formos, atégnen, d'el, al suplimé dé cots, à la fadézo tapla.

De Fées et de Dragons, de Sorcières et de Héros, de Saints et de Notre-Dames, il ne se voit dans le pays qu'abondantes traces; l'histoire, elle, en est remplie! (émaillée !)

Mais, il y en a une de ces traditions qui mieux (encore) s'y suit: c'est d'y priser le mignon féminisme, c'est d'y apprécier son compassé de formes, atteignant, (de ce goût) même au sublime, parfois à la folie.

Institut für Romanistik Bibliothek Universität Salzburg

●●●●●

III

Cants

N'abèn, atal, mès à floupados,
D'aquélo moundèzos béoutats.
Dins nostrés countes empéoutads
N'abèn, atal, mès à floupados.

Nostro raço las ten lébados
Coumo l'èrbo berdis les prads.
N'abèn, atal, mès à floupados,
D'aquélos moundèzos béoutats.

Nous en avons, ainsi, mais à flottées (grand nombre) De ces beautés de pure lignée. — Dans nos contes ajoutés (improvisés), — Nous en avons, ainsi, mais à flottées !

Notre race les fait (naturellement) lever — Comme l'herbe verdit les prés. — Nous en avons, ainsi, mais à flottées — De ces beautés de pure lignée !

•••••

III

Glozos

L'aboudado à la béoutat, aïçïou réchiquéto dé tout caïré, coumo d'aquel déguèrt charra : — « È doun sé pot trouba lé Bèl maï candomen qu'en cos è pel sentid dé fenno ? » — courren carrièros.

Tabes, es bès élo qué tout tiro : las flous per l'embaouma, la lux per l'esclaïra, lé riré per l'abouta, la cansou per encanta-lo... Lé bou dé tout, bès élo resquitan, d'enta nous aoutris.

La consécration à la beauté, chez nous rejaillit de tout côté, comme de ce dicton gausseur : « Et où donc se peut trouver le Beau plus clairement que sur le corps et dans les sentiments de la femme ? » (qui) court nos rues.

Aussi est-ce vers elle que tout agit : les fleurs pour l'embaumer, la lumière pour l'éclairer, le rire pour l'animer, la chanson pour l'enchanter... Le bon de toute chose vers elle rejaillissent (de) chez nous.

•••••

P'r èstré aïçïou dé cadun prézado,
Cansou,
Dibes ensensa pel milhou
L'anado,
L'umou
D'uno poulidéto maïnado;
Èstré respoumpido d'aïmado.

⁂

Posquéi bous troumpéta grandousos,
Supèrbos drollos del païs,
A n'embarana lé Paradis.

Pour être, ici, de chacun prisée, — Chanson, — Tu dois encenser au mieux — L'allure, — L'humeur — D'une jolie fillette ; — Être l'écho d'une aimée!

⁂

Que je puisse vous trompeter grandissimes, — Superbes filles du pays, — A en assourdir le Paradis.

•••••

Nou passos gaïré à l'esplandid poupulari, countaralho, sé, dé la bèlo, pes nostris, n'entréténes toun dictat, sé d'élo nou lébos, nou balhos soun esta dé l'armo.

⁂

Qu'antes charra dé lours fas, bibats calourouses, encaro un cop, à nostros (Z) Donos (1), rounçéï!

(1) *Dona*, rouman : dame.

⁂

Tu n'arrives guère à l'expansion populaire, historiette, si de la belle, pour les nôtres, tu n'entretiens ta dictée, si d'elle tu ne dissertes, ne donnes son état d'âme.

⁂

Qu'avant de discourir des choses les concernant, de chaleureux vivats, encore un coup, à nos dames (1), je jette (crie)!

•••••

Posquéï bous troumpéta, grandouzos,
Dé gargalhoulads tant moundis
Qu'anjos d'Amoun né sion crentouzos !

Supèrbos drollos del païs,
En countados tant aboundouzos
Bostré noum marco è trèluzis.

A n'embarana lé Paradis,
Sus las nibouls, las oundos blouzos
Restroundisqué moun nommadis !

A n'embarana lé Paradis,
Supèrbos drollos del païs,
Posquéï bous troumpéta, grandousos !

Que je puisse vous trompéter, grandissimes, — De coups de gosier si toulousains — Que les anges de là-haut en soient effrayés.

Superbes filles du pays, — Dans nos narrations si abondantes — Votre nom marque et scintille.

A en assourdir le Paradis, — Sur les nues, les ondes bleues de l'air — Retentissent mes appellations !

A en assourdir le Paradis, — Superbes filles du pays, — Que je puisse vous trompeter, grandissimes !

•••••

A las léjendarios aoutan' pla qu'a las bertadièromen récounescudos !

Tantos èssen o séran ; toutos aoujen bouno bengudo enta nous aous :

D'unos, pes uz qué las nous an lébados ; d'aoutros, pes temses las aoujen bistos.

Brindi couralomen à nostros pla troubados moundinétos !

Aux légendaires aussi bien qu'à celles véridiquement reconnues !

Si nombreuses soient-elles, pour tant qu'il en vienne ; toutes ayant leur raison d'être chez nous :

Les unes, pour les coutumes qui les ont engendrées ; les autres, pour les temps qui les ont vues.

J'acclame de tout cœur (je trinque) à nos bien trouvées mignonnes toulousaines !

•••••

IV

Cants

Dé primo, la Rèïno Pèdaouco :
Dits dé Fèo, artels nadarèls ;
Qué, sensé arrèst dé fus ni fièl,
Del li dé sa counoulho craouco,
Sens jamaï senti qué s'apaouco
Fièlo è tèï 's ples débanadèls,

Aquélo, qué, talo à's Sérénos,
Soun cos rabouséjo, al trélus,
Dins les flots qu'an coustumo, en sus,
Laba les ors à gangos plénos,
Las nèous, les marbres qu'en lours bénos
Rédolon dé pes Penjans-blus.

IV

Chants

En premier lieu, la Reine Pedauque : — Doigts de Fée, orteils natatoires ; — Qui, sans arrêt (ni) du fuseau, ni des fils, — Du lin de sa quenouille creuse, — Sans jamais constater qu'elle s'amoindrisse — File et tisse les pleins dévidoirs.

Celle, qui, pareille aux Sirènes, — Rafraîchit son corps au scintillant, — Dans les flots qui ont coutume, là-haut, — De laver les ors à gangues pleines, — Les neiges, les marbres, qui, dans leurs veines — Roulent depuis les Pentes-bleues (les Pyrénées).

* * * * *

IV

Glozos

Coumuno à maï d'un pati françes, n'es la crézenço à la Rèïno as pès palmadis, à la counoulho toutjoun pléno, maï né fièlabo è n'oubrabo, dé couets sédouzes è fis.

Les pourtals dé glèïzo, né balhon lé rétrèt à Sant-Pourraou, d'Abèïrou, tabes à Sant-Pèïré, dé Nevèrs, amaï à la capèlado dé Nesle, en Champagno... puntan qu'es pus famuses.

IV

Glozos

Commune à plus d'une province française, est la croyance à la Reine aux pieds palmés, à la quenouille toujours garnie, plus elle filait et employait, des quenouillées soyeuses et fines.

Les porches d'églises, en donnent la silhouette à à Saint-Pourreau, d'Aveyron, aussi à Saint-Pierre, de Nevers, de même à la cathédrale de Nesle, en Champagne... ne citant que les plus fameux.

•••••

Sé pot pla qué né sio faplouso
L'istorio dé talo béoutat,
Dé païré à fil, atal, dictat
En nostro lengo embèlinouso.
Encaro a, p'r aco, dins Toulouso
Soun noum al bièlhum estacad !

Sus la Garouno, a la Daourado,
S'y miralhan l'antic rénoum ;
È, en aïgo magro, un tros dé pount,
Un aquéduc, qu'en enfilado
Séguis, per la plano estirado,
Despèï l'Ardéno dé p'r amoun.

Il se peut qu'elle soit fabuleuse — L'histoire de cette beauté, — De père à fils, ainsi, narrée — Dans notre langue enjoliveuse. — Tout de même elle a encore à Toulouse — Son nom aux vieilles ruines attaché.

Sur la Garonne, elle a la Daurade — S'y mirant l'antique renom ; — Et, aux basses eaux, des restes d'un pont, — Un aqueduc, dont l'alignement — Suit la plaine étendue — Depuis Lardenne de l'amont (de tout là-bas).

•••••

Décunis, pes païses francs sé prégounton sé nou sério l'imajé dé la Bèrto as Grandis Pès, moulhè dé Pépin-lé-Brèf qué la crounico mensouno, atal, capuzado pel garric o pel roc ?

Aïçïou, les nostres y bézen despèï les atches Bisigots, la Pédaouco o la Ranahildo, dé la protché parentat o dé Téodoric II, o dé l'Enric, réïses d'aquélo lignado dé forts, mal istouriads.

Quelques-uns, dans les contrées françaises (du Nord), se demandent si ce ne serait pas la Berthe-aux-Grands-Pieds, femme de Pépin le Bref, que la chronique montre ainsi gravée dans le chêne et le roc ?

Ici, depuis les temps Wisigoths, les nôtres y voient la Pédauque ou la Ranahilde, du parentage, ou de Théodoric II, ou de Henric, roi de cette lignée de forts, peu connus de l'histoire.

•••••

Pédaouco o Ranahildo sio,
Coussi té bol, coussi té béï :
Fenno, filholo, sor dé réï ;
Lé qué tous fastis aoujissio (1)
Né poudio mens qué né fasio,
Dizen dé tu : « Béjos è créï ! »

***

Atal régaïsso è 's saludari,
Malgrad laourad del tems, ço tïou,
Dins nostré pensad poupulari :
Tals les agrams pes graïts d'estïou.

*

Pédauque ou Ranahilde soit, — Comme il te veut, comme il te voit : — Femme, pupille, sœur de roi ; — Celui qui tes (hauts) faits ouïssait (1) — Ne pouvait moins (faire) que ce qu'il faisait — Disant de toi : « Vois et crois ! »

***

Ainsi repousse (toujours) et se montre sain et vigoureux, — Malgré les labours du temps, ton souvenir, — Dans notre pensée populaire : — Tels les gramens vivaces (les chiendents) dans les champs labourés en été.

(1) Voir note p. 99.

•••••

Sustout, n'y fan glorio dé n'abé bastid nostro panadouïro Daourado, les bèns mérabilhouses qu'y toucabon è lé douat jigant y ménan raja l'aïgo bouno dé tout lèn.

Lé maï fintous nou'n démoro !

⁂

Les des barris è del païs, ja prou coubéses dé tradiçïous imajados, nou sé poudion gaïré débremba aquélo, coumoulo dé simbolos.

❋

(Ils) lui font gloire, surtout, d'avoir bâti notre enviée Daurade, les bains merveilleux qui l'avoisinaient et le conduit géant y amenant couler les eaux (vives) de si loin.

(Le côté) le plus fabuleux nous reste.

⁂

Le peuple des faubourgs (de Toulouse) et des pays (environnants), déjà assez friand de traditions imagées, ne pouvait guère oublier celle-là, pleine de symboles.

•••••

V

Cants

Prou d'aoutros èts : — Sé pot pla diré !
Uno, cando tal qué la nèou,
Pel brunous passad fan apèou
D'enségno, oun cal-bé qué sé biré
Qu bol, trouban, sé plagné o riré,
Canta les plours, (P) clama (1) lé gréou.

Aco's l'Izoro, la Clamenso !
Madounéto des Jocs-Flourals,
Despèï sècles, entran barals
Dé Cours d'Amours o dé Sapiençó,
A Toulouso fa'n l'escajençó
Des d'à pousito à's d'idèyals.

V

Chants

Nombreuses vous êtes : — Cela peut bien se dire (s'affirmer !) — L'une, aussi blanche que la neige — Du brumeux passé faisant se lever (s'arborer) — Le guidon vers lequel doit se tourner — Qui veut, composant, se lamenter ou rire, — Chanter les pleurs, (P) clamer (1) les défis !

C'est Isaure, dite Clémence ! — La petite madone des Jeux-Floraux, — Depuis des siècles dans les enceintes (les assemblées) — Des Cours d'Amour ou de Sapience — A Toulouse, faisant se rencontrer — Les amateurs du certain et les dévotieux à l'idéal.

(1) Dé *clamar*, rouman. *Clamous*, F. Villon.

•••••

V

Glozos

Dins lé blous doumèno dé l'espérit, quantos tabes à Toulouso doumenjon prou poulidomen ; nou fiéréjan qu'en tocos è soumias artistics ! Quand-è-quantos, tapla !

Aquélo, qu'an dito la rébïoudaïro (1) del Gay-Sabé, la rémendaïro en ort moundi dé flouréjados pouèticos dé l'antic rouman, dount annadomen l'agrad s'en répren, sensé manco.

V

Gloses

Dans le pur domaine de l'idée, combien, à Toulouse, encore dominent gentiment ; ne se prévalant que de pensers ou songes artistiques ! Oh combien, pourtant !

Celle-ci qu'on a dit la *reviveuse* (1) du Gai-Savoir, la provigneuse à l'*hort* (K) toulousain de floraisons poétiques de l'antique roman, dont tous les ans on (en) renouvelle l'agrément, sans manquer.

(1) Dé *reviore,* rouman : revivre.

•••••

D'élo, è, dé tradiçïous ta' nétos
Lé poplé aïçïou pren sa ferbou
Pel pouètic, counté o cansou ;
È sous grizets, è sas grizétos,
Prénen lours flatingos rizétos,
Dé la gayo Citad l'aounou.

Es, dé sous troubaïres, la muzo
Flourin (1), artistan (Q) les dictads ;
Es, dé sous cantaïres citads,
La qu'y balho la noto cruzo,
Amaï la tindaïro, qué fuzo,
Brounzin toutos dé gayétats.

D'elle, et de traditions aussi pures — Le peuple ici prend sa ferveur — Pour le poétique (de ses) contes ou (de ses) chansons ; — Et ses *grisets*, et ses grisettes — Prennent leurs riantes flatteries — (Qui) sont l'honneur de la gaie Cité.

C'est, de ses trouvères, la muse — Florissant, (1) *artistant* (Q) les œuvres ; — C'est, de ses chanteurs cités, — Celle qui leur donne la note creuse, — Ainsi que la haute contre, qui fuse, — Résonnant toutes de gaîtés.

(1) *Artibat*, rouman : artificieux.

•••••

Plazé, pas brico, tal en tantis aoutres locs, déqué déïs souls entélectuals, mès pla, joyo dé toutis sous maïnatchés, poupularis tant qué sapients.

Dé la gléïzéto sèt cots sécularío, lèou, oun touto uno lignado (1) l'ensensèc, les capélas an pouscud maï d'un cot, cambobira les ritos à modos des temses qué passabon ;

Jouissance, non, tel en maints autres lieux (possession) avoir des seuls intellectuels, mais bien (la) joie de tous ses enfants, populaires comme savants.

De la petite église sept fois séculaire, bientôt, où toute une lignée (1) l'encença, les officiants ont pu transformer plus d'une fois les rites, suivant les modes temps qui passaient ;

(1) Dé *Linhada*, rouman : race.

•••••

Pes barris cantants, las couralos
Ségnados dé soun noum trinflant ;
Las obros d'art, dizen l'afan,
Per l'esplandi n'y prèston d'alos ;
Tabes, nostros fèstos flouralos,
En colé mèstré abud cado an ;

Cad'ans, al tems pousso l'èrbéto,
Pel prim ensatch del roussignol
È del fringaïré parpalhol ;
Pel mes d'amour, mes dé flouréto ;
En maï d'Apoulloun ! la bièrjéto
Uflo dé souns les gargalhols.

❋

Dans nos barris (1) (faubourgs) chanteurs, les chorales, — Titrées de son nom triomphal ;— Les œuvres d'art, disant la renommée, — Pour l'étendre lui prêtent des ailes ; — Aussi, nos fêtes des fleurs, — Sous son invocation célébrées tous les ans.

Chaque année, à l'époque du renouveau, — A la prime épreuve du rossignol — Et du flirteur papillon ; — Au mois des amours, mois des fleurettes ; — En mai d'Apollon ! la jeune vierge — Gonfle de sons les larynxs.

(1) Mary-Laton, signale ce mot dans les (*Ordonnances des rois de France*), et, dans le (*Roman de Fier-à-Bras*), se lit : « Tost an conquist lo barri », avec la signification méridionale.

•••••

S'an pouscud enmoussura l'oufiçi al toun noubèlomen emménad, mès, la crézenço n'es démourado ço qu'èro : touto dé sen... è, la foulo toutjoun n'y es débouçïouso, bélèou ?

Rébrembado payèno, tant maï qué dé la primo fèsto dé flous : cado mes dé *Maïa*, la nimfo maïré des dïousets, mes, counsacrad tabes al dïous dé la pouèzïo, béï dé dictaïres, un fum, s'ensajan à l'art plazent dé trouba.

On a pu exagérer (endimancher) l'office dans le ton nouvellement importé, mais, la croyance est restée ce qu'elle était, toute de sentiment... et la foule toujours lui est (demeurée) dévote, peut-être ?

Ressouvenirs du paganisme, aussi bien que de la première fête des fleurs : chaque mois de *Maïa*, la nimphe mère des petits dieux, mois, consacré encore au Dieu de la poésie, voit des auteurs, en nombre, s'essayant à l'art plaisant de composer.

* * * * *

P'r aco 's doulent, lengo moundino,
Rèïré rouman, patouès del joun,
Doun la Clamenço abio lé toun
Tal qu'el bremban dé la ménino,
Mèrca tous mancos, oun tindino
Just, répic ban à toun rénoum ;

Labets, qu'uno colho triado,
Disputan les prètses, las flous,
Las « Joyos d' Aur » as Troubadous,
Anabo, moundino pléyado,
Dins la pus ardido troubado,
Abouda (1) donos (Z) à l'Arts blous.

(1) Bézé p. 105.

Il n'en est pas moins dolent, langue toulousaine, — Ancien roman, patois de nos jours, — Dont notre (héroïne) Clémence avait l'accent, — Tel que nous nous le rémémorons de l'aïeule, — Constater ton manquant, où résonne — Justement, le ban à la reprise de ton renom ;

Alors, qu'une association (troupe) choisie — Disputant les prix, les fleurs (de poèsie), — Les « *Joies* d'*Aur* » aux Troubadours, — Allait, pléïade toulousaine, — Dans les poèmes les plus hardis, — Vouer les (1) *donnes* (Z) au pur Art (poétique).

(1) Voir p. 105.

•••••

S' o' an faït, maï qué maï, en bèrbé estranjé à *Las Leys Damors* (1), à 's troubads del Méjanatché, al car paroulis d'Izoro, jouts soun enségno, fins, s'y sent tourna l'ouro dé l'aïnad, à l'oustal, aro !

D'el, qu'enspirèc acampados dé fennos, foro lé pè del foc, lèn des biro-fuzes sul pas dé porto ; fan préza qué s'en poudio encaro parloutéja d'amourétos è dé bïzïous, apèï n'abé, tapla, faït foc à l'oulo.

(1) Tratat dé lengatché rouman. Bézé p. 1 è 7.

Si on a fait (cela), le plus souvent, en verbe étranger aux *Lois* d'*Amour* (1), aux œuvres du Moyen-âge, au cher dialecte d'Izaure, sous son insigne, enfin, on y sent revenir l'heure de l'aîné de la maison, aujourd'hui !

De celui, qui, inspira les réunions de femmes, hors l'assemblée autour de l'âtre, loin de celles où se font tourner les fuseaux, sur le pas de porte ; faisant apprécier qu'il se pouvait encore (gentiment) causer d'amourettes et de visions, après avoir donné ses soins au ménage.

(1) Traité de linguistique romane, Voir p. 1 et 7.

•••••

La jantio Esclarmoundo Espinéto,
Ambé la Bernado d'Aoupi ;
L'Aousouzo Françézo Maouri,
Ligouno è Fountaino, Estiènéto...
Jano Pèrlo, Andièta nénéto....
Sèt Musos, an dit (1), en moundi.

....
.....
....

La gentille Esclarmonde Espinette, — Avec (la) Bernarde d'Aupi (ou d'Eupi) ; — L'oseuse Françoise Mauri, — Ligoune et Fontaine, (toutes deux) Etiennette... — Johanne Perle, Andrièta (Peschaira) la petite... — Sept Muses, a-t-on dit (1) dans la langue du pays toulousain.

(1) Léji as mots : Deupi. Ligou. Perl. Spin. Pesch. etc., etc. la Biog. Toul. — *Mém. dé la So. Arc. d. M.* an 1836-37. — *Ist. dé las Estit. dé Toul.* per M. du Mège. — *Dé la prétendudo-Plèyado Tolousèno*, per J-B. Noulet, édit. 1868...., per n'abé-né l'emparo è l'encountro, puplicadis.

*****

È, n'abèn maï qué dé tradiçïous d'aquélos brabos, boutads ! Lours noums soun espillads en mant' uno oubrado, doun lé d'aro pot fèstéja, risoulent dé punta d'aoujolos endéja tant gayos qu'el... qu'es pas paouc diré !

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

❋

Et, nous en avons plus que des traditions de ces vaillantes, apprenez ! Leurs noms sont épinglés à plusieurs œuvres, dont ceux d'aujourd'hui peuvent faire fête, souriant de constater des aïeules déjà tout aussi gaies que lui... (ce) qui n'est pas peu dire !

(1) Lire aux mots : Deupie, Ligoune, Perle, Spinette, Peschaira, Mauri, Fontaine... la « Biographie Toulousaine ». — *Mém. de la Soc. Archèol. du Midi*, 1836-37. — *Hist. d. Institution d. l. V. de Toulouse*, par M. Dumège. — *De la Prétendue pleïade Toul.* par J. B. Noulet, édit. 1855..., pour en connaître le pour et le contre, publiés.

❋

•••••

VI

Cants

Aquïou, n'èro ouro dé sousca,
Bélèou ! Despartin dé la paouzo :
Ço faït, tiran al bourdousca,
L'à fa, nou pouden y èstré en caouzo.

***

Décunis diran, pots tout rufos,
Tapla, per paressé sapients,
D'escrïouts atretsénads dé sens :
— Crézèn brico ço qué nous bufos,
Nou'n passos mounédos dé trufos
Aco d'aquïou, — Ni maï, ni mens !

VI

Chants

Là (avant ceci) il était (l')heure de s'arrêter, (de se recueillir) — Mêmement ! Départant de la pause (suspensive) : — Ce qui est (déjà raconté), fait, provoquant la boutade (la controverse), — (De) ce qui reste à (dire), à faire, ne pouvant y être en cause.

***

D'aucuns diront, les lèvres pincées, — Encore, pour paraître savants (documentés), — (Dans) des écrits surchargés de raisonnements : — Nous ne croyons point ce que tu nous contes (souffles), — Tu nous passes monnaie de moqueries — Dans ce récit, — Ni plus, ni moins !

•••••

VI

Glozos

Souscado acabado... Béjan-s'oc. Aquélo (1) birado (Y) del pensad, semblo fa des dus dires les bessous dé la métisso sentido : l'à la glorio del mïou païs !

***

Sé pot bé pla n'èstré dit, escrïout milhou (« lé papiè es ta' boun azé per... carréjà ! » sapiud es des moundis) : — Èh ! bèlcop d'aquélos ditos poden esta faïçounados dé trosses dé coutaralhos, sanados dé boussis léjendaris... Èh ! Èh !

*

VI

Gloses

Réflexion achevée. Voyons (résumons). Cette virade (Y) (volte) de la pensée semble faire des deux (manières) de dire les bessons (X) du même sentiment : l'(élan, la poussée) à la gloire de mon pays !

***

Il se peut fort bien qu'on ai dit, écrit mieux encore, (« le papier est (un) si bon âne pour... charrier ! » C'est connu des Toulousains) : — Eh ! bon nombre de ces nouvelles peuvent avoir été façonnées de lambeaux de contes drôles, reprisées de morceaux légendaires... Eh ! Eh !

(1) Dé *birar, virar,* rouman : tourner

•••••

È qué pot fa, qué sion bengudos
Talos Féos estouloumia
Dins nostro istorio, d'un soumia
Qu'aoutous o raço aouran aoujados ?
Cal bé qué s'y sion escajudos
Maï d'idèyos qué soul roumia (1) !

Apèï, ço qué lèbo d'un poplé,
Dé soun enjin, atal duran,
Tals qu'es èros dé l'escriban,
L'éstré, oun l'artisto a Dïous o moplé,
Es pas, sigur, al pensad noplé,
Tant è pus qué l'èstré bibant ?

(1) *Roumiar*, rouman.

Et, qu'importe que soient venues — Telles Fées, s'imposer — Dans notre histoire, d'un rêve que les auteurs ou la race en auront eues ? — (Pour que ce fût), il a fallu qu'il s'y trouvât — Plus de pensées que de tendances au bestial somme (repos) (1)

Et, puis, ce qui lève d'un peuple, — De son génie, ainsi prouvé (suivi), — Tels, les héros de l'écrivain, — La matière où l'artiste (trouve) a Dieu ou meuble, — Ne sont-ils pas assurément, au penser (le plus) noble, — Tout autant (plus même) que l'être vivant ?

(1) *Roumia* : ruminer ; action animale, remâchant à son aise, au sens *moundi* et rouman.

•••••

Sé pot, obé ! mesqué, d'abé soulomen pouscud acatsa-los atal, empaouzan loungs sècles as dizéïres, à 'n tantis d'escoutaïres lour fitçïou, s'uno n'es, aco 's quicom. Quicoumet, qué, fort è mort, bal per nous aoutris !

È quand sérion qué per crédenços dé l'antan. Fan biouré talos soumiados, n'an mens faïto prigoundo régo ; èfantant d'élos d'anados è d'èssen, la bido-bidanto qu'en crézèn las sacro pas maï qué calcos sion ? — Bous o démandi ?

Cela se peut, en effet ! mais aussi, d'avoir pu seulement les arranger ainsi, imposer de longs siècles, aux conteurs, à de si nombreux auditeurs leur fiction, si c'en est une, c'est encore quelque chose. Un petit résultat (si l'on veut, mais) qui, obstinément pour nous, compte !

Et quand mêmes elles n'existeraient que par les croyances de l'antan. Faisant vivre tels rêves, en ont-elles moins laissé profondes traces ; enfantant des allures et des façons d'être, l'existence que nous en croyons ne les sacre-t-elle pas plus (importantes) que quelconques ? — Je vous le demande ?

•••••

VII

Cants

È n'abèts prou, dins las altièros,
Tabes, fastis dé la Citad,
Al èssé brico countestad :
La Bèlo-Paulo (1), en las prumièros,
Qué, per la bézé entré crousièros
Lé moundé s'èro réboultad !

Calguèc qué dus cots la semmano
Y benguèsso s'y fa 'dmira.
Pes Capitouls lé' s'enbira.
D'embélids dé raço es ta' crano,
Qué, sa maïré es la soulo umano
Pouden, dizion, s'y coumpara !

(1) Nascudo en 1518, morto en 1610.

❋

Et vous en avez assez dans les hautaines, — Aussi, fastes de la Cité, — A l'existence pas du tout contestée : — La Belle-Paule (1), des premières (des plus renommées), — Que, pour la voir à son balcon — La population s'était révoltée !

Il fallut que deux fois la semaine — Elle y vînt se faire admirer — Pour que les capitouls puissent éviter (ces révoltes). — Des agréments de race elle est si crâne, — Que, sa mère est la seule humaine — Pouvant, disait-on, s'y comparer.

(1) Née en 1518, morte en 1610.

•••••

VII

Glozos

Brico nou soun dé las soumiados : la Paulo dé Biguiè, barouno de Founténilhos, qu'an las crounicos tatsado dé bèrtadièro merbèlho, per sas poulidous dé laouraguéso, oundrados en citadino.

Couro déforo anabo, èssen caouzo qué s'en butabon à bézé-lo, las jens ; élis n'y trouban ribalo qu'en soun oustalado, per sa maïré, Jaquéto dé Lançofoc, doun rémendabo les rétrèts, adéja alupads prou.

Elles ne sont pas du tout des rêvées : cette Paule de Viguier, baronne de Fontenilles, que les chroniques ont (taxée) titrée de véritable merveille, pour ses gentillesses de lauraguaise, parées en citadine.

Quand au dehors elle allait, étant cause d'attroupements, se bousculant pour la voir ; (ses compatriotes) n'y trouvaient de rivale qu'en sa famille (sa maisonnée), par sa mère, *Jacquette* de Lancefoc, dont elle faisait revivre (refleurir) les traits, déjà assez admirés.

•••••

Aco's pincad, bélèou ! Dé caro
Lignado à jamaï s'abourdi,
Coumo l' Bèl ! En païs moundi
Tréluzin, del cadré d'alaro
Dins d'obros sé séguin encaro,
Oun, res pouïra nous l'escoundi !

Na (1) Guiraüdo, pla dé sa tèrro,
Qu'as cops del sort, coumo qui plaou !
Gardèc la plaço dé Labaou,
Fièro, ardido, touto uno guèrro ;
Dincos qué l'estranjè y l'entèrro
Dins un pouts, calhaou per calhaou.

(1) Bézé « *Las Leys Damors* » è la tachéto pajo 6.

C'est paré (précieux), peut-être ! — Cette figure — Donnée (reproduite) pour ne jamais s'abatardir, — Comme le Beau ! En pays toulousain — Scintillant, du cadre de cette époque — Dans des œuvres que l'on suit (continue) encore, — Où, rien (ne) pourra nous l'effacer !

La (1) (patricienne) Guiraüde, vraie fille de sa terre, — Qui, aux coups du sort, (tombant a verse, drus) comme la pluie ! — Garda la place de Lavaur — Fière, hardie, toute une guerre — Jusqu'au jour où l'étranger, l'y enterre — Dans un puits, sous un amoncellement de cailloux.

(1) Voir « *Les Lois d'Amour* » et la note page 7.

• • • • •

Fusquèc èrouïno del cantico dé Minut, en 1587, tout à sa débouçïou, è, del arrèst famus del Capitolo, fourçan soun omé à moustra-lo, per dus cots senmaniès, à sa garlando del Taou, — oun bénen dé l'y pintra encaro abouèï (1).

La, del sièti d'un fort d'Albijes, balento des temses èrouïcs, ténin cap à l'assaout des routiès, ménads al sac del Miètjoun pes malazids prètches des légats è la fam dé proumézos è permézos pilhados.

(1) Taplèou à la Salo des Illustres

Elle fut (l') héroïne du cantique de Minut, en 1587, tout à sa dévotion, et, d'un arrêt fameux du (municipe au) Capitole, forçant son mari à la montrer, bihebdomadairement, à son balcon de la rue du Taur, où l'on vient de l'y peindre encore aujourd'hui (1).

Celle, du siège d'une forteresse en Albigeois, vaillante des temps héroïques, tenant tête à l'assaut des routiers, amenés au sac du Midi par les prêches maudits des légats et la faim de pilleries promises et permises.

(1) Tableau de la Salle des Illustres.

•••••

L'anounimo, qu'en la Crousado,
D'un rouns dé dono adret è fort,
Crusquèc la closco al loub Mountfort ; (1)
Tal qué dïou, bèstio gourdilhado
Qué tout un poplé atend crébado,
S'espouti : — D'uno pèïro ! A mort !!!

Sensé noum, aïçesto, — es doumatché !
Dins las annalos del païs
Encarnan lé duraïré ahis
Dé toutis pel crousad salbatché,
Noplo es, dé quin sio soun lignatché ;
Santo es, sio pïoussèlo o Laïs !

(1) Bézé pajo 36. Léji : « La *Canso de la Crosada.* »

L'anonyme, qui, pendant la Croisade (Albigeoise) — D'un effort de femme adroit et fort, — Creva le crâne au loup Montfort ; (1) — Telle que doit, bête atteinte de la rage — Que tout un peuple attend (espère voir) crevée, — S'écraser : — D'une pierre ! A mort !!!

Celle-ci, sans nom, — C'est dommage ! — Dans les annales du pays — Incarnant la durable haine — De tous pour le croisé sauvage, — Noble (elle) est, quel que soit son lignage, — Sainte (elle) reste, fût-elle vierge ou (fût-elle) Laïs (courtisane).

(1) Voir page 37. Lire : « la *Chanson de la Croisade...* »

•••••

L'encounescudo è sensé subrénoum immourtalizado d'abé sapiud rounça l' calhaou des pèïriès, oun lé boulhon toutis les patriotos d'Oc, toutos jens del moundi, toutis les défendéïres del dret :

— Al loub ! sul loub ! — Tal qué respoumpission les salmis dé Toulouso, barrado dé l'ost inuman dé Mountfort. È, la brabo l'atuquèc del Pèïrou, ténin encaro lé noum dé plaçéto bénazido, d'oun s'apièlèc, cap-rot, l'ouménas-loub !!!

L'inconnue et sans surnom immortalisée pour avoir su lancer des pierriers, le roc, où le voulaient tous les patriotes d'Oc, toutes les populations du Toulousain, tous les défenseurs du droit :

— Au loup ! Sur le loup ! — Tels que retentissaient les échos de Toulouse, barrée (entourée) de l'ost inhumain de Montfort. Et, la brave l'abattit du *Peyrou* (petite pierre, place de Toulouse), portant encore le nom de *placette* bénie, d'où s'écroula, tête rompue, l'homme-loup !!!

•••••

Lampajïo, la ta' poulido,
Èrétièro d'aquitans Ducs,
Amourratchan entran les trucs
Des Sarrazis lé porto-éjido ;
Per pax des sïous, troucan la bido
Encountro amour d'un des bincuds (1).

Tabes, Chïomaré la bèlo,
Moulhé d'un séguin dé Brennus,
Qu'al centurioun dé Manlïus
Prézo captibo, en amourèlo,
L'escapitèc ? Judith noubèlo,
Benjan sa tèrro oun n'y a tals uz.

(1) Léji : *Istorio jénéralo del Lengodoc*, édic. des Bénédit. Dom Devic è Dom Vaissette, lib. I, chap. XXVIII.

Lampagie, la si jolie, — Héritière des Ducs d'Aquitaine,— Enamourant pendant la lutte (entre les coups), — Des Sarrasins le porte-étendard ; — Pour la paix des siens, trocant la vie — Contre l'amour d'un de leurs vaincus.

Aussi : Chiommare, la belle — Epouse d'un des (chefs) suivant Brennus, — Qui, au centurion de Manlius — L'ayant prise captive, abuse d'elle, en amour — Le décapite ! Judith nouvelle, — Vengeant sa patrie où pareils usages ne sont (ne sauraient être) admis.

•••••

Embescaïro bèlesso dé la soubérano d'Aquitanïo, labets, es en pléno batèsto, jouts las pareds toulousanos, qu'embèlinèbos l'èl del pus-maï des morouls, lé cor del Ménuza, lé magnific!

Suplimo fenno! Lé Tétrarqué tolosaté, toun omé, dibèc trémoula d'aïzé è dé fièrtat, couro y pourtèbos lé cap trincad del majoural roumèn, t'aoujen préso è dus cots panado à soun dé bou!

*

Emerveilleuse (captivante) beauté de la souveraine d'Aquitaine, alors, c'est en pleine bataille, sous les remparts toulousains que tu charmas l'œil du premier parmi les Maures, le cœur de Menuza, le magnifique!

(1) Sublime femme! Le Tétrarque Tectosage, ton époux, dut tressaillir d'aise et de fierté, lorsque tu lui portas la tête tranchée de l'officier romain, t'ayant prise et deux fois ravie à sa tendresse!

(1) Lire : *Notes sur l'Histoire de Languedoc*, nouv. édit. Privat, Toul. 1876, T. II, p 549 et suiv.

•••••

Camma, dé Diano prèstresso,
Coumpagnouno (1) dé ta' boun pel,
Qu'en bézen soun Sénatus, pel
Simorix tuad dé traïtesso,
Sé fa, d'aquel chèf, la mèstresso
Per s'en empouïsouna damb'el !

È, dé Druidessos dé la tèrro,
Tout l'istouric en proçessïou,
Boulgudos, per réputaçïou
D'abé, biran dé mas la fèrro,
As counsels dé pax è dé guèrro,
Maï d'un cot serbid la naçïou.

(1) Dé *companheira*, rouman

Camma, prêtresse de Diane, — (1) Compagnonne (R) de mâle énergie, – Qui, voyant son Senatus, par— Simorix assassiné en traîtrise, — Se fait (devient) de ce chef la maîtresse — Pour s'empoisonner avec lui.

Et, des Druidesses de notre contrée, — Tout l'historique processionnel, – Admises, par leur réputation — D'avoir désarmé des mains (fratricides), – Aux conseils de la paix et de la guerre, — Maintes fois servi la nation.

•••••

L'oumbro del tïou, balento ! courroussado, sé pot, encountro l'amistat traïtourisso, dibèc sensé manco etsulta p'r aco l'Amour, à toun sacrifica dins lé got qu'apréparabos per lé jugné al toumbèl.

È bous aou' toutos, lébados del ban rélijïous, bièl désiècles è siècles : afougan les guèrriès, amaouzan las disputos, coumptan as accampads déïs sajes, des majourals, èts per quicom, — boun paouc ! — en ço qu'a débengud la sentido moundino !

L'ombre du tien, vaillante ! courroucée, il se peut (justement), contre l'amitié traîtresse, dut tout de même exulter l'Amour, à ton sacrifice dans la coupe que tu préparais pour le joindre au tombeau.

Et vous toutes, nées d'un sentiment religieux, vieux de siècles et siècles : animant les guerriers, calmant les disputes, intervenant (comptant) aux assemblées des sages, des chefs, vous êtes pour quelque chose, — beaucoup ! — dans ce qu'est devenu le goût public (au pays) toulousain ?

•••••

VIII

Cants

Dé las d'aqui' n'es simboulico
Bertad, l'istorio ? Oun las lébèc
Mèrco endéja raço qué sièg :
La mesclo dé Galo è d'Actico ;
Roussèl Franc è maourè d'Africo ;
Foulas Rouman è pensad Grèc.

VIII

Chants

De celles-là est symbolique — Vraiment, l'histoire ? Où elle les lève (note) — Montrant déjà la race qui suit : — La mêlée de la Gaule et de l'Attique ; — (Du) blond Franc et (du) brun d'Afrique ; — (Le) badinage Roman avec (le) penser Grec.

•••••

VIII

Glozos

Fusquèbots toutos, dé sigur, pour nous fa fièréja, as d'aro, dé raçéja paouc o prou dé paribos aoujolos ; en embèlinados, en idèyals, en toucados è fas sensé parious pla lèn. — Osco al broc !

VIII

Gloses

Vous fûtes toutes, assurément, pour nous rendre orgueilleux, à ceux d'aujourd'hui, de tenir peu ou prou de pareilles aïeules : en charmes, en idées, en inspirations et buts sans pareils bien loin. — Vivat ! Vivat !

•••••

A rédoulets, per las annalos nostros
Ba l' sen moundi ; l'idèyo y naïs è créïs ;
Culté à la fenno è del Bèl, el météïs,
Cado fulhet n'agrano, atal, dé mostros
A rédoulets.

Coumo en calhaou, s'alizo l' tros dé malbré ;
Coumo las flous, nèbon pes tucoulets ;
Coumo lé frut, madur, toumbo dé l'albré :
A rédoulets !

A virevoltes, dans nos annales — Va (roule, augmente) le sentiment, l'instinct toulousain ; l'idée y naît et s'accroît ; — Culte à la femme et du Beau (ce qui est) même chose, — Chaque feuillet en égrène, ainsi, des montres (échantillons) — A virevoltes.

Comme en cailloux, s'arrondit le morceau de marbre ; — Comme les fleurs neigent sur les coteaux ; — Comme le fruit, mûr, tombe de l'arbre : — A virevoltes !

* * * * *

Pel ségur, bertad es qu'afourtis touto l'istorio loucalo : amours dé la Dono, aïmas dé la béoutat èts pla dé nostres tèrradous, pel ségur.

Poden ana les temses, uzant lours modos en courren, aquélo toco dé raço n'en fara qué s'afisca maï qué maï, ségur !

Certainement, c'est (une) vérité que confirme toute l'histoire locale : amour de la *Donne* (Z), passion de la Beauté, vous êtes bien de nos contrées, certainement.

Les temps peuvent marcher, usant leurs modes en allant (de l'avant), cet idéal de race ne fera que s'affiner de plus en plus, très certainement !

• • • • •

RÈBIRADOS

En apariads escrïouts,

Ortografo simplificado del « *Réfourmisto* », de la « Souçiètat Filolojico », de la « Fèdéraçïou Intèrnaçïounalo », ètc (1).

I

Atal

Talos las béoutats bertadièros :
Nostros lengos n'an cap bézoun
D'atifads, flocs ni brassoulhèros...
Al natural, perfiètos soun !

*

II

Cansou moundino

Per en J. Guilhot, lé musicaïré dé « Toulouzo », « La Méridiounalo », etc., etc.

Dé la Gascougno à la Mountagno Négro,
As mounts d'Azur, floucads dé nèou,
Bastissos, orts, camps, tout alégro
Lé bèl païs, a 'n qui paouc fan rampèou !
Y a, dé trabals coumo à Nabrouzo,
Y a, las Escolos dé Toulouzo,
È fruts, è flous... qué n'es quicom, bélèou ?

(1) Per maï sapié-né, léji : « *L'ortografo simplificado è las aoutros réformos...* », per Jan S. Barès ; Paris, 1898.

• • • • •

TRADUCSIONS

En écritures acouplées,

Ortografe simplifiée du « *Reformiste* », de la « Societé Filolojique », de la « Fédéraçion Intèrnaçionale », etc (1).

I

Ainsi

Tèles, les véritables bautés : — Nos langues n'ont nul bezoin — D'artifises, ni d'atours, ni d'aides... - Au naturèl étant parfaites !

II

Chanson du toulouzèn

Pour M. J. Guilhot, le muzisièn de « Toulouze », « La Méridionale », ètc.

Depuis la Gascogne è la Montagne-Noire, — Jusqu'aus monts d'Azur, pomponés de nèije, — Construcsions, jardins, chams, tout réjouït — Le bau pays, à qui peu (d'autres) se revanchent ! — Il y a (là) des ouvrajes (d'art) come ceus de Naurouze, — Il y a, l'ensèigneman de Toulouze - È (des) fruits, è (des) fleurs... ayant quelque valeur (réputasion), peut-être !

(1) Pour plus de ransèignemans, lire : « *L'Ortografe simplifiée è les autres réformes...* » par Jan S. Barès ; Paris, 1898.

* * * * *

Tournado

Tèrro agradibo è bénazido,
Flourado dé latinitat,
È, pel sen grèc caouzido ;
Per tantis dé l'antiquitat,
Bès l'artistic d'imnos claoufido ;
Toutjoun pel bèl brounzis,
Aousouzo ! Ardido !
Toutjoun flouréjo è respoumpis
O ! ma carido !
Tèrro des Ramoundis !

***

Al çèl clarous, pel pers doun té capèlos,
Lé mendré trum semblo emprountad ;
Cal à tas flous, cal à tas bèlos
Toun coustumiè trélus d'un soulélhad.
Per abé 's agrads dé ta nèït bruno,
Cal y bézé roussèlo luno
È l' carrèïrou (1), dé lugras tout pabad !
Tèrro agradibo è... etc.

***

Des Troubadous as sèrbado la lengo,
Trounan è chïoulan tour à tour :
Brézilhadis d'uno mélhengo,
Quand bol, clarin, amaï cop dé tambour !
As lours joyos, as lours jounglaïres
Rébiscoulads en (2) nôous-Troubaïres,
È, dins tous uz, bézèn las Cours-d'Amour !
Tèrro agradibo è... etc.

(1) « ... carrayrou dé layt... » Goudouli.
(2) Dé *nou*, rouman : nouveau.

*****

Refrain *(ritournèle)*

Contrée agréable è bénie, — Fleurie de latinité, — É par le gout des Grècs choizie ; — Par si gran nombre, dès l'antiquité, — De cantiques à l'artistique, parsemée (jonchée) ; — Pour le Bau vibre toujours, — Autaine ! Ardie ! — Toujours fleuris, (toujours) résone, — O ! ma chérie ! — Tère (des omes) des comtes Raimond !

***

Au ciel éclatant, dans le bleuté dont tu te couvres, — Le moindre nuaje (sombre) samble amprunté ; — Il faut à tes fleurs, il faut à tes bèles — Ton abituel sintilleman d'un plèin soleil. — Pour conaitre (avoir) les agrémans de ta nuitée brune, — Il faut pouvoir y contampler (la) blonde lune — È la voie lactée (1), toute pavée de grandes étoiles.

Contrée agréable è... etc.

***

Des Troubadours tu as consèrvé la langue, — Tonant è pèpiant tour à tour : — Simple gazouillis d'une mézanje, — Clairon quan èle veut, mème (rouleman) coup de tambour ! — Tu as leurs fètes (leurs plaisirs), tu as (ausi) leurs gais conteurs — Résusités en tes (2) néo-Trouvères,— È, dans tes coutumes, nous voyons (ancore) les Cours d'Amour !

Contrée agréable è... etc.

(1) ... chemin lacté... (ou de Saint-Jacques). P. GOUDELIN.

•••••

III

Floris

« Bes ouro qué bous amaguets
Narçissos, tulipans, muguets,
Rozos, mémoïs è pimpanèlos ;
Las flous qué nous aous cultiban
Bous doustaran, d'aïçi 'n daban,
Lé noum, è l'aounou d'èstré bèlos. »

GOUDOULI.

Flou d'aban primo, ô biouléto aoudourouzo !
En tous frèzous, roujé è pers, pincalhads,
As tros d'uno albo, è, n'embaoumos Toulouzo.

Flou d'aban primo, ô bioulèto aoudourouzo,
Paros, l'ibèr, d'aques flocs mirgalhads
Damo è grizèto, amaï lébito è blouzo.

En tous frèzous, roujé è pers, pincalhads,
Ménos la fam, l'espèr en sazou blouzo
D'amours, dé nïous, dé rams, dé camps dalhads.

As tros d'uno albo, è, n'embaoumos Toulouzo :
Fi frum, fèlhous en nostré çèl talhads,
Fan pruzi 's pots pes poutets d'amourouzo ;

As tros d'uno albo, è, n'enbaoumos Toulouzo,
En tous frèzous, roujé è pers, pincalhads,
Flou d'aban primo, ô biouléto aoudourouzo !

•••••

III

En Fleurs.

C'est bien l'eure que vous vous cachiéz — Narcises, grandes tulipes, muguèts, — Rozes, violètes des bois è paquerètes ; — Les fleurs que nous (autres) cultivons — Vous oteront dorénavan, — Le nom è l'oneur d'être bèles.

P. Goudelin.

Fleur devansant le printams, o violète odorante ! — Dans tes petits coliers dantelés, où roujoient sur bleuté, plusieurs nuanses, — (Tu) as (tiens) des parsèles d'aube, è, tu nous parfumes, Toulouze.

Fleur devansant le printams, o violète odorante, — Tu ornes, l'ivèr, de çes pompons diaprés — Dame è grizète, encore (le) paletot come (la) blouze.

Dans tes petits coliers dantelés où roujoient sur bleuté plusieurs nuançes, — Tu aportes la fain, l'espoir en la pure saizon — Des amours, des nis, des ramures, des chams fauchés.

Tu as (tiens) des parsèles d'aube, è tu nous parfumes, Toulouze : — Suave odeur, pétales taillés dans notre çièl, — Faizant démanjer les lèvres aus (dèzirs des) baizers d'amoureuze.

Tu as (tiens) des parsèles d'aube, è tu nous parfumes, Toulouze, — Dans tes petits coliers dantelés ou roujoient sur bleuté plusieurs nuanses, — Fleur devansant le printams, o violète odorante !

•••••

IV

Rétrèt

Laourens TALHADO.

Froun dèouméjad per la qranténo,
oun, calqué jibré a fialfréjad ;
cap d'idèyous, diben sens péno
fa béni lé lambret del fad,
coumo la çimo estréno
en aouratchad.

Aèdo, qu'el bèl jèsto enspiro
à canta naout, pus naout toutjoun,
ensus del banal qu'aro tiro ;
es èfant dé l'ardid Miètjoun,
qué, n'y tibèc la liro
en masclé toun.

P'r acò qué Gascougno sio fièro
qu'a bist lé joun bès Lanmézan,
es un moundi ; s'es dé l'aourièro
oun Toulouzo espandis soun bran..
y soumièc sa carrièro
en escoulan !

•••••

IV

Silouète

Laurent TAILHADE

Fron rédimé par les quarante ans, où, quelques jivres ont laissé des fils luizants ; — tête d'intèlèctuèl, qui, devait sans pèine (manque) — atirer le foudroiman du fou, — come la sime écope (étrène) — an (tams d') oraje.

Aède, que le bau jèste inspire — à chanter aut, plus aut toujours, — bien au dèsus du banal, aujourd'hui de mode ; — c'èt un fils du vaillant Midi, — qui, lui banda (les cordes de) la lire — an tons males.

Quoique (la) Gascogne soit glorieuse (fière) — qu'il ait vu le jour du côté de Lannemezan, — c'èt un Toulouzain ; s'il èt des confins (de la contrée) — où Toulouze épand sa bruyante (renomée)... — il y rèva sa carière — en (y étant) étudiant.

•••••

V

A'n uno estéléto.

S'es tirad tal, del gus,
Nou birad dé digus.

Raïsses dé lums, miralhados d'un astré,
D'oun qué siots, lux, èts d'estat d'esclaïra
L'escur, léspas oun ban bèstious è pastré.
Pel claréja sé dïou soul dé flaïra.

Sé bous ennaouté, ensus trop, per cadastré,
D'entèrro, l'flar, s'apaouquis d'enlaïra :
A la luscrambo abèn pus à laïra
Qu'al çèl, s'y fumo l' foc dé Zoroastré :

L'uno, la nèït, dins lé soumbré luzis
Oun pénéjan ; l'aoutré, al dénaout marèlo
Un enfinid, doun l'esclat lèn fujis.

Amoun, en l'aïré, à s'y fa mimmarèlo,
Y a dé soulels, maï qué maï dé soulels...
Es aïçïou-bas qué falson les calels !

•••••

V

Pour une petite étoile.

Cela a été tiré, tèl quèl, du gueus,
Sans ètre reproduit de pèrsone.

Rayons de luminaires (reflèts), réfracsions d'un astre, — D'où que vous veniez (de quoi que vous jaillisièz), lueurs, votre mission èt d'éclairer — L'obscur, les santes où vont les bèstioles è le patre (l'ome). — Pour produire des clartés, seulement, èt le privilèje de flamber.

Qu'èle se ause, trop aut, par azar, — Votre lumière, vue de la tère, s'amoindrit à s'élever ; — (De l'aide) du vèr luizant nous avons plus à espérer — Que du çièl, s'il se voile des fumées du feu de Zoroastre.

L'une, pendan la nuit, montre un poin lumineu dans l'ombre — Où, nous avansons avèc pèine ; l'autre, dans l'imansité, étoile (nuanse) — Un infini dont l'éclat se dérobe (fuit).

Là aut, dans l'étèr, s'èblouissant l'un, l'autre, — Il y a des solèils, encore des (puisants) solèils... — C'èt içi-bas que font défau les (plus simples) lampadaires !

•••••

VI

Al coucut.

Mato rustenco dé jaounèlos,
Prèzi tas crouzes dé bièls (1) aurs (S)
Découran les tèrmes è's orts,
Mato rustenco dé jaounèlos.

Plazent simboul d'amours manèlos,
Flou des pacands, à trufos forts,
Mato rustenco dé jaounèlos
Prèzi tas crouzes dé bièls aurs !

(1) D'*aur*, roumanc.

VII

Mousségado.

M'aïmi d'un coubes mos
Prené un férum del tros.

« Per mourdi-los, la'ï flous soun bibos. »
Dizes moundino, — as pla razou !
P'r aco, en tous pots tant baïzolo un broutou !
Per mourdi-los, la'ï flous soun bibos.

Soubenté migo : atal, panan las tibos,
Fazion à mièjos d'un poutou.
Per mourdi-los, la'ï flous soun bibos,
Dizes moundino, — as pla razou ! (2)

(2) Bézé noto pajo 52.

* * * * *

VI

A la couleur jaune.

Souche vivase du vélar jaunatre (èrbe aus chantres), — J'estime (baucou) tes crois aus tèintes de vieus (1) *aurs* (S) — Ornant (de décorasions) les tèrtres comme les partères, — Souche vivase du vélar jaunatre.

Plaisant simbole des amours fasiles, (sans risques), — Fleur des gueus, maitres es moqueries, — Souche vivase du vélar jaunatre — J'estime (baucou) tes crois aus tèintes de vieus aurs.

(1) *Aure*, dore, Rabelais.

VII

Morsure.

J'aime, d'une avide bouchée, — Prandre, (m'incorporer) parfums parèils.

« Pour être mordues, vivantes sont les fleurs. » — Dis-tu, fame du toulouzain. — Ah ! combien avec raizon ! — Ç'èt pourquoi, tes lèvres si souvan se joignent d'un de leurs boutons ! — Pour être mordues, vivantes sont les fleurs.

Souviens-toi, ma mie : quan autrefois je dérobais les tiènes (çèles que tu avais ainsi). — Nous (en) faizions à demi dans un báizer. — Pour ètre mordues, vivantes sont les fleurs. — Dis-tu, fame du toulouzain, — ah ! combièn avèc (2) raizon !

(2) Voir note page 53.

•••••

VIII

I

A'n un jouen.

« Proumèzo a faït souben carèstio,
Qu'es pas pes pels qué bal la bèstio ».
(*Dits poupularis*).

N'y a trento, è maï, qu'abioï bint ans.
Qué tal qué tu bè'l' *decorum* laïrabi.
Pas coumo cal ? Boudïous ! qué n'o crentabi,
N'y a trento, è maï, qu'abioï bint ans.

Mès, desdempèï, calad s'es lé balans ;
È, lé paou qué bal, lé grandous, ja n'o sabi !
N'y a trento, è maï, qu'abioï bint ans,
Qué tal qué tu, bè' l' *decorum* laïrabi.

II

Al drollé.

« Tout ço qué luzis es pa'ï d'or. »
Aco's dit bièl, paouré maïnatché,
È l'ançièn, sass ? A faït uzatché !
Tout ço qué luzis es pa'ï d'or.

Sens faïçous, sios, balent dé cor
È laïsso as pècs lour babardatché.
Tout ço qué luzis es pa'ï d'or.
Aco's dit bièl, paouré maïnatché !

•••••

VIII

I

Pour un Jeune.

« Promèse a souvan conclu en disète, — Car, çe n'èt pas (seuleman) par le pelaje oue s'aprésie la bète. »

(*Ditons populaires.*)

Il y an a trante, è quèlques, que j'avais vint ans, — Que tel que toi du décorum j'étais épris. — N'ètre poin come il faut ? Bon dieu ! Combièn avais-je crainte, — Il y an a trante, è quelques, que j'avais vint ans.

Mais depuis lors, (bièn) calmée s'èt la tandanse ; — È, le peu que vaut le grandioze, las ! je le sais. — Il y an a trante, è quèlques, que j'avais vint ans, — Que tèl que toi du décorum j'étais épris.

II

Au garçon.

« Tout ce qui luit n'èt pas de l'or. » — C'èt, là, un vieu diton, mon pauvre anfan. — È l'ansièn, tu le sais, a fait long (è bon) uzaje ! — Tout ce qui luit n'èt pas de l'or.

Sois sans façons, (sois) vaillant de ceur — È laise aus imbésiles leurs prétansions, — Tout ce qui luit n'èt pas de l'or. — C'èt, là, un vieu diton, mon pauvre anfan.

•••••

IX

Ballado

A'S DES CAMIS DÉ FÈR.

Quand les pumaï des coulounizatous
Bolen sé prené encountrado noubèlo,
Tant grando sio, tant qu'aoujo trabazous
Dé mounts sus plano o rïouzes en pradèlo,
Ço dé prumiè, n'y fan lé courdurad
Dé carrèïrous qu'un douplé raïs trestibo,
Oun, per l'enjin d'un foc esparbélad,
Fumous, raoujous, butaïré, encadénad,
Ardit pétit ! Rollo loucoumoutibo !

A trabèts camps, bartasses, roucalhous,
Per dessus clots o séguin las banèlos ;
Es lé prougrès métud à cabalous
Sus l'esperfors, qu'à roudals fa roudèlos.
S'en ba d'un trin, sé pot diré, abiad,
Couro al ménal y a, poplé, ajudo tibo !
Tal lé dragoun, per la faplo enbentad,
Flambant è bïou, sus sa couéto estirad,
Ardit pétit ! Fïoulo loucoumoutibo !

•••••

IX

Balade

AUS (AMPLOYÉS È OUVRIÉS) DES CHEMINS DE FÈR.

Quan lés premiès, (les meilleurs) des colonizateurs — Veulent s'anèxer une contrée nouvèle, — Si grande soit-èle, pour tant qu'èle ait de dificultés, — De monts au dèsus des plaines ou de ruisaus (à travèrs) les prèries, — Avan tout, ils y organizent (font) le trasé — De santiès, qu'un double raïs fixe, (asujètit), — Où, grase à l'injéniozité d'un feu bien venu (compris), — Fumeur, rajeur, remuant, anchainé. — Ardi petit ! Roule locomotive !

A travèrs' chams, brousailles, (tèrains) rocailleus — Au dèsus des mares, (foses), ou suivant les venèles ; — C'èt le progrès mis à califourchon — Sur l'èfor, qui, à chaque tour de roues s'avanse (roule). — Il va d'un train que l'on peut dire, lansé. — Lorsque au moteur il y a, (s'ajoute) peuple, ton aide ! — Tel le dragon par la fable invanté, — Flambant è viv, sur sa queue étiré, — Ardi, petit ! sifle locomotive !

•••••

Un èssé nôou pren d'aco maï d'amplous,
Ramplis l'espaço un brut dé manibèlos,
L'aspré dézèrt s'adouçis dé bapous
Dé raz-lé-sol al çimèl dé ramèlos ;
È, dé l'agrum per atal séménad
Naïs l'aboudençio en la tèrro tardibo;
Dé flots dé bou les umans fan mitad,
Fan al descambio ambé lour bézinad...
Ardit, pétit ! Buffo loucoumoutibo !

***

Mandadis

Cars compagnous, èts d'un poutent estad,
È, bostro colho al bèl mando n'arribo.
Foursads bapou, pel bè d'umanitat
Qué, n'y a toutjoun à fa 'n fraternitat...
Ardit, pétit ! Rouflo loucoumoutibo !

•••••

Une manière d'être nouvèle, prand de cela de l'èxtansion — L'espase se ramplit d'un bruit de mécaniques, — L'apre dézèr s'adouçit de vapeurs — Du ras du sol aus çimes ramées ; — È, des jèrmes ainsi épandus (semés) — Nait l'abondanse sur les tères en retard ; — De nombreuses bones choses les umains font partaje, — Font échanje avec leur voisinaje... — Ardi, petit ! Soufle locomotivé !

***

Envoi

Chèrs compagnons, vous êtes d'un puisant métiè, — È, votre soçiété atèind le but rêvé. — Forsez vapeur (encore), pour le bièn de l'umanité — Car, il y a toujours à faire pour la fraternité, — Ardi, petit ! Ronfle locomotive !

•••••

Un èssé nôou pren d'aco maï d'amplous,
Ramplis l'espaço un brut dé manibèlos,
L'aspré dézèrt s'adouçis dé bapous
Dé raz-lé-sol al çimèl dé ramèlos ;
È, dé l'agrum per atal séménad
Naïs l'aboudençio en la tèrro tardibo;
Dé flots dé bou les umans fan mitad,
Fan al descambio ambé lour bézinad...
Ardit, pétit ! Buffo loucoumoutibo !

***

Mandadis

Cars compagnous, èts d'un poutent estad,
È, bostro colho al bèl mando n'arribo.
Foursads bapou, pel bè d'umanitat
Qué, n'y a toutjoun à fa 'n fraternitat...
Ardit, pétit ! Rouflo loucoumoutibo !

•••••

Une manière d'être nouvèle, prand de cela de l'èxtansion — L'espase se ramplit d'un bruit de mécaniques, — L'apre dézèr s'adouçit de vapeurs — Du ras du sol aus çimes ramées ; — È, des jèrmes ainsi épandus (semés) — Nait l'abondanse sur les tères en retard ; — De nombreuses bones choses les umains font partaje, — Font échanje avec leur voisinaje... — Ardi, petit ! Soufle locomotivé !

***

Envoi

Chèrs compagnons, vous êtes d'un puisant métiè, — È, votre soçiété atèind le but rêvé. — Forsez vapeur (encore), pour le bièn de l'umanité — Car, il y a toujours à faire pour la fraternité, — Ardi, petit ! Ronfle locomotive !

•••••

X

Rédoundélets

« ... Alqu comenso tar redondels en nostra lengua. »
« *Las Leys Damors* » segonda pars.

I

Pot ana nostro bendémiado
Oungan, la souco rand, lé moust
A rofé rajo è dé boun goust
Bul, tant qu'en la tino emplénado
Pot ana.

Lé paouré bougré, amb paouc en potcho,
Béoura mièjo, sens s'escana ;
Nou séra caro la binotcho...
Pot ana !

II

Osco, al léba del rous soulel,
Safranan lé pel dé (1) l'albéto (T) ;
Al clar, oun mounto la laouzéto
Fringa del çèl lé grand calel.
Osco !

Qu'aco 's pel jouen, un joun dé maï,
Pel bièl, un, qu'y plaou sus la closco ;
A'n toutis mèrcan — Aco raï !
Osco.

(1) D'*albeta*, rouman :

•••••

X

Petis rondaus

... Quelques uns commençent à faire des rondaus dans notre langue.
« *Les Lois d'Amour* », deuxième partie, édit. G. A. tome I, p. 350.

I

Pasables sont nos vandanjes — Çète anée, la souche done, le mout — A flots coule è de bone fason — Bout, tant qu'an la tone ramplie — Il an peut contenir.

Le pauvre bougre, avèc (son) peu dans la poche, — Boira chopine, sans se tracasér (s'étranglér); — (Èle) ne sera pas chère la (boison) vineuze... — (Cela) peut aler!

II

Salut, au levér du blond solèil, — Safranant la chevelure de (1) *l'aubète* (T); — Aus clartés, où monte l'alouète — Flirtér (jouer) avèc le grand lampadaire du çièl — Vivat!

Que ç'èt là (pointant, començant), pour le jeune, un jour de plus, — Pour le vieu, un (encore) qui lui pleut sur la tête; — È sur (nous) tous marcant — an some! — (Une) ancoche.

(1) Dimin. d'aube.

•••••

III

Atal sadizio la ménino,
Accourroucado al pè del foc,
L'entuzan ambé un broc :
« Lé trop carral nou nino,
Atal. »

A nous bira l'antièno :
« Lé rudé l' lis nou bal. »
Abio razou l'ançièno...
Atal !

IV

Jèss, qu'ès poulido
Saquéla,
Ambé la
Mézo à coubido !
Jèss !

Del qué t'a bisto,
Cap è pès
Les poutets quisto.
Jèss !

•••••

III

Ainsi dizait la granmère — Baisée (come la glouse), devant l'atre — Ravivant (le foyè) d'une branche : — « Le trop scorifié ne peut roulér — Come çela. »

A nous traduire l'antiène (le provèrbe conu) : — « Le rugueu (pour çe faire) ne vaut poin le lisé. » — Èle avait raizon l'ansiène... — (Raizon ?) oh, combièn !

IV

Dieu, que tu ès jolie — Tout de même, — Avèc la — Toilète (si) angajante ! — Ho ! Dieu !

De çelui qui t'a vue (avèc), — De la tète aus piès — (Èle) quète les baizés. — Vraiman !

•••••

RÉGOS

D'ACABOMEN (1)

A'n A. Fitto, lé « Guilhaoumet » del « Gril » è l' coumpanh des « Jens dé Létros ».

I

Dé soubénenços è régrèsses (2)
Tout noplé pensomen es faït.
Dé bistis poupads ambé l' laït,
Dé rébrembados d'aoutris èsses,
D'aboulimens d'un bou, d'un bèl,
D'aouréoulads soumias las brocos,
Es ço qué tèïsso pel çerbèl
Dé l'omé, espèrs, créïres è tocos.

(1) *Acabament*, rouman : achèvement.

(2) *Régrèsses*, sé dits tapla des desplazes d'uno pèrdo, qué, des tourna maï de quicom, en moundi.

LIGNES (sillons, vers) D'ACHÈVEMENT (1)

Pour A. Fitte, le « Guilhaoumet » du journal « Le Grillon » et le sociétaire des « Gens de Lettres ».

I

De souvenances et (de) regrets (2) — Tout noble sentiment est (fait), composé. — Des façons de voir sucées avec le lait, — Des ressouvenirs d'autres états d'âme, — Des éblouissements d'une bonté, d'une beauté, — Des songes auréolés les aiguilles (tricoteuses), — Voilà (bien), ce qui tisse dans le cerveau — De l'homme, espoirs, croyances et ambitions.

(2) ..., se dit des déplaisirs d'une perte, de même que de l'action de revenir pour quelque chose, en (dialecte) toulousain.

•••••

II

Sabes-bé ? Dé grano o proubatcho
Touto mézo pousso's broutous,
È sas ramétos, è sas flous,
Tant al garric qu'à la bourratcho !
Lé plant sens razics s'estéquis,
Quand lé qu'a founs douplo flourados ;
Tabes, sano idèyo espélis
Qu'al séménal dé las pensados !

III

Aco's douncos, tust'à l'istorio
L'aram ressounan lé répic,
Boulé quicom, aou fa, — l'amic !
Toutjoun n'ounra calco mémorio.
Trouba 's téni des Troubadous ;
Escrïouré, à d'escribans fa siègos ;
L'art, ben d'antics trabalhadous ;
Atal ? S'en tirario... dé lègos !

•••••

II

Tu le sais (bien) ? D'une graine ou (d'un) provin — Toute pousse met ses bourgeons, — Et ses ramilles, et ses fleurs. — Aussi bien sur le chêne que sur la bourrache ! — Le plant sans racines se dessèche, — Quand le (raciné) profond (donne) doubles floraisons ; — De même l'idée saine (ne peut) éclore — Que sur les semis de pensées !

III

C'est donc, toucher, (frapper) à l'histoire — L'airain qui tinte, (plusieurs fois), la répétition, — (Que de) vouloir quelque chose, — (Ou de) le faire, — l'ami ! — Toujours en honorer quelque mémoire. — (M) (Trouver), composer, c'est tenir des Troubadours ; — Ecrire, à des écrivains faire suite ; — L'Art, s'inspire (vient) d'antiques travailleurs ; — De ces preuves, (affirmations) ? Il s'en tracerait... (de longues lignes,) des lieues !

IV

Couro èssen coumuls dé couratjé,
Nous métion à patouèséja,
Nou maï per né calandréja
Coumo as barris, coumo al bilatché
Ségui-né soul la tradiçïou,
Mès, sustout estudia la lengo
Què siècles y a s'aoujis aïçïou,
Èren à colhos rengo à rengo.

V

Brounzinaben d'amiçiados (1)
Qu'à réchiquétos, l'espérit,
D'un sus l'aoutré fasio resquit.
Nous réjugnen dé sas oundados.
A la glorio del tems passad,
Del bèrbé è l' toun dé nostro raço
Balhaben lé diré rassad,
Qué, toutjoun tindo è nou l'alasso.

(1) D'*amic*, rouman : ami.

•••••

IV

Alors qu'étant pleins de courage, — Nous nous mettions à parler patois, (pratiquer la langue régionale), — Non plus pour nous en amuser — Comme dans les faubourgs, comme au village — Suivre simplement la tradition, — Mais, surtout étudier, (épurer) la langue — Qui, depuis des siècles se parle ici. — Nous étions en (nombreuses) compagnies rangés.

V

Nous vibrions d'amicales (1) (gentillesses) — Qu'à ricochets, l'esprit — De l'un sur l'autre faisait rejaillir, — Nous enveloppant, (rassemblant) de ses ondées. — A la gloire du temps passé, — Du verbe et (du) ton de notre race — Nous donnions le dire, (l'expression) apprécié, — Qui toujours tinte, et (jamais) ne la lasse.

•••••

VI

Las ! Les débots dé la primo ouro
Despartids soun, à dé bou !
Fidèls del « Gril », dé la cansou
Qu'es afraïrabo è qu'aro plouro !
Lé bou'n èfant del Laouragues,
Soual, doun brembado sé gardo
Del counsélhè, mèro, bourjes...
Cruchid as cops dé la camardo.

❋

VII

Ambé el, al Grand-Tout, as mistèris
(1) Claouzan (U) ço qu'etsisto è qué bïou,
S'en soun anads paga la fïou
D'oum sé poplon les çémentèris :
L'aoutré amatou des moundis touns
Serbads as camps, prézads en bilos,
Pradèl, qu'aoutant pla l' qu'a soun noum,
Noun' lébabo bèrdous, à milos !

❋

(1) *Clausan* rouman.

•••••

VI

Las ! Les dévots de la première heure – Sont séparés (maintenant) pour tout jamais ! — Fidèles au (journal) « Le Grillon », à la chanson – Qui les associait (en frères) et, qui, actuellement en pleure ! — Le bon enfant du Lauraguais, — *Soual*, dont (bonne) mémoire se garde — Du conseiller, maire, bourgeois (qu'il fut)... — Fauché, (brisé) par les coups de la *camarde*, (la mort).

VII

Avec lui, au Grand Tout, aux mystères — (1) Closant (U) ce qui existe et qui vit, — S'en sont allés payer la redevance — Dont se peuplent les cimetières : — L'autre amateur des tons (des pays) toulousains — Conservés aux champs, appréciés dans les villes, — *Pradel*, qui, autant bien ce qui porte son nom (la prairie), — Nous levait, des verdures, (des regains) à milliers !

(1) De *clore*.

•••••

VIII

È, lé paouré bièl patriarco
Des coumpagnous è dé l'oustal,
Sinnan, dinco' l' darrié badal,
L'escrïout bengud sensé uno marco ;
En brabé *Oulié*, tout ço del tour
Sourtid, lé tèst coum l' bèl bazé ;
Tapla l' janti counté d'amour
Qu'aquel dé réguinados d'azé !

IX

Fins, lé prumiè dins nostro atèlo,
Toulousèn dincos al mézoul,
Mountad al douctourat, tout soul,
Dé l'atélhè, oun, pren — Pamèlo,
Aquel parafo dé balent !
L'amic *Louis*, doun sous counfraïres
Dé tantis laous, lé rébounden,
Né fasquébon brounzi les aïres.

•••••

VIII

Et le pauvre vieux patriarche — Des compagnons et de la maison, — Signant jusqu'à son dernier souffle, — La copie (l'article) venus (à nous) sans marque, (nom d'auteur) ; — En brave (et bon potier), *Oulié*, tout ce qui du tour — Sortait, le débris informe (le tesson) comme le beau vase ; — Aussi bien le gentil conte d'amour — Que celui de ruades d'âne !

IX

Enfin, le premier à notre faire attelé, — Toulousain jusqu'à la moelle, – Monté (parvenu) au doctorat, de son seul effort, — De l'atelier, où, il prit – *Pamèlo* (mesure), — Ce parafe de vaillant ! — L'ami Louis, dont ses confrères — De tant de louanges, l'enterrant, — En firent retentir les airs.

•••••

X

Èlis, abouèï, Tèrro maïralo,
T'an tournad pel coustent rénaïs
Dé ta bertud è dé toun gaïs,
L'agrou dé lour bido estillado ;
Métrétan, créïs lour idéyal :
Maï flouris lour lengo moundino !
Y a maïtis débots al nizal,
As uz, as dits dé lour ménino !

XI

Sul pas, oun sé mounto à tous Temples,
Nous aous, encaro démourads,
Puntan séguido d'aboudads
Qué t'an faïtis parïous etsemples.
S'en tout, ya lèbo as finimens,
Tal qu'aou bol l'étèrno Naturo :
Es mèrco dé régrélhomens,
Fé d'Oc, d'aqu'es mortis, l'enduro !

•••••

X

Eux, aujourd'hui, terre maternelle — T'ont rendu pour la continuelle (constante) renaissance — De ta vigueur et de tes reprises, — Les germes de leur vie condensée (distillée) ; — Cependant, (que) croît leur idéal : — Mieux fleurit leur langue toulousaine ! — Il y a plus de dévotieux au nid, — Aux coutumes, aux dires de leur grand mère !

XI

Sur la brèche (le passage) où l'on monte à tes Temples, — Nous tous, encore à demeure, — (Y) notons longue suite de voués — Que t'ont faits (consacrés) pareils exemples ; — Si, dans tout, il y a recommencements (engendrés) d'une fin, — Tel que l'exige l'eternelle Nature : — C'est, promesse (point de départ, repère) d'un renouveau, — Foi (espoir en l'avenir du pays) d'Oc, de ces morts, la constatation douloureuse !

•••••

XII

È Tu ! del Moundi blous, ô Muzo !
Qu'amaï nous plaï, d'èstré estachans !
Des del poplé, des boun' èfants
Les flars del paraoulis entuzo ;
Afougo-n'y'n : pouèto aousous,
Jent troubaïré, al sen poupulari.
Aro, as un moundé à jinoulhous,
Crouzads dé toun escapulari ! ! !

❋

Tournado

Dé soubénenços è régrèsses (1),
Tout noplé pensomen es faït
....

FI

(1) Bézé à cab dé pèço.

•••••

XII

Et Toi ! du pur (langage) toulousain, ô Muse ! — De qui il nous plaît (nous dire), être les tenanciers de fief (les locataires) ! — Des hommes du peuple, des bons enfants — Les flammes (les clartés) du dialecte active ; — Excites-en (à y devenir) : poète audacieux, — Gentil trouvère, au sens (au sentiment) populaire. — Aujourd'hui, tu as (tout un monde dévotieux) une population agenouillée, — Exhibant (décorés de) tes insignes (ton scapulaire) ! ! !

❋

Revenue

De souvenances et (de) reprises, (retours) (1) — Tout noble sentiment (s'inspire), est fait.....

FIN

(1) Voir au commencement de la pièce.

•••••

PASSÉ-LIBRET !

Del poulid passotems dé las palhados, noços, bélhados, toutis fèsténals poupularis d'aïçïou : lé *Qué Passé !* fan carréja en uno taouléjado, entrémièït acampados : atrapos, poutous, bèls dires, flous, etc. ; gardan pel soummari lé titoul counégud, à né manda-né, al pas, calcos courtos espiicaçïous des pèçils d'aquesté librétou, maï qué maï adoubad dé rébrègados, dé rétals, dé raouzilhos d'oubrados è — per qué pas ? — dé batèstos del « Gril », boun toulousèn — aco raï ! — mès, qu'ambé grat bérion tabes mensounad : aouzèl passopaïs ! p'r aquélos esplandidos ! — Té crézi !!!

Qu'es amatous dé lengo è uz moundis, s'y fascon al joc, è, qu'en pago, planos dé nostros moundinétos, d'aco les n'en poutounéjen... Atal :

— Fa'ï passa ! *Mh ! Mh !* (1)

— Passé you ! *Mh !*

(1) Respoumpido del « ...poutet »
« Coumo quand cridi lé gatet. »
GOUDOULI.

PASSE-LIVRET !

Du joli passe-temps des repas de corps, noces, veillées, (de) toutes fêtes ou réunions populaires d'ici : le *Qu'il Passe!* invite à faire suivre (circuler) autour d'une table, au milieu d'une assemblée : énigmes, baisers, bons mots, fleurs, etc.; nous gardons pour le sommaire le titre connu, permettant d'en donner, au passage, quelques brèves explications des piécettes de ce petit livret, généralement composé (arrangé) de tris, de miettes, de restes des œuvres et — pourquoi pas ? — des luttes du (journal) « Le Grillon », bon toulousain — assurément! — mais, qu'avec plaisir encore nous verrions être taxé, pour ces diffusions : d'oiseau migrateur (Passe-pays)! — Je te crois !!!

Que les amateurs de (la) langue et (des) coutumes de la contrée toulousaine, soient du jeu (s'y fassent), et, que pour paie, bon nombre de nos jolies (jeunes) compatriotes, de cela même les baisotent... Ainsi :

— Fais passer! *Mh! Mh!* (1)

— Passe à l'autre! *Mh!*

(1) Onomatopée du ...baiser — Comme quand j'appelle le petit chat. Pierre GOUDELIN.

•••••

PASSÉ-SOUMMARI

Pajo 2.

Sus la plumado

« *Dibugos Toulousénos* » — *Dé* Jan Labilodïous,

... balhan dé bézes rémèrcads dé la Toulouso d'aouèï, aquel sounet, aparian la *Tolosa* d'antan, sé dibio dé prumièro à cab d'un librou moundi.

Quatrèns

P. 4.

I. — A l'abad Rous

La « grizo mino », aïçïou, es la des Félibres rouzénièns (1), à 'n qui dol, coumo as capélas dé touto glèïzo tampado, rébiscolos dé fes aoutros qué la lhiour, sé, dé primo sustout, y semblon pas dé soun pouçé.

II — A'n Estré

Fa respoumpidos, d'un des pus curiouses dittouns de païs, lé : « Car es, tant qu'oli dé St-Guiraoud ! » (2) è 's tipiques subrénoums, balhads as qu'on bol pas crida noummadomen.

III. — A'n F. S.

Aquijo un babard, tant pirol plumó à la ma, qué, couro soulomen parlo... garraouè, qu'es pas loufo dé piot ! — P'r aco souben y tourné, el.

(1) Dé *Roser*, rouman : Rhône.
(2) Bézé à la pajo 4.

PASSE-SOMMAIRE

Page 3.

Sur le dessin (à la plume)

« *Croquis Toulousains* » — *De* Jean Lavilledieu,

... donnant des vues remarquées de la Toulouso d'aujourd'hui, ce sonnet, appareillant la *Tolosa* d'antan, devait (avoir), trouver sa place, en tête d'un petit livre toulousain.

Quatrains

P. 5.

I. — A l'abbé Roux

La « grise mine » est, ici, celle des Felibres rhodaniens (1), à qui ne plaît guère, comme aux desservants de toute église fermée, des renaissances de foi autres que la leur, si, elles leur paraissent, de prime abord surtout, (lui) être dissemblables.

II. — A Chose

Fait écho, d'un des plus curieux dictons du pays, le : « C'est aussi cher que l'huile de *St-Guiraud*. » (2) et, (encore) des typiques sobriquets donnés à ceux qu'on ne veut appeler nommément.

III. — A. F. S.

Fustige un poseur, aussi nigaud plume à la main, que, lorsqu'il parle seulement... charabia, ce qui n'est pas peu dire ! — Quoique ce soit son habitude.

(2) Voir page 5.

•••••

Pajo 6.

IV. — *Sul tapléou — « L'Amour » atuco bèstious.*

Aco, per fa corus al boun mot d'un amic, qu'atal abio dibugad lé persounatché pintrad.

V. — *A'n Laourens Tailhado — Lé Fliscaïré del « Au pays du mufle ».*

Aïsso 's pel mèstré nous aoujen mensounad, un cot, counfraïré plumitïou, pes plumissous d'aïçïou bistis.

VI — *As aoutous — Dé l'Istorio Poupulario dé Toulouso — L. Aristo è L. Braoud.*

Pes réprochis qui n'y fan, souls, les del countro partit as del poplé; è, n' fa dambé élis uno fièlado d'amistat (1)

Lètro alandado - A'n Carles Ratiè...

P. 8.

Né benguèc en rézum d'uno débourrado amistouzo qu'aoujèbon ambé « *lé goustous countaïré dé " Lou Rigo Rago Agènes "* » ; félibréjant, d'amb qui sé pot gayomen charra.

Réchiquétos...

P. 10.

Sus l'aïgad dé bounis pèçils, doun lé colaouraïré toulousèn nous négabo.

(1) « Per sé couzé dambé el ambé un fièl d'amistat. »
(Boutado, *II^e flouréto*), Goudouli.

•••••

Page 7.

IV. — *Sur le tableau — « L'Amour » Insecticide.*

Ceci, pour faire chorus au bon mot d'un ami, qui, avait ainsi croqué le personnage peint.

V. — *A. M. Laurent Tailhade — Le (toucheur) fouettard du (livre) « Au pays du mufle ».*

Cela, pour le maître nous ayant traité (nommé) une fois, confrère plumitif, pour les coups de plume d'ici vus (lus).

VI — *Aux auteurs — De l'Histoire Populaire de Toulouse — Louis Ariste et Louis Braud.*

Pour les reproches que leur ont fait, seuls, les ennemis (des partisans) du peuple ; et, nous en faire avec eux une couture d'amitié (1).

Lettre Grand-ouverte A M. Charles Ratier...

P. 9.

Elle vint en résumé d'une dispute amicale que nous eûmes avec « *le savoureux diseur de " Lou Rigo Rago Agènes " »* ; félibrégeant, avec lequel il est possible de discuter agréablement.

Ricochets...

P. 11.

Sur les flots de bonnes petites piècettes, dont le collaborateur toulousain nous inondait.

(1) « ..., de dresser avecques moy une cousture d'amitié. » (*Lettres III.*) Montaigne.

•••••

Pajo 14.

Quinto. — Al nobi Pol-lé-Loung.

Un des prumièris è milhounis escoulhès, qu'es, tapla, passad mèstré tems ya, ja.

P. 16.

Rèctificado — Coupo Fïoulèl

A l'escrïout d'un plazent è gaï coumpagnou, è, y abarréja latinados dé Guilhamèri amaï dé Sent-Subra, coustumiè dé grèc — sadizen ! — en maï !

P. 18.

Ballado. — As dé l'èfo.

« Açi, caldra lé ditçiounari », dizio lé Goudouli en fa'n tasta soun « *Plat d'épigramos* » ; bèlomen d'aquesté sé pot empéouta la récoumando del mèstré p'r aïçesté boussi :

— Per léjis-ot, sapié, dé maï, lé parla des barris tolousèns !...

Atal, d'el d'endaban.

P. 22.

Noubèl an. — P'r En A. Bèrgos.

Saluts è tocomas dé colaouraïres.

P. 24.

Counté toutjoun nôou - sus bièlhos formos.

Un chic pébrad, belèou ? Mès, atal es qué nostris brabes è lurrads débançiès les aïmabon, per la mouralo abé-né maï dé sabou, sigur !

L'aïré n'es *à molé* (2) à biro-l'orgué, sé pouïra douncos sédassa sé s'en dol !

•••••

Page 15.

Quinte. — Au nouveau marié Paul-le-Long.

Un des premiers et (des) meilleurs écoliers, passé maître, d'ailleurs, depuis longtemps déjà.

P. 17.

Rectification — Coupe Sifflet.

A l'article d'un gracieux et gai compagnon, et, y mêler des locutions latines de (nos faubourgs) Guilleméry et (de plus) de Saint-Cyprien, coutumier du grèc – dit-on ! – encore !

P. 19.

Ballade. — A ceux (se disant) **des nôtres.**

« Ici, il faudra le dictionnaire », disait P. Goudelin en présentant à goûter son « *Plat d'épigrammes* » ; doublement ceci peut s'ajouter à la recommandation du maître pour ce morceau :

— Pour le bien lire, savoir encore les expressions en cours aux (1) (barris) faubourgs toulousains !...

De même pour le précédent.

P. 23.

Nouvel an. — Pour Adrien Bergues.

Saluts et félicitations de collaborateurs.

P. 25.

Conte toujours neuf — sur de vieilles formes.

Un brin poivré, peut-être ? Mais, c'est ainsi que nos braves et délurés devanciers les aimaient, pour que la morale en ait plus de saveur, assurément !

La musique est à *moudre* (2) par orgue de Barbarie, il sera donc facile de le tamiser (expurger) s'il est nécessaire !

(1) Voir page 118, pour *barris*.
(2) *Molre*, rouman : moudre.

•••••

Pajo 30.

A'n Pol-lé-Loung.

Uno quinto aoutro ; dé réchïouchïous, aïçesto !

P. 32.

« Lé Laouragues. »

Aco's nobo bizïou è 'no rébirado tabes, del tant pouètic préfaït dé l'artisto, sajèla dé patouès laouragues.

P. 38.

Ballado. — As del Carcasses.

Butads à l'iro pel fa d'un noubèl gradad en félibrijé, semblan paga sa suslébado en la colho d'uno amignoutado per las pus babardos tocos dé la counfrario ; n'y rounçèbon, al noum des touns loucals, qu'atal sacrificabo, nostré maï tipiqué è pus particularisto crid : lé Bièdazé ! counescud pla douro à la copio del Rabélè en sas obros, aprèts le carcinol C. Marot.

P. 42.

Pel séménal.

Es un soumia, nascud al léji dé pajos ensoulélhados dé bistos sus nostré Miètjoun, qu'al cantou dé la mémorio rémoulinabon coumo 's abets d'uno moulado à l'aouta (1).

(1) *Auta*, rouman, vent du sud.

*****

Page 31.

Pour Paul-le-Long.

Une autre quinte ; de gazouillis, celle-ci !

P. 33.

« Le Lauraguais. »

C'est une nouvelle vision, en même temps qu'une traduction de l'œuvre si poétique de l'artiste, scellée de langue populaire lauraguaise.

P. 39.

Ballade — Aux gens de Carcassonnais.

Poussés à la colère par le faire d'un nouveau gradé dans le félibrige, semblant payer son élévation dans la société d'une approbation (affectée) pour les plus prétentieuses idées de la confrérie ; nous lui jetâmes, au nom des tons locaux qu'il sacrifiait ainsi, notre plus tipyque et plus particulariste cri : le *Vietdaze !* (G) connu, bien avant la copie (qu'en fit) Rabelais dans ses œuvres, après le quercinois Clément Marot.

P. 43.

Dans le champ ensemencé

Est un songe, né, en lisant des pages ensoleillées de vues sur notre Midi, qui, au coin de la mémoire, tourbillonnaient comme les bales (de blé) d'une airée au vent d'autan (1).

•••••

Pajo 44.

A'n un françimand – Empénitent.

Per qué nou crégo maï qué nostros dos lengos sors nou sé poden couïréja, sensé dan. Brico, pitchou ! — Lour toun, p'r aquel ressaout « nou mounto nou débalo », d'en créïré nostris autous (1).

P. 46.

Dus dires – per un bézé.

O l' parïou des dus bèrbes.

Prézads è dits dé dos faïçous françésos, qu'aurion pouscud jugné al mandadis passad, en rézum dé ço qu'aïçïou boulèn plaïdéja.

I. — *Cop d'èl.*

II. — *Sentido féminizado.*

III. — *Aouzèlous — è aouzélaïres.*

Tres notos à sou disparïou per fazé-né l'acourdad, è, plazé un paouquet al poligloto à'n qui soun dédicados, mèstré en françes, aoutant pla qu'en sa lengo maïralo.

P. 52.

Mando.

Dins lé jouts titoul, bé-prou esplicad.

P. 54.

Baliado — Des « Catèts dé Gascougno ».

Coumo quicom dibud as qué nous tournon : coumo l' bédèl sannad, dins la parabolo dé l'èfant proudigué ; coumo l' bou, doun l'oustal a faït jintet, p'r aquélo bengudo d'aqui.

(1) É sa démourado es talo,
Qué nou mounto nou débalo.
(*Proubèrbi del païs*).

* * * * *

Page 45.

Pour un impénitent — Baragouineur de français.

Pour qu'il ne croie plus que nos deux langues sœurs ne peuvent se coudoyer sans dam. Pas le moindre, (mon) petit ! — De ce ressaut, leur ton « ne monte ne *devalle* », d'après nos auteurs (1).

P. 47.

Deux façons de dire — Pour une (façon) de voir.

Ou la parité des deux verbes.

Appréciations et expressions de deux manières françaises, que nous aurions pu joindre à l'envoi dernier, en résumé de ce que nous voulons plaider ici.

I. — *Coup d'œil.*

II. — *Sentiments féminisés.*

III. — *Oisillons et oiseleurs.*

Trois notes au son différend pour en former l'accord, et, plaire un petit peu au polyglotte à qui elles sont dédiées, maître en français autant bien qu'en sa langue maternelle.

P. 53.

But.

Dans le sous-titre, bien assez expliqué.

P. 55.

Ballade — Des « Cadets de Gascogne ».

Comme quelque chose due à ceux qui nous reviennent : comme le veau saigné, dans la parabole de l'enfant prodigue ; comme le rare, dont la maisonnée a fait la ménagère, pour cette occurrence (justement).

(1) « Et pour donner eschauffoison égale
A terre et ciel, ne monte ne devalle ; »
(Livre II de la *Métamorphose*) Clément MAROT.

•••••

Pajo 58.

I. — **Rébrembadisses.**

Del pouèto-oubriè toulousèn.

II. — *A'n Antoni Merçiè,*

Lé talhaïré dé pèïros.

III. — *A l'estatuo dé Bèstrépèn,*

Patouèséjaïré nostré.

P. 62.

Crouniquéto — Filousoufado.

Clamo, — al bent, bélèou ! — calcos bertads ; mès, qué boulèts qu'en sio ? Es fa dé nostré azirou, poudio gaïré s'enraouca la gargamèlo per crida-los mens qu'aco.

P. 74.

Al Grand-Round.

Touto la desplégo :

I. — *As ourmes.*

II. — *A l'artisto.*

III. — *A'n A. Fourès.*

Pel mèstré escriban des « Grilhs », des « Cants del Soulelh », dé « La Sègo », dé « La Muso Silvèstro », etc., à l'amic dé tout ouro per nostros rébiscolos poupulaïos, aquesté oumatché y rébénen dé dréït ana.

P. 76.

Ouèïten. — *Al counfraïré è çioutadin barou Dézazars.*

P. 79.

Trioulet. — *En merçés.* — *A'n J.-R. dé Broussos.*

As dus : per un « Tè, tu ; Tè, yéou ! ».

•••••

Page 59.

I. — **Ressouvenances**.

Du poète-ouvrier toulousain.

II. — *Pour Antonin Mercié,*

Le tailleur de pierres.

III. — *A la statue de Vestrepain,*

(Auteur), amateur en notre patois.

P. 63.

Chroniquette — Philosophée.

Elle clame, — aux vents, peut-être ! — quelques vérités ; mais, que voulez-vous qu'il en soit ? C'est l'œuvre de notre ânon, il ne pouvait guère s'enrouer du gosier pour les crier moins que cela.

P. 75.

Dans le Grand-Rond.

Tout cet étalage :

I. - *Aux ormes.*

II. — *A l'artisto.*

III. — *A Auguste Fourès.*

Pour le maître écrivain des « Grillons », des « Chants du Soleil », de « La Moisson », de « La Muse Sylvestre », etc., à l'ami de toujours pour nos renaissances populaires, cet hommage lui revenant de tout droit.

P. 77.

Huitain. — *Au confrère et concitoyen baron Désazars.*

P. 78.

Triolet. — *En grand merci. — A M. J.-R. de Brousse.*

Aux deux : pour un échange de bons procédés.

•••••

Pajo 80.

Couplo — Al busté dé Mengaoud...

Simplo respoumpido dé sa « Toulousaino ».

P. 82.

Sounalhos.

I. — *Saouto Pistolo.*

II. — *Ultimo Panamado.*

Sounadilho dé dus sounets tintan l'aspré sou dé l'arjent.

P. 86.

'Stanços — A'n Arman Delpourtal.

Lé poulémisto dé la bouno, lé balent journalisto à'n qui nostros jénéraçïous diben l'aïma dé la libertat, las débouçïous al dréït, l'estacomen à l'idèyo poupulario, qué, fusquèbon en tout è toutjoun soun idèyat an el, è, l'enségnomen dé sous escrïouts.

P. 90.

Raçéjados.

Aïçïou, sé charro dé ço qué maï parentéjo les nostres : l'amourèlad pel Bèl, per l'amour dé las bèlos ; la fam en l'artistic, per las litsous séguidos qué n'aoujèbon toutjoun l'Art è la Béoutat chès nous aous (1).

Aco's, per qu'en sio caouzo afourtido — A dé bou ! — Pé's *dizéïres poupularis dé Toulouso.*

(1) Léji l' « Dictad sul Councours en Lengo d'Oc. » (*Acad. des Jocs Flourals*, dé 1900).

•••••

Page 81.

Couplet — Au buste de Mengaud...

Simple écho de sa « Toulousaine ».

P. 83.

Sonnailles.

I. — *Saute Pistole !*

II. — *Ultime bruit du Panama.*

Carillon de deux sonnets tintant l'âpre son de l'argent.

P. 87.

Stances — A Armand Duportal.

Le polémiste de bonne (race), le vaillant journaliste, à qui nos générations doivent l'amour de la liberté, le dévouement an droit, l'attachement à l'idée populaire, qui, furent toujours et partout son idéal, comme l'enseignement de ses écrits.

P. 91.

Atavismes.

Ici, il se devise de ce qui le mieux apparente les nôtres : l'éprise du Beau, par l'amour des belles ; la faim de l'artistique, par les leçons suivies que l'Art et la Beauté eurent toujours chez nous (1).

Cela (est), pour que (cette vérité) soit chose prouvée — Sans conteste ! — Par les *récitateurs populaires de Toulouse.*

(1) Lire le « Rapport sur le Concours en Langue d'Oc. » (*Acad. des Jeux Floraux*, 1900.)

•••••

Pajo 142.

Rébirados — En mèmo escrïout.

Ortografo simplificado.

Un dètsénad dé pèçétos trascrïoutos d'aquesto modo ançiano, qué, — aïsso n'es aoutro probo — tant maï l'es, tant maï fa sors dé païré è maïré las dos lengos françésos, del grèc è dé la roumèno escazudos.

I. — *Atal.*

II. — *Cansou moundino.*

En aïmas dé la tèrro maïralo è dé sas brèssaïrolos cantados.

P. 146.

III. — *Floris.*

Bibat ! à la bïouléto toulouzèno.

P. 148.

IV. — *Rétrèt*

... al puntou.

P. 150.

V. — *A'n uno estéléto.*

Trufandiè sounétou, quiscabéléjad as aouzidous d'un pouèto, s'endroumin, répapian, à prénè soun embounil pel méjol del boulégadis d'Oc ; à crézé sous escrïouts, pincads è fis, mesprézadis del coumu boun drollé, y entenden mico.

P. 152.

VI. — *Al coucut.*

Coulou mal famado, sé n'y aoujèc ! p'r aco qué de sous touns caouds sé carren las clarous des soulels, les faoubes raïsses des focs è's esclaïres des ors ! al tin natural del coucut... des prats è del tintad boulgud simboulic, pes trufandiès.

* * * * *

Page 143.

Traducsions — En même façon d'écrire.

Ortografe simplifiée.

Une (1) dizène de piéçètes transcrites de çe mode ançièn, qui, — çeçi an èt une autre preuve — plus il l'èt, plus il fèt seurs de père è mère les deux langues françèzes du grèc è de la romène venues, (dérivées).

I. — *Ènsi.*

II. — *Chanson du Toulouzèn.*

Pour l'amour de la tère natale è de ses berçeuses mélopées.

P. 147.

III. — *En fleurs.*

Vivat ! à la violète toulouzène.

P. 149.

IV. — *Silouète*

... au poinçon.

P. 151.

V. — *Pour une petite étoile*

Petit sonèt moqueur (2) campané (V) à l'ouïe d'un poète, s'endormant, révassant, à prandre son nombril pour le çantre, (le moyeu) du mouveman méridional : à croire ses écris, prétensieus è subtils, ignorés du comun bon garçon, n'y entenuant mie.

P. 153.

VI. — *Au coucou (jaune).*

Couleur, mal famée, s'il en fut ! quoique de ses tons chaus se parent, (s'avivent) les clartées des solèils, les fauves rès des feus, è les éclèrs des ors ! à la teinte naturèle du *cocu*... des près è de la nuanse voulue simbolique, par les moqueurs.

(1) Pour l'orthographe des *ai* en *è*, é, peut-être hasardée, voir les auteurs du XV^e^ siècle : François Villon, écrivant dans son *Grand Testament :*

« Il donna tout, chascun le sect ».

(2) *Campane*, Rabelais.

•••••

Pajo 152.

VII. — *Mousségado*

... à la co dé las flous.

P. 154.

VIII. I. *A'n un jouen.*

II. *Al drollé.*

Dus trioulets dé counsélhados. Séran séguidos, pel ségur... couro élis tabes séran biéls !

P. 156.

IX. — *Ballado. — As des camis dè fèr,*

Aquélis dé la « Fraternèlo », qu'apélon. Uno colho dé poupularis, qu'an quicom dins lé falset, sé pot pla... mès, tabes, quicom dins la toco. Atal es !

P. 160.

X. *Rédoundélets.*

Fantizios sus dé dires pla loucals, é bounis al tourna maï à fi dé dètséno, en remenilhos.

•••••

Page 153.

VII. — *Morsure*

. . . à la tije des fleurs.

P. 155.

VIII. — I. *Pour un jeune.*

II. *Au garçon.*

Deux triolets de conseils. Ils seront suivis, sureman... quant eus ausi seront vieus !

P. 157.

IX. — *Balade. — Aus (employés è ouvriès) des chemins de fèr.*

Çeus de la « Fratèrnèle », qu'ènsi l'on nome. Une soçiété de populères, qui ont quelque chose dans le gousèt, çela se peut... mès, ausi, quelque chose dans l'idée. Çeçi èt sur !

P. 161.

X. — *Petits Rondaus.*

Fantézies sur des exprèsions bien locales, è bones à ètre redites à fin de dizène, an reprize de motif.

•••••

Pajo 164.

Régos d'acabomen.

Librétou del moundi, aquesté, nou sé poudio tanca sensé un adïou fraïral, sensé un clas oundécomen toucan lours noums, as qué fusquèbon dé tout cor ambé nous aous per y proubatcha lé bou dé la pitchono tèrro ; as, qué maï n'y soun, aro, las ! pél bézé ésplandi lèn, dé fèlhuds è flouréjads rams dé déçentralizaçiou, dincos pes cantous les pus escarriès dé la grando Franço, nostro maïré à'n toutis.

Dins nostro berturouso patrïo, touto finido campano perpétos récoumençomens. Mès, d'aquestis sé pot encaro afourti : mai qu'el soubéni né démoro, à 's qué n'abèn abudos litsous !

A'n :

F. Soual, marchand, ajudo-mèro dé Caraman, counsélhé dé l'arroundissomen.

H. Pradèl, ançièn coumèrçant à Paris, proupriétari en Laouragues è 'n Toulouso.

A. Oulié, jérant del journalet « Lé Gril ».

L. Eyhérabido, Doutou-médéçi à Cornobarrïou, escoulhè dé las primaïros dé Toulouso, oun, n'asquèbos, carriéro del Taou, d'outalado d'oubradous, talo las nostros...

Adissiats !

* * * * *

P. 165.

Lignes (sillons, vers) d'Achèvement.

Petit livre du toulousain, celui-ci, ne pouvait se clôturer sans un fraternel adieu, sans un glas, dans ses ondes sonnant leurs noms, à ceux qui furent de tout cœur avec nous pour y proviner le bon de la petite patrie : ceux, hélas ! qui n'y sont plus, à cette heure, pour le voir étendre au loin, des feuillus et fleurissants rameaux de décentralisation, jusqu'aux coins les plus reculés de la grande France, notre mère à tous.

Dans notre plantureuse (vivace, renaissante) patrie, toute fin annonce *(campane* (N) perpétuels recommencements. Mais, on peut encore affirmer, de ceux-là : il en reste plus que le souvenir à ceux qui en avons eu des leçons !

A :

François Soual, négociant, adjoint au maire de Caraman, conseiller d'arrondissement.

Hippolyte Pradel, ancien commerçant à Paris, propriétaire en Lauraguais et à Toulouse.

Antoine Oulié, gérant du journal « Le Grillon ».

Louis Eyhérabide, Docteur médecin, à Cornebarrieu. élève des écoles primaires de Toulouse, où, tu naquis, rue du Taur, d'une famille de travailleurs (manuels), telle (que) les nôtres...

A Dieu soyez !

NOTOS ALFABÉTICOS

MOTS SOULIGNÉS	RADICAUX ou PRÉCÉDENTS EN ROMAN
Oseuses	*Ausar* .....
A	
Pagan.....	*Pagas* .....
B	
Croustade.....	*Crostit*.....
C	
Raidillons.....	*Radelada*.....
D	
Coiffette.....	*Cofa*.....
E	
Gerbière.....	*Garba, garbier* .....
F	
Viedases	*Vieg daze* .....
G	

NOTES ALPHABÉTIQUES

AUTEURS FRANÇAIS ET NOUVEAUX DICTIONNAIRES

A

« . . . que pour le présent dire n'*ause* » (Gargant.), RABELAIS.

« . . . en osant s'instruire, » VOLTAIRE.

« . . . qui ose lui résister, » FÉNELON.

B

Paganique, « ce qui est campagnard, villageois, » dans les NOUVEAUX DICTIONNAIRES.

« Le paganisme couvrait la terre, » VOLTAIRE.

C

« . . . ronger dures *crostes* » (Grd Testament), VILLON.

« *Croustelevez* » (Garg.), RABELAIS.

Croustade, « pâté à croûte croquante, » NOUV. DICT.

D

S'écrivait autrefois *roidillon*, tout en se prononçant comme aujourd'hui. Même signification que *radilhou, rapalhou* en toulousain et *radelada* en roman.

E

L'ancième *coeffe*, de l'Académie française Coiffe, NOUV. DICT. Le dimin. *coufèto*, ici très usité.

F

« Gros gerbier ; charrette pour transporter les gerbes, » NOUV. DICT.

G

« Le vieil *vidase* de Provence » (Epitres), C. MAROT.

« . . . mais escoutez *vietz dazes*, » (Prologue), RABELAIS.

Viédase, « terme populaire et familier, » **NOUV. DICT.**

MOTS SOULIGNÉS	RADICAUX ou PRÉCÉDENTS EN ROMAN
Bordier	*Borda*.....
H	
Rancœurs.....	*Rancors*.....
I	
Millésons.....	*Millargos*.....
J	
Hort.....	*Ort* .....
K	
Métayer.....	*Metedor*.....
L	
Trouva.....	*Trobar* .....
M	
Jongleur.....	*Joglar, joglador*.....
N	
Embellissant.....	*Embelezir*... .....
O	
Clamer.....	*Clamar* .....
P	
Artistant.....	*Artibat* .....
Q	

H

« ... *bordes*, troupaulx » (Complaintes), C. MAROT.
« *Bordes, bordieux*, » RABELAIS.
Bordier, « petit fermier, propriétaire, » NOUV. DICT.

I

« ... *ranqueur*, » C. MAROT.
« Hideuse, bazannée et chaude de *rancœur*, » RÉGNIER.
« ... jette-luy la *rancueur*, » RONSARD.

J

De mil, millet ; comme fenaison, pour la récolte des foins.

K

D'horticulture, horticole, etc.
Hortillon, se dit en Artois, du jardin potager.

L

« Celui qui fait valoir une métairie. » NOUV. DICT.

M

Trouva, pour composa, fit paraître, etc. Voir Trouvères, Trouveurs, Troubadours, NOUV. DICT.

N

Depuis longtemps académique avec même acception.

O

Embellir, même sens. NOUV. DICT.

P

« ... prières et *clamours* » (L. Temple de C.), C. MAROT.
« Si vous *clamons*, frères..., » VILLON.
« ... et les *clameurs* de leur sexe, » J.-J. ROUSSEAU.

Q

Faisant artistement, artificieusement.
« ... Il y a des artisans dont l'esprit est aussi vaste que l'art..., » LA BRUYÈRE.

MOTS SOULIGNES	RADICAUX ou PRÉCEDENTS EN ROMAN
Compagnonne ..... **R**	*Companheira* .....
Aurs ..... **S**	*Aur* .....
Aubète ..... **T**	*Albeta* .....
Closant ..... **U**	*Clauzan* .....
Campane ..... **V**	*Campana* .....
Bessons ..... **X**	.....
Virade ..... **Y**	*Birar, virar* .....
Done ..... **Z**	*Dona* .....

AUTEURS FRANÇAIS ET NOUVEAUX DICTIONNAIRES

R

« ... à toy, *compaing*, » (Garg.), RABELAIS.

« J'oy l'aubade — De nos *compaings*..., » RONSARD.

S

« De sorte que le roy *aure*... » (Pantagruel), RABELAIS *Aurore*, est du même radical. NOUV. DICT.

T

Diminutif gracieux d'aube : *alba*, roman.

« *Albe* » (Traduction du Psautier de Corbie).

U

« *Clorre*, » VILLON.

« ... et luy faisoient *clourre* la bouche... » (Pantagruel), RABELAIS.

« *Clore*, » en nouvelle orthographe. NOUV. DICT.

V

« ... De *campanes* au coul de sa jument... » (P.), RABELAIS.

X

« Contre un veau gras, deux aignelletz *bessons* » (Eglogues), C. MAROT.

« ... *Bessons* et accouplez, » RABELAIS.

Y

« La viste *virade* » (Epitaphes), C. MAROT.

« ... l'an se *vire* » (Odes), RONSARD.

« Et en rimes mille *virades*... » (Prologue), RABELAIS.

Z

« Quand de la *done* à la poignant mamelle » (D. I. Métamorphose), C. MAROT.

ERRATA

Pajo 22, léji : *pajo 7*, en loc dé, pajo 3.
Page 25, lire : *fillette*, au lieu de, filette.
Pajo 38, léji : *Biegdaze*, en loc dé, Biègdase.
Pajo 46, léji : *dé clars*, en loc dé, dé éclars.
Page 47, lire : *rais*, au lieu de, raïs.
Pajo 50, léji : *coulcado*, en loc dé, coulhado ;
Pajo 50, léji : *es escriouto*, en loc dé, as escrïouto.
Page 55, lire : *agréments*, au lieu de, agrément.
Pajo 82, léji : *laïssos*, en loc dé, laisson.
Pajo 88, léji : *D'encantaire*, en loc dé, encantaïré.
Page 92, lire : *les fleurs (du potager)*, au lieu de, les fleurs.
Pajo 106, léji : *noummadis*, en loc dé, nommadis.
Pajo 170, léji : *Doun*, en loc dé, D'oun.

Buchbinderei
A. Strasser
Hubert-Sattler-G. 13
A-5020 Salzburg
Tel. 87 46 85

books2ebooks.eu

www.books2ebooks.eu

eBooks from your library by

eBooks on Demand

digitised by

Salzburg University Library

UNIVERSITÄT SALZBURG